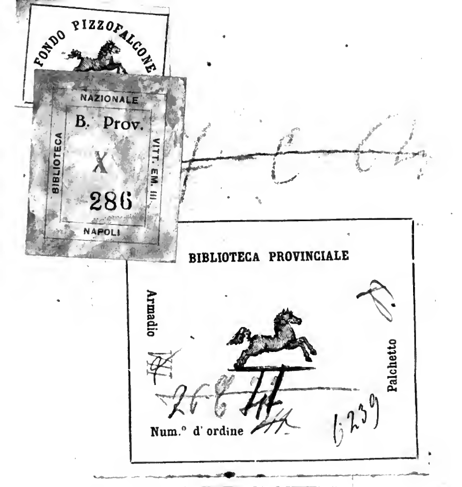



FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
X
286
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE.

IMPRIMERIE DE LEBÈGUE,
Rue des Noyers, n° 8.

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE,

OU

JOURNAL

OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLÉON DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

RÉIMPRESSION DE 1828.

TOME PREMIER.



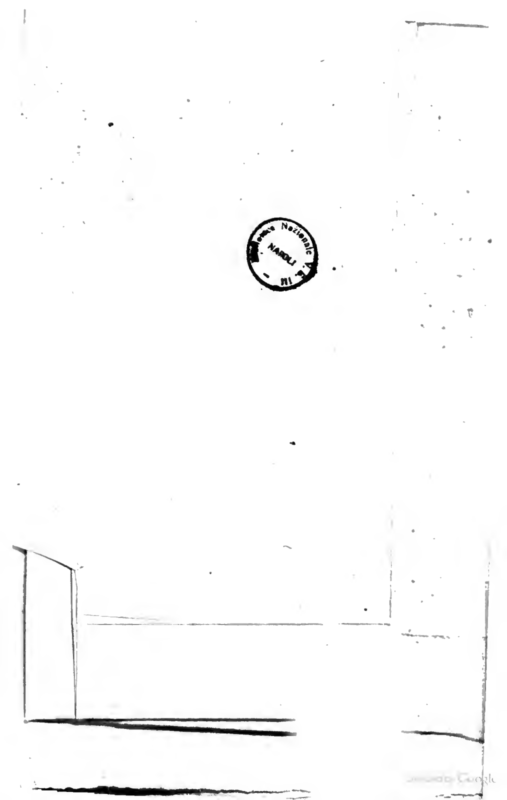
LECOINTE, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

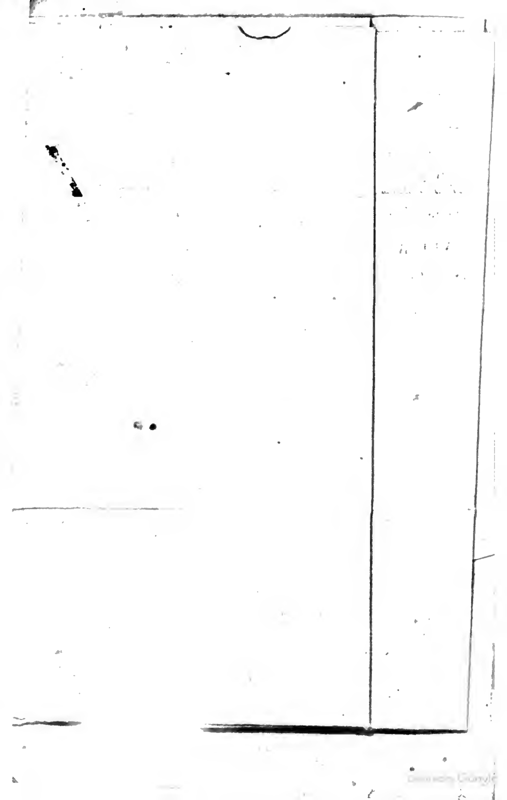
1828.

TABLE

DES SOMMAIRES DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.


Nazionale
NAPOLI



PRÉFACE.*

Les circonstances les plus extraordinaires m'ont tenu long-tems auprès de l'homme le plus extraordinaire que présentent les siècles.

L'admiration me le fit suivre sans le connaître; l'amour m'eût fixé pour jamais près de lui dès que je l'eus connu.

L'univers est plein de sa gloire, de ses actes, de ses monumens; mais personne ne connaît les nuances véritables de son caractère, ses qualités privées, les dispositions naturelles de son âme: or, c'est ce grand vide que j'entreprends de remplir ici, et cela avec un avantage peut-être unique dans l'histoire.

J'ai recueilli, consigné, jour par jour, tout ce que j'ai vu de Napoléon, tout ce que je lui ai

* J'avais eu d'abord l'intention de retrancher dans cette seconde Édition, un bon nombre de choses de la première que je jugeais, les unes peut-être puériles, d'autres devenues depuis d'un médiocre intérêt, et j'eusse ainsi réduit l'Ouvrage d'un ou de deux volumes; mais une si grande quantité de personnes ont insisté tellement pour m'en dissuader que j'ai fini par tout conserver. J'allais dénaturer par-là, assurait-on, cette

entendu dire, durant les dix-huit mois que j'ai été auprès de sa personne. Or, dans ces conversations du dernier abandon, et qui se passaient comme étant déjà de l'autre monde, il devra s'être peint lui-même comme dans un miroir, et dans toutes les positions et sous toutes les faces : libre à chacun désormais de l'étudier, les erreurs ne seront plus dans les matériaux.

Tout ce que je donne ici est bien en désordre, bien confus et demeure à peu près dans l'état où je l'écrivis sur les lieux mêmes. En le retrouvant il y a peu de temps, lorsque le gouvernement anglais me l'a enfin rendu, j'ai voulu d'abord essayer de le refondre, de lui donner une forme et un ensemble quelconques; mais j'ai dû y renoncer : d'un côté l'état de ma santé

physionomie primitive qui avait été un des grands titres à la confiance, une des plus fortes garanties du succès. De mon côté, je craignais que quelques-uns venant à s'imaginer que j'avais fait deux ouvrages, ne se trouvassent induits en erreur en cherchant à se procurer le second, et c'est surtout ce que j'avais à cœur d'éviter. Ces considérations m'ont décidé pour une réimpression pure et simple, me bornant uniquement à revoir avec attention les négligences si justement reprochées, à faire exécuter avec le plus grand soin la partie typographique, enfin à insérer de temps à autre quelques légères additions qui ne seront pas sans intérêt.

m'interdisait tout travail ; de l'autre, je me sentais gouverné par le temps, je considérais la prompte publication de mon recueil comme un devoir sacré envers la mémoire de celui que je pleure, et je me suis mis à courir pour être plus sûr d'arriver. Puis ce sont mes contemporains aussi qui ont causé ma précipitation : j'avais à cœur de procurer quelques jouissances à ceux qui ont aimé, de forcer à l'estime ceux qui sont demeurés ennemis. Enfin un troisième but encore qui ne m'importait pas moins, c'est que si quelqu'un s'y trouve maltraité, il aura l'occasion de pouvoir se défendre, le public sera juge, et l'histoire consacrera avec plus de certitude.

Passy, le 15 août 1822.

Le comte de LAS CASES.

VUES DE SAINTE-HÉLÈNE.

Les quatre Vues mentionnées dans le Mémorial, gravées par les meilleurs artistes, se trouvent au dépôt du Mémorial, et chez les principaux Libraires de la capitale.

Prix des quatre Vues, sur beau papier . . . . 10 fr.

Il reste peu d'exemplaires avant la lettre. Prix des quatre Vues. . . . . 20 fr.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

La publication de cet Ouvrage a été fort retardée, mais par des causes purement accidentelles et personnelles. J'ai profité de ce retard pour faire parcourir mes deux premiers volumes à un jurisconsulte aussi savant que loyal. Je ne m'étais pas dissimulé combien leur composition était délicate, et j'y avais apporté toute la sollicitude que m'inspirèrent une circonspection naturelle et mon grand respect pour les lois : aussi ai-je eu la satisfaction de voir mes deux volumes revenir des mains de mon censeur, avec l'assurance qu'il n'avait rien trouvé qui pût, à son avis, blesser le moindrement ni en aucune manière la religion, les mœurs ou le gouvernement. Je m'abandonne donc à leur émission en toute confiance, et sous l'égide tutélaire d'une sage et légitime liberté.

Si par malheur, en dépit de tous mes efforts, des esprits ombrageux venaient à y soupçonner encore quelque chose de répréhensible, qu'ils

sachent bien que ce serait l'erreur de mon intelligence, et nullement celle de mes intentions; car je n'aurais demandé qu'à savoir.

Du reste, qu'on veuille bien observer encore que ce recueil, écrit avec les qualifications et les impressions du moment dont elles portent la date, n'est point un pamphlet, pas même un ouvrage de circonstance; mais bien des matériaux historiques, dont la plupart n'ont pour but que des vues générales et toutes philosophiques. Il est consacré à la mémoire d'un grand homme, désormais le domaine de l'histoire et des siècles : si je me suis abandonné sans réserve à toute ma vénération, à toute ma tendresse pour sa personne, c'est que je l'ai cru sans aucun inconvénient; il peut bien laisser désormais quelque chose à imiter; mais rien à craindre : *Il n'est plus!*

Passy, 20 décembre 1822.

MÉMORIAL
DE S^{TE}-HÉLÈNE.

Depuis le 20 Juin 1815, veille de l'abdication de l'Empereur Napoléon, jusqu'au 15 Octobre, jour de l'arrivée à Sainte-Hélène.

Espace de près de quatre mois.

PRÉAMBULE.

J'ENTREPRENDS d'inscrire ici, jour par jour, tout ce qu'a dit et fait l'empereur Napoléon, durant le temps où je me suis trouvé près de lui. Mais avant de commencer, qu'on me pardonne un préambule qui ne me semble pas inutile.

Jamais je ne me suis attaché à aucune lecture historique, sans avoir voulu connaître le caractère de l'auteur, sa situation dans le monde,

ses relations politiques et domestiques, en un mot, les grandes circonstances de sa vie : je pensais que là seulement devaient se trouver la clef de ses écrits, la mesure certaine de ma confiance. Aujourd'hui je me hâte de fournir à mon tour, pour moi-même, ce que j'ai toujours recherché dans les autres.

Je vais donc, avant de présenter mes récits, mettre au fait de ce qui me concerne.

Je n'avais guère que vingt et un ans au moment de la révolution ; je venais d'être fait lieutenant de vaisseau, ce qui correspondait au grade d'officier supérieur dans la ligne ; ma famille était à la Cour, je venais d'y être présenté moi-même. J'avais peu de fortune ; mais mon nom, mon rang dans le monde, la perspective de ma carrière, devaient, d'après l'esprit et les calculs du temps, me faire trouver, par mariage, celle que je pouvais désirer. Alors éclatèrent nos troubles politiques.

Un des vices éminens de notre système d'admission au service, était de nous priver d'une éducation forte et finie.

Sortis de nos écoles à quatorze ans, abandonnés

dès cet instant à nous-mêmes, et comme lancés dans un grand vide, où aurions-nous pris la plus légère idée de l'organisation sociale, du droit public et des obligations civiles?

Aussi, conduit par de nobles préjugés, bien plus que par des devoirs réfléchis; entraîné surtout par un penchant naturel aux résolutions généreuses, je fus des premiers à courir au-dehors près de nos princes, pour sauver, disait-on, le monarque des excès de la révolte, et défendre nos droits héréditaires que nous ne pouvions, disait-on encore, abandonner sans honte. Avec la manière dont nous avions été élevés il fallait une tête bien forte ou un esprit bien faible pour résister au torrent.

Bientôt l'émigration devint générale. L'Europe ne connaît que trop cette funeste mesure, dont la gaucherie politique et le tort national ne sauraient trouver d'excuse aujourd'hui que dans le manque de lumières et la droiture du cœur de la plupart de ceux qui l'entreprirent.

Défaits sur nos frontières; licenciés, dissous par l'étranger; repoussés, proscrits par les lois de la patrie, grand nombre de nous gagnèrent



l'Angleterre, qui ne tarda pas à nous jeter sur les plages de Quiberon. Assez heureux pour ne pas y avoir débarqué, je pus réfléchir, au retour, sur l'horrible situation de combattre sa patrie sous des bannières étrangères; et dès cet instant mes idées, mes principes, mes projets, furent ébranlés, altérés ou changés.

Désespérant des événemens, abandonnant le monde et ma sphère naturelle, je me livrai à l'étude, et sous un nom emprunté je refis mon éducation, en essayant de travailler à celle d'autrui.

Cependant, au bout de quelques années, le traité d'Amiens et l'amnistie du Premier Consul nous rouvrirent les portes de la France. Je n'y possédais plus rien, la loi avait disposé de mon patrimoine; mais est-il rien qui puisse faire oublier le sol natal ou détruire le charme de respirer l'air de la patrie!

J'accourus; je remerciai d'un pardon qui m'était d'autant plus cher, que je pus dire avec fierté que je le recevais sans avoir à me repentir.

Bientôt après la monarchie fut proclamée de nouveau : alors ma situation, mes sentimens

furent des plus étranges; je me trouvais soldat puni d'une cause qui triomphait. Chaque jour on en revenait à nos anciennes idées; tout ce qui avait été cher à nos principes, à nos préjugés, se rétablissait; et pourtant la délicatesse et l'honneur nous faisaient une espèce de devoir d'en demeurer éloignés.

En vain le nouveau gouvernement avait-il proclamé hautement la fusion de tous les partis; en vain son chef avait-il consacré ne vouloir plus connaître en France que des Français; en vain d'anciens amis, d'anciens camarades, m'offraient-ils les avantages d'une nouvelle carrière à mon choix; ne pouvant venir à bout de vaincre la discordance intérieure dont je me sentais tourmenté, je me condamnai obstinément à l'abnégation, je me réfugiai dans le travail, je composai, et toujours sous mon nom emprunté, un ouvrage historique qui refit ma fortune, et alors s'écoulèrent les cinq ou six années les plus heureuses de ma vie.

Cependant des événemens sans exemple se succédaient autour de nous avec une rapidité inouie; ils étaient d'une telle nature, et portaient

un tel caractère, qu'il devenait impossible à quiconque avait dans le cœur l'amour du grand, du noble et du beau, d'y demeurer insensible.

Le lustre de la patrie s'élevait à une hauteur inconnue dans l'histoire d'aucun peuple : c'était une administration sans exemple par son énergie et par ses heureux résultats; un élan simultané qui, imprimé tout-à-coup à tous les genres d'industrie, excitait toutes les émulations à-la-fois; c'était une armée sans égale et sans modèle, frappant de terreur au-dehors et créant un juste orgueil au-dedans.

A chaque instant notre pays se remplissait de trophées; de nombreux monumens proclamaient nos exploits; les victoires d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland; les traités de Presbourg, de Tilsit, constituaient la France la première des nations et l'arbitre des destinées universelles : c'était vraiment un honneur insigne que de se trouver Français! Et pourtant tous ces actes, tous ces travaux, tous ces prodiges, étaient l'ouvrage d'un seul homme!

Pour mon compte, quels que eussent été mes préjugés, mes préventions antérieures, j'é-

tais plein d'admiration; et il n'est, comme on sait, qu'un pas de l'admiration à l'amour.

Or, précisément dans ce temps, l'Empereur appela quelques-unes des premières familles autour de son trône, et fit circuler, parmi le reste, qu'il regarderait comme mauvais Français ceux qui s'obstineraient à demeurer à l'écart. Je n'hésitai pas un instant; j'avais, me disais-je, épuisé mon serment naturel, celui de ma naissance et de mon éducation; j'y avais été fidèle jusqu'à extinction; il n'était plus question de nos princes, nous en étions même à douter de leur existence. Les solennités de la religion, l'alliance des Rois, l'Europe entière, la splendeur de la France, m'apprenaient désormais que j'avais un nouveau souverain. Ceux qui nous avaient précédés avaient-ils résisté aussi long-tems à d'aussi puissans efforts, avant de se rallier au premier des Capets? Je répondis donc, pour mon compte, qu'heureux par cet appel de sortir avec honneur de la position délicate où je me trouvais, je transportais désormais librement, entièrement et de bon cœur, au nouveau souverain, tout le zèle, le dévouement, l'amour,

que j'avais constamment nourris pour mes anciens maîtres; et le résultat de ma démarche fut mon admission immédiate à la Cour.

Cependant je désirais ardemment à mes paroles joindre quelques actions. Les Anglais envahirent Flessingue et menacèrent Anvers; je courus, comme volontaire, à la défense de cette place; Flessingue fut évacuée, et ma nomination de chambellan me rappela auprès du prince. A ce poste honorifique j'avais besoin, dans mes idées, de joindre quelque occupation utile; je demandai et j'obtins d'être membre du Conseil d'état. Alors se succédèrent des missions de confiance : je fus envoyé en Hollande, au moment de sa réunion, pour y recevoir les objets relatifs à la marine; en Illirie, pour y liquider la dette publique; et dans la moitié de l'Empire, pour inspecter les établissemens publics de bienfaisance. Dans nos derniers malheurs, j'ai reçu de douces preuves qu'après moi j'avais laissé quelque estime dans les pays où j'avais été envoyé.

Cependant la Providence avait posé un terme à nos prospérités : on connaît la catastrophe de Moscow, les malheurs de Léipzick, le siége de

Paris. Je commandais dans cette cité une de ses légions, qui s'honora le trente et un mars de la perte d'un assez grand nombre de citoyens. Au moment de la capitulation, je remis mon commandement entre les mains de celui qui venait après moi; je me croyais, à d'autres titres, d'autres devoirs encore auprès de la personne du prince; mais je ne pus gagner Fontainebleau à temps : l'Empereur abdiqua, et le Roi vint régner.

Alors ma situation devint bien plus étrange encore qu'elle ne l'avait été douze ans auparavant. Elle triomphait enfin cette cause à laquelle j'avais sacrifié ma fortune ; pour laquelle j'étais demeuré douze ans en exil au-dehors, et six ans dans l'abnégation au-dedans ; elle triomphait enfin, et pourtant le point d'honneur et d'autres doctrines allaient m'empêcher d'en recueillir aucun bien !

Quelle marche aurait été plus bizarre que la mienne? Deux révolutions s'étaient accomplies en opposition l'une de l'autre : la première m'avait coûté mon patrimoine, la seconde aurait pu me coûter la vie, aucune des deux

ne me procurait d'avantageux résultats. Le vulgaire ne verra là-dedans qu'une tergiversation fâcheuse d'opinions, les intrigans diront que j'ai été deux fois dupe, le petit nombre seulement comprendra que j'ai deux fois rempli de grands et d'honorables devoirs.

Quoiqu'il en soit, mes anciens amis, dont la marche que j'avais suivie n'avait pu m'enlever ni l'affection ni l'estime, devenus aujourd'hui tout-puissans, m'appelaient à eux. Il me fut impossible d'écouter leur bienveillance; j'étais dégoûté, abattu; je résolus que ma vie publique avait fini. Devais-je m'exposer au faux jugement de ceux qui m'observaient! Chacun pouvait-il lire dans mon cœur!

Devenu Français jusqu'au fanatisme, ne pouvant supporter la dégradation nationale dont, au milieu des baïonnettes ennemies, j'étais chaque jour le témoin, j'essayai d'aller me distraire au loin des malheurs de la patrie; j'allai passer quelques mois en Angleterre. Comme tout m'y parut changé! C'est que je l'étais beaucoup moi-même!

J'étais à peine de retour que Napoléon

reparut sur nos côtes. En un clin-d'œil il se trouva transporté dans la capitale, sans combats, sans excès, sans effusion de sang. Je tressaillis; je crus voir la souillure étrangère effacée et toute notre gloire revenue. Les destins en avaient ordonné autrement!

A peine sus-je l'Empereur arrivé de Waterloo, que j'allai spontanément me placer de service auprès de sa personne. Je m'y trouvai au moment de son abdication; et quand il fut question de son éloignement, je lui demandai à partager ses destinées.

Tels avaient été jusque-là le désintéressement, la simplicité, quelques-uns diront la niaiserie de ma conduite, que, malgré mes relations journalières comme officier de sa maison et membre de son conseil, il me connaissait à peine. « Mais savez-vous jusqu'où » votre offre peut vous conduire? me dit-il » dans son étonnement. — Je ne l'ai point calculé, répondis-je. » Il m'accepta, et je suis à Sainte-Hélène.

A présent je me suis fait connaître; le lecteur a mes lettres de créance en ses mains : une

foule de mes contemporains sont vivans, on verra s'il s'en lève un seul pour les infirmer. Je commence.

Mardi 20 Juin 1815.

Retour de l'Empereur à l'Élysée, après Waterloo.

J'apprends le retour de l'Empereur à l'Élysée, et je vais m'y placer spontanément de service. Je m'y trouve avec MM. de Montalembert et de Montholon, amenés par le même sentiment.

L'Empereur venait de perdre une grande bataille; le salut de la France était désormais dans la Chambre des représentans, dans leur confiance et leur zèle. L'Empereur accourait avec l'idée de se rendre, encore tout couvert de la poussière de la bataille, au milieu d'eux; là, d'exposer nos dangers, nos ressources; de protester que ses intérêts personnels ne seraient jamais un obtacle au bonheur de la France, et repartir aussitôt. On assure que plusieurs personnes l'en ont dissuadé en lui faisant craindre une fermentation naissante parmi les députés.

Du reste, on ne saurait comprendre encore

tout ce qui se répand sur cette malheureuse bataille : les uns disent qu'il y a eu trahison manifeste ; d'autres, fatalité sans exemple. Trente mille hommes, commandés par Grouchy, ont manqué l'heure et le chemin ; ils ne se sont pas trouvés à la bataille ; l'armée, victorieuse jusqu'au soir, a été, dit-on, prise subitement, vers les huit heures, d'une terreur panique ; elle s'est fondue en un instant. C'est *Crécy*, *Azincourt*, etc.........*......... Chacun tremble, on croit tout perdu !

Mercredi 21.

Abdication.

Tout hier au soir et durant la nuit la représentation nationale, ses membres les mieux

* Il y avait au texte *une véritable journée des Eperons*. Je ne dois pas passer ici sous silence ce qui en a amené la radiation.

L'Empereur, à Saint-Hélène, qui seul savait que je tenais un journal, voulut un jour que je lui en lusse quelques pages. A cette expression de journée des *Eperons*, jetée par négligence, il s'écria avec chaleur : » Ah ! malheureux ! qu'avez-vous écrit là ! Effacez,

intentionnés, les plus influens, sont travaillés par certaines personnes, qui produisent, à les en croire, des documens authentiques, des pièces à peu près officielles, garantissant le salut de la France, par la *seule abdication de L'Empereur*, disent-ils.

Ce matin, cette opinion était devenue tellement forte, qu'elle semblait irrésistible. Le président de l'assemblée, les premiers de l'État, les meilleurs amis de l'Empereur, viennent le supplier de sauver la France en abdiquant. L'Empereur, peu convaincu, répond néanmoins avec magnanimité ; il abdique!

Cette circonstance occasionne le plus grand mouvement autour de l'Élysée ; la multitude s'y presse, et témoigne le plus vif intérêt;

» Monsieur, effacez bien vite !... Une journée des Eperons !..... Quelle erreur ! quelle calomnie !...... Une » journée des Éperons ! répétait-il. Ah ! pauvre armée ! braves soldats ! vous ne vous étiez jamais mieux » battus ! « Et après une pause de quelques instans, il reprit avec un accent dont l'expression venait de loin : » Nous avons eu de grands misérables parmi nous ! » Que le Ciel le leur pardonne ! Mais pour la France, » s'en relèvera-t-elle jamais ! »

nombre d'individus y pénètrent, quelques-uns même de la classe du peuple en escaladent les murs; les uns en pleurs, d'autres avec les accens de la démence, viennent faire à l'Empereur, qui se promène tranquillement dans la jardin, des offres de toute espèce. L'Empereur seul reste calme, et répond toujours de porter désormais ce zèle et cette tendresse au salut de la patrie.

Dans ce jour, je lui ai présenté la députation des représentans : elle venait le remercier de son dévouement à la chose nationale.

Les pièces et les documens qui ont produit une si grande sensation, et amené le grand événement d'aujourd'hui, sont, dit-on, des communications régulières de MM. Fouché et Metternich, dans lesquelles ce dernier garantit Napoléon II et la régence, si l'Empereur veut abdiquer. Ces communications se seraient entretenues depuis long-temps à l'insu de Napoléon.

Il faut que M. Fouché ait un furieux penchant aux opérations clandestines. On sait que sa première disgrâce, il y a quelques années,

vint d'avoir entamé de son chef des négociations avec l'Angleterre, sans que l'Empereur en sût rien. Dans les grandes circonstances il a toujours eu quelque chose d'oblique. Dieu veuille que ses actes ténébreux d'aujourd'hui ne deviennent pas funestes à la patrie !

Jeudi 22.

Députation de la Chambre des Pairs. — Caulaincourt. — Fouché.

Je reviens passer quelques heures chez moi. Dans ce jour on a présenté la députation de la Chambre des pairs.

Le soir on avait déjà nommé une portion du gouvernement provisoire ; MM. de Caulaincourt et Fouché, qui étaient du nombre, se trouvaient au milieu de nous, au salon de service. Nous en faisions compliment au premier, ce qui n'était au vrai que nous féliciter pour la chose publique ; il ne nous a répondu que par de l'effroi. Nous applaudissions, disions-nous, aux choix déjà connus. » Il est sûr, a dit Fouché, » d'un ton léger, que moi je ne suis pas suspect. » — Si vous l'aviez été, repartit assez brutalement

» le représentant Boulay de la Meurthe, qui se
» trouvait là, croyez que nous ne vous aurions
» pas nommé. «

Vendredi 23. — Samedi 24.

Gouvernement provisoire présenté à l'Empereur.

Les acclamations et l'intérêt du dehors continuent à l'Élysée. Je présente le Gouvernement provisoire à l'Empereur, qui en le congédiant, le fait reconduire par le duc Decrès. Les frères de l'Empereur, Joseph, Lucien, et Jérôme, sont introduits plusieurs fois dans le jour, et s'entretiennent long-tems avec lui.

Cependant une nombreuse population s'agglomérait tous les soirs autour de l'Élysée; elle allait toujours croissant. Ses acclamations, son intérêt pour l'Empereur, donnaient des inquiétudes aux factions opposées. La fermentation de la capitale était extrême; l'Empereur résolut de s'éloigner le lendemain.

Dimanche 25.

L'Empereur quitte l'Elysée.

J'accompagne l'Empereur, qui se rend à la Malmaison, et lui demande à ne pas le quitter dans ses destinées nouvelles. Ma proposition semble l'étonner, je ne lui étais encore connu que par mes emplois; il l'agrée.

Lundi 26.

Ma femme vient me trouver; elle a pénétré mes intentions; il devient délicat de les lui avouer, et difficile de la convaincre. « Chère » amie, lui dis-je, en m'abandonnant au devoir » dont mon cœur se trouve plein, j'ai la conso- » lation de ne pas heurter tes intérêts : si Napo- » léon II doit nous gouverner, je te laisse de » grands titres auprès de lui; si le Ciel en or- » donne autrement, je t'aurai ménagé un asile » bien glorieux, un nom honoré de quelque » estime; dans tous les cas, nous nous retrouve- » rons, ne fût-ce que dans un meilleur monde. »

Après des pleurs et des reproches mêmes qui ne devaient m'être que doux, elle se rend, me

fait promettre qu'elle pourra venir me rejoindre bientôt; et, dès cet instant, je ne trouve plus en elle que l'exaltation, le courage qu'il m'eût fallu, si j'en eusse eu besoin.

Mardi 27.

Le Ministre de la marine vient à la Malmaison.

Je vais un moment à Paris avec le ministre de la marine, venu à la Malmaison au sujet des frégates destinées à l'Empereur. Il me lit les instructions qu'il leur envoie, me dit que l'Empereur comptait sur moi, qu'il m'emmène; il me promet de soigner ma femme dans la crise qui se prépare.

Napoléon II est proclamé par la législature.

J'envoie chercher mon fils à son lycée, résolu de l'emmener avec moi. Nous faisons un très-petit paquet de linge et de vêtemens, et retournons à la Malmaison; ma femme nous y accompagne, et revient le soir même. La route commençait à être difficile et inquiétante; l'ennemi approchait.

Mercredi 28.

Je voulais revoir ma femme encore quelques instans; la duchesse de Rovigo me conduisit, ainsi que mon fils, à Paris. Je trouvai chez moi MM. de Vertillac et de Quitry; ce sont les derniers amis que j'ai embrassés; ils étaient terrifiés. L'agitation, l'incertitude devenaient extrêmes dans Paris, l'ennemi était aux portes. En arrivant à la Malmaison, nous vîmes le pont de Châtou en flammes; on plaçait des postes autour de nous; il devenait prudent de se garder. J'entrai chez l'Empereur, je lui peignis ce que m'avait paru la capitale, je lui rendis l'opinion générale que Fouché trahissait effrontément la cause nationale; que l'espoir des bons Français était que lui Napoléon, se jeterait cette nuit même dans l'armée qui le demandait. L'Empereur m'écouta d'un air pensif, et me congédia sans rien dire.

Jeudi 29. — Vendredi 30.

Le Gouvernement provisoire met l'Empereur sous la garde du général Becker. — Napoléon quitte la Malmaison. — Il part pour Rochefort.

Toute la matinée le grand chemin de Saint-Germain n'a cessé de retentir au loin des cris de vive l'Empereur : c'étaient des troupes qui passaient sous les murailles de la Malmaison.

Vers le milieu du jour le général Becker, envoyé par le gouvernement provisoire, est arrivé; il nous a dit, avec une espèce d'indignation, avoir reçu la commission de garder Napoléon et de le surveiller *.

Le sentiment le plus bas avait dicté ce choix; Fouché savait que le général Becker avait personnellement à se plaindre de l'Empereur, et il ne doutait pas de trouver en lui un cœur aigri et disposé à la vengeance; on ne pouvait se tromper plus grossièrement : ce général ne cessa

* A mon retour en Europe, le hasard a mis en mes mains les pièces suivantes, relatives à cette circonstance; je les transcris ici, parce que je les crois in-

de montrer un respect et un dévouement qui honorent son caractère.

---

connues au public. Elles ont été copiées sur les originaux mêmes. Elles n'ont pas besoin de commentaires.

Copie de la lettre de la Commission du Gouvernement à M. le maréchal prince d'Eckmulh, ministre de la guerre.

Paris, ce 27 Juin 1815.

« M. le Maréchal, les circonstances sont telles, qu'il est indispensable que Napoléon se décide à partir pour se rendre à l'île d'Aix. S'il ne s'y résout pas, à la notification que vous lui ferez faire de l'arrêté ci-joint, vous devez le faire surveiller à la Malmaison, de manière à ce qu'il ne puisse s'en évader. En conséquence, vous mettrez à la disposition du général Becker la gendarmerie et les troupes nécessaires pour garder les avenues qui aboutissent de toutes parts vers la Malmaison. Vous donnerez à cet effet des ordres au premier inspecteur-général de la gendarmerie. Ces mesures doivent demeurer secrètes autant qu'il sera possible.

» Cette lettre, M. le Maréchal, est pour vous; mais le général Becker, qui sera chargé de remettre l'arrêté à Napoléon, recevra de Votre Excellence des instructions particulières; elle lui fera sentir qu'il a été pris dans l'intérêt de l'état et pour la sûreté de sa personne; que sa prompte exécution est indispensable; enfin, que l'intérêt de Napoléon pour son sort futur le commande impérieusement.

Signé duc d'OTRANTE, etc. »

Cependant les momens devenaient pressans, l'Empereur, sur le point de partir, envoie offrir,

---

Copie de l'arrêté de la Commission du Gouvernement. Extrait des minutes de la secrétairie d'État.

Paris, le 26 juin 1815.

« La Commission du Gouvernement arrête ce qui suit :

» Art. Ier. Le ministre de la marine donnera des ordres pour que deux frégates, du port de Rochefort, soient armées, pour transporter Napoléon Bonaparte aux États-Unis.

» Art. II. Il lui sera fourni jusqu'au point de l'embarquement, s'il le désire, une escorte suffisante, sous les ordres du lieutenant-général Becker, qui sera chargé de pourvoir à sa sûreté.

» Art. III. Le directeur-général des postes donnera, de son côté, tous les ordres relatifs aux relais.

» Art. IV. Le ministre de la marine donnera des ordres nécessaires pour assurer le retour immédiat des frégates, aussitôt après le débarquement.

» Art. V. Les frégates ne quitteront pas la rade de Rochefort avant que les saufs-conduits demandés ne soient arrivés.

» Art. VI. Les ministres de la marine, de la guerre et des finances, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté. *Signé* le duc d'Otrante.

» Par la Commission du Gouvernement, le secrétaire adjoint au ministère d'État, *Signé* comte Berlier. »

par le général Becker lui même, au Gouvernement provisoire, de marcher comme simple citoyen à la tête des troupes. Il promettait de

---

Copie de la lettre du duc d'Otrante au ministre de la guerre.

Paris, le 27 juin 1815, à midi.

» M. le Maréchal, je vous transmets copie de la lettre que je viens d'écrire au ministre de la marine, relativement à Napoléon. La lecture que vous en prendrez vous fera sentir la nécessité de donner des ordres au général Becker, pour qu'il ne se sépare plus de la personne de Napoléon, tant que celui-ci *restera en rade*. Agréez, etc. *Signé* duc d'Otrante. «

Copie de la lettre du duc d'Otrante au ministre de la marine.

Paris, le 27 juin 1815, à midi.

» M. le Duc, la Commission vous rappelle les instructions qu'elle vous a transmises il y a une heure. Il faut faire exécuter l'arrêté tel que la Commission l'avait prescrit hier, et d'après lequel Napoléon Bonaparte restera en rade de l'île d'Aix jusqu'à l'arrivée des passeports.

» Il importe au bien de l'État, qui ne saurait lui être indifférent, qu'il y reste jusqu'à ce que son sort et celui de sa famille aient été réglés d'une manière définitive. Tous les moyens seront employés pour que la négociation tourne à sa satisfaction; l'honneur fran-

repousser Blucher, et de continuer aussitôt sa route. Sur le refus du Gouvernement provisoire, nous quittons la Malmaison : l'Empereur et une

---

çais y est intéressé; mais, en attendant, on doit prendre toutes les précautions possibles pour la sûreté personnelle de Napoléon, et pour qu'il ne quitte point le séjour qui lui est momentanément assigné. Agréez, etc.

» Le président de la Commission du Gouvernement.

» *Signé* le duc d'OTRANTE. «

Le ministre de la guerre à M. le général Becker.

Paris, le 27 juin 1815.

» J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint un arrêté que la Commission du Gouvernement vous charge de notifier à l'Empereur Napoléon, en faisant observer à Sa Majesté que les circonstances sont tellement impérieuses, qu'il devient indispensable qu'elle se décide à partir pour se rendre à l'île d'Aix. Cet arrêté, observe la Commission, a été pris autant pour la sûreté de sa personne que dans l'intérêt de l'État, qui doit toujours lui être cher.

» Si Sa Majesté ne prenait pas une résolution à la notification de cet arrêté, l'intention de la commission du Gouvernement est que la surveillance nécessaire soit exercée pour empêcher l'évasion de Sa Majesté, et prévenir toute tentative contre sa personne.

» Je vous réitère, M. le Général, que cet arrêté est pris dans l'intérêt de l'État, et pour la sûreté personnelle de l'Empereur, et que la Commission du

partie de sa suite prennent la route de Rochefort, par Tours; moi, mon fils, MM. de Montholon, Planat, Résigny, nous prenons par Orléans, ainsi que deux ou trois autres voitures de suite.

Nous arrivons à Orléans le trente au matin, et vers minuit à Châtellerault.

Samedi 1 Juillet. — Dimanche 2.

Notre route d'Orléans à Jarnac.

Nous traversons Limoges le premier juillet vers quatre heures du soir.

Nous dînons à la Rochefoucault le deux, et arrivons à sept heures à Jarnac, où nous couchons;

Gouvernement considère sa prompte exécution comme indispensable pour le sort futur de Sa Majesté et de sa famille.

« J'ai l'honneur, etc. »

N. B. Cette lettre est demeurée sans signature, le prince d'Eckmulh, au moment de l'expédier, ayant dit à son secrétaire : « Je ne signerai jamais cette » lettre; signez-là, ce sera assez. » Ce que le secrétaire, à son tour, ne se sentit pas plus la force de faire. A-t-elle été envoyée ou non? c'est ce que je ne saurais dire.

la mauvaise volonté du maître de poste nous forçant d'y passer la nuit.

Lundi 3.

Aventure à Saintes.

Nous ne pouvons nous remettre en route qu'à cinq heures du matin. La méchanceté du maître de poste, qui, non content de nous avoir retenus la nuit, employa des moyens secrets pour nous retenir encore, fait que nous sommes contraints de gagner presque au pas le relais de Cognac, où le maître de poste et les spectateurs nous témoignent des sentimens bien différens. Il nous était aisé de juger que notre passage causait beaucoup d'agitation en sens divers. En atteignant Saintes vers les onze heures du matin, nous avons failli tomber victimes d'une insurrection populaire : un des zélés de l'endroit, nous a-t-on dit, avait dressé cette embûche et organisé notre massacre. Nous sommes arrêtés par la populace, garantis par la garde nationale; mais menés prisonniers dans une auberge. Nous emportions, disait-on, le trésor de l'État;

nous étions des scélérats dont la mort seule pouvait faire justice.

Ceux qui se prétendaient la classe distinguée de la ville, les femmes surtout, se montraient les plus ardentes pour notre supplice.

Elles venaient défiler successivement à des croisées voisines pour insulter de plus près à notre malheur. Elles portaient la rage, le croira-t-on, jusqu'à grincer des dents à l'aspect de notre calme; et c'était pourtant là la première société, les femmes *comme il faut* de la ville!... Réal aurait-il donc eu raison, quand il disait si plaisamment dans les cent jours à l'Empereur, qu'en fait de Jacobins il avait bien le droit de s'y connaître, et qu'il protestait que toute la différence qu'il y avait entre les noirs et les blancs, était que les uns avaient porté des sabots, et que les autres allaient en bas de soie.

Le prince Joseph, qui, à notre insu, traversait la ville, vint compliquer encore notre aventure; il fut arrêté, mené à la préfecture; mais fort respecté.

Notre auberge donnait sur une place qui demeurait couverte d'une multitude fort agitée,

et très-hostile; elle nous accablait de menaces et d'injures. Je me trouvai connu du sous-préfet, ce qui lui servit à garantir qui nous étions; on visita notre voiture, et l'on nous tint à une espèce de secret. Vers quatre heures j'obtins de me rendre auprès du prince Joseph.

Dans ma route à la préfecture, et bien que sous la garde d'un sous-officier, plusieurs individus m'abordèrent; les uns me remettant des billets en secret, d'autres me disant quelques mots à l'oreille; tous se réunissaient pour m'assurer que nous devions être bien tranquilles, que les vrais Français veillaient pour nous.

Vers le soir on nous laissa partir; mais alors tout avait bien changé; nous quittâmes notre auberge au milieu des plus vives acclamations; des femmes du peuple, en pleurs, prenaient nos mains et les baisaient; de tous côtés chacun s'offrait à nous suivre pour éviter, nous disaient-ils, un guet-à-pens, que les ennemis de l'Empereur nous avaient dressé à quelque distance de la ville. Ce singulier changement des esprits venait de ce que beaucoup de gens des campagnes, et grand nombre des fédérés étaient

entrés dans la ville, et gouvernaient désormais l'opinion.

Mardi 4.

Arrivée à Rochefort.

A peu de distance de Rochefort, nous rencontrâmes de la gendarmerie, qui, sur le bruit de notre mésaventure, avait été expédiée au-devant de nous. Nous arrivâmes à deux heures du matin à Rochefort; l'Empereur y était depuis la veille *. Le prince Joseph y arriva le soir même : je le conduisis à l'Empereur.

Je profitai du premier instant de loisir pour donner avis au président du conseil d'État des motifs qui m'en avaient fait absenter : « Des » événemens grands et rapides, lui écrivais-je, » m'ont mis dans le cas de m'éloigner de Paris, » sans le congé nécessaire.

---

* Itinéraire de l'Empereur.

Parti le 29 juin, et couché à Rambouillet.
Le 30, couché à Tours.
Le 1er juillet, couché à Niort.
Le 2, il part de Niort, et arrive le 3 à Rochefort.
Séjourne jusqu'au 8.
Se rend à bord du Bellerophon le 15.

» La nature et la gravité des circonstances » ont amené cette irrégularité : j'étais de ser- » vice auprès de l'Empereur au moment de » son départ ; je n'ai pu voir s'éloigner le grand » homme qui nous a gouvernés avec tant de » splendeur, qui se bannit pour faciliter les » destinées de la patrie, auquel il ne reste au- » jourd'hui de la toute-puissance que sa gloire » et son nom ; je n'ai pu, dis-je, le voir s'éloi- » gner sans céder au besoin de le suivre. Au » temps de la prospérité il daigna verser sur moi » quelques faveurs ; aujourd'hui je lui dois tous » les sentimens et toutes les actions qui m'ap- » partiennent, etc. »

Mercredi 5 au Vendredi 7.

Calme de l'Empereur.

A Rochefort l'Empereur ne portait plus d'habit militaire. Il était logé à la préfecture ; beaucoup de monde demeurait constamment groupé autour de la maison ; de tems à autre des acclamations se faisaient entendre ; l'Empereur se montra deux ou trois fois au balcon de la préfecture. Beaucoup de propositions lui sont faites

par des généraux qui viennent en personne ou envoient des émissaires particuliers.

Du reste, pendant tout le séjour à Rochefort, l'Empereur y est constamment comme aux Tuileries ; nous ne l'approchons pas davantage ; il ne reçoit guère que Bertrand et Savary, et nous en sommes réduits aux bruits et aux conjectures sur ce qui le concerne. Toutefois il paraît que l'Empereur, au milieu de l'agitation des hommes et des choses, demeure calme, impassible, se montre très-indifférent et surtout très-peu pressé.

Un lieutenant de vaisseau de notre marine, commandant un bâtiment de commerce danois, vient s'offrir généreusement pour le sauver.

Il propose de le prendre seul de sa personne, garantit de le cacher si bien qu'il échappera à toute recherche, et offre de faire voile immédiatement pour les États-Unis. Il ne demande qu'une légère somme pour indemniser ses propriétaires des torts possibles de son entreprise. Bertrand l'accorde, sous certaines conditions, qu'il rédige en mon nom, et je signe

ce marché fictif, en présence et sous les yeux du préfet maritime.

Samedi 8.

Embarquement de l'Empereur.

L'Empereur gagne Fourras, vers le soir, aux acclamations de la ville et de la campagne; il couche à bord de la Saal, qu'il atteignit sur les huit heures; j'y arrivai beaucoup plus tard; j'avais conduit Mme Bertrand dans un canot parti d'un autre endroit.

Dimanche 9.

L'Empereur visite les fortifications de l'île d'Aix.

J'accompagne l'Empereur, qui débarque à l'île d'Aix d'assez bon matin; il visite toutes les fortifications et revient déjeûner à bord.

Lundi 10.

Première entrevue à bord du Bellerophon.

Dans la nuit du dimanche au lundi, je suis expédié, avec le duc de Rovigo, vers le commandant de la croisière anglaise, pour savoir si on y avait reçu les sauf-conduits qui nous

avaient été promis par le Gouvernement provisoire, pour nous rendre aux États-Unis. Il fut répondu que non; mais qu'on allait en référer immédiatement à l'amiral commandant. Nous posâmes la supposition que l'Empereur Napoléon sortît sur les frégates avec pavillon parlementaire, il fut répondu qu'elles seraient attaquées. Nous parlâmes de son passage sur un vaisseau neutre; il fut dit que tout bâtiment neutre serait strictement visité, et peut-être même conduit aux ports anglais; mais il nous fut suggéré de nous rendre en Angleterre, et affirmé qu'on ne pouvait y craindre aucun mauvais traitement. Nous étions de retour à deux heures après-midi.

Le vaisseau anglais le Bellerophon, à bord duquel nous avions été, nous suivit et vint mouiller dans la rade des Basques, pour se trouver plus à portée de nous. Les bâtimens des deux nations demeuraient en vue et très-proches les uns des autres.

En arrivant sur le Bellerophon, le capitaine anglais nous avait adressé la parole en français; je ne me hâtai point de lui dire que je pou-

vais, tant bien que mal, entendre et parler un peu sa langue. Quelques expressions entre lui et d'autres officiers anglais, devant le duc de Rovigo et moi, eussent pu nuire à la négociation, si je fusse convenu que je les avais comprises. Lors donc que, quelque temps plus tard, on nous demanda si nous entendions l'anglais, je laissai le duc de Rovigo répondre que non. Notre situation politique suffisait d'ailleurs pour me débarrasser de tout scrupule, et rendait ma petite supercherie fort simple; aussi je n'en parle que parce qu'étant demeuré depuis une quinzaine de jours avec toutes ces personnes, j'ai été contraint de me gêner beaucoup pour ne pas découvrir ce que j'avais caché d'abord, et que plus tard, dans la traversée pour Sainte-Hélène, quelques-uns des officiers anglais ne furent pas sans observer que je faisais des progrès bien rapides dans leur langue. Au fait, je lisais l'anglais; mais j'avais la plus grande difficulté à l'entendre : il y avait plus de treize ans que je ne l'avais pratiqué.

Mardi 11.

L'Empereur incertain sur le parti qu'il doit prendre.

Toutes les passes étaient bloquées par des voiles anglaises. L'Empereur semblait encore incertain sur le parti qu'il prendrait ; il était question de bâtimens neutres, de chasse-marées montés par de jeunes aspirans ; on continuait des propositions du côté de la terre, etc.

Mercredi 12.

L'Empereur à l'île d'Aix.

L'Empereur débarque à l'île d'Aix au milieu des cris et de l'exaltation de tous. Il quittait les frégates ; elles avaient refusé de sortir, soit faiblesse de caractère de la part du commandant, soit qu'il eût reçu de nouveaux ordres de la part du Gouvernement provisoire. Plusieurs pensaient que l'entreprise pouvait être tentée avec quelques probabilités de succès ; cependant il faut convenir que les vents furent constamment défavorables.

Jeudi 13.

Appareillage des chasse-marées.

Le prince Joseph est venu dans le jour voir son frère à l'île d'Aix. L'Empereur, vers onze heures du soir, est à l'instant de se jeter dans les chasse-marées ; deux appareillent avec plusieurs de ses paquets et de ses gens : M. de Planat était sur l'un d'eux.

Vendredi 14.

Seconde entrevue à bord du Bellerophon. — Lettre de Napoléon au Prince Régent.

Je retourne à quatre heures du matin, avec le général Lallemand, à bord du Bellerophon, pour savoir s'il n'était arrivé aucune réponse. Le capitaine anglais nous dit qu'il l'attendait à chaque minute, et il ajouta que si l'Empereur voulait dès cet instant s'embarquer pour l'Angleterre, il avait autorité de le recevoir pour l'y conduire. Il ajouta encore que, d'après son opinion privée, et plusieurs autres capitaines présens se joignirent à lui, il n'y avait nul doute que Napoléon ne trouvât en Angle-

terre tous les égards et les traitemens auxquels il pouvait prétendre ; que dans ce pays le prince et les ministres n'exerçaient pas l'autorité arbitraire du continent ; que le peuple anglais avait une générosité de sentiment et une libéralité d'opinion supérieures à la souveraineté même. Je répondis que j'allais faire part à l'Empereur de l'offre du capitaine anglais, et de toute sa conversation ; j'ajoutai que je croyais assez connaître l'Empereur Napoléon, pour penser qu'il ne serait pas éloigné de se rendre de confiance en Angleterre même, dans la vue d'y trouver les facilités de continuer sa route vers les États-Unis. Je peignis la France, au midi de la Loire, toute en feu ; les espérances des peuples se tournant toujours vers Napoléon, tant qu'il serait présent ; les propositions qui lui étaient faites de tous côtés, à chaque instant ; sa détermination absolue de ne servir ni de cause ni de prétexte à la guerre civile ; la générosité qu'il avait eue d'abdiquer, pour rendre la paix plus facile ; la ferme résolution où il était de se bannir, pour la rendre plus prompte et plus entière.

Le général Lallemand, qui, condamné à mort, était intéressé, pour son propre compte, dans la résolution que l'on pouvait prendre, demanda au capitaine Maitland, avec qui il avait été jadis de connaissance en Égypte, dont il avait même été, je crois, le prisonnier, si quelqu'un tel que lui, compromis dans les troubles civils de son pays, pouvait avoir jamais à craindre d'être livré à la France, venant ainsi volontairement en Angletere. Le capitaine Maitland affirma que non, et repoussa le doute comme une injure. Avant de nous quitter, nous nous résumâmes; je répétai qu'il serait possible que, vu les circonstances et les intentions arrêtées de l'Empereur, il se rendît, d'après l'offre du capitaine Maitland, pour y prendre ses sauf-conduits pour l'Amérique. Le capitaine Maitland désira qu'il fût bien compris qu'il ne garantissait pas qu'on les accorderait; et nous nous séparâmes. Au fond du cœur, je ne pensais pas non plus qu'on nous les accordât; mais l'Empereur ne voulait plus que vivre tranquille; il était résolu de demeurer désormais personnellement étranger

aux événemens politiques; nous voyions donc, sans beaucoup d'inquiétude, la probabilité qu'on nous empêchât de sortir d'Angleterre; mais là se bornaient toutes nos craintes et nos suppositions; là se fixait aussi, sans doute, la croyance de Maitland : je lui rends la justice de croire qu'il était sincère et de bonne foi, ainsi que les autres officiers, dans la peinture qu'ils nous avaient faite des sentimens de l'Angleterre.

Nous étions de retour à onze heures; cependant l'orage s'approchait, les momens devenaient précieux, il fallait prendre un parti. L'Empereur nous réunit en une espèce de conseil; on débattit toutes les chances : le bâtiment danois parut impraticable; il n'était plus question des chasse-marées, la croisière anglaise était inforçable; il ne restait plus que de revenir à terre, entreprendre la guerre civile, ou d'accepter les offres présentées par le capitaine Maitland. On s'arrêta à ce dernier parti : en abordant le Bellerophon, disait-on, on serait déjà sur le sol britannique; les Anglais se trouveraient liés dès cet instant par les droits

de l'hospitalité, estimés sacrés chez les peuples les plus barbares; on se trouverait, dès ce moment, sous les droits civils du pays; les Anglais ne seraient pas assez insensibles à leur gloire, pour ne pas saisir cette belle circonstance avec avidité : alors Napoléon écrivit au Prince Régent.

« Altesse royale, en butte aux factions qui » divisent mon pays, et à l'inimitié des plus » grandes puissances de l'Europe, j'ai consommé » ma carrière politique. Je viens, comme Thé- » mistocle, m'asseoir sur le foyer du peuple » britannique; je me mets sous la protection » de ses lois, que je réclame de Votre Altesse » Royale, comme celle du plus puissant, du plus » constant, du plus généreux de mes ennemis. »

Je repartis vers les quatre heures avec mon fils et le général Gourgaud, pour retourner à bord du Bellerophon, où je devais demeurer. Ma mission était d'annoncer la venue de Sa Majesté, le lendemain matin, et de remettre au capitaine Maitland la copie de la lettre de l'Empereur au Prince Régent.

La mission du général Gourgaud était de

porter immédiatement la lettre autographe de l'Empereur au Prince Régent d'Angleterre, et de la remettre à sa personne. Le capitaine Maitland lut cette lettre de Napoléon, qu'il admira beaucoup, en laissa prendre copie à deux autres capitaines, sous secret, jusqu'à ce qu'elle devînt publique, et s'occupa d'expédier, sans délai, le général Gourgaud sur la corvette *le Slany*.

Il n'y avait encore que peu d'instans que ce dernier bâtiment avait quitté le Bellerophon; je me trouvais seul avec mon fils dans la chambre du capitaine; M. Maitland avait été donner des ordres; lorsqu'il rentra précipitamment, le visage et la voix altérés : « — Comte de Las » Cases, je suis trompé! Quand je traite avec » vous, que je me démunis d'un bâtiment, on » m'annonce que Napoléon vient de m'échapper; » cela me mettrait dans une situation affreuse » vis-à-vis de mon Gouvernement! » Ces paroles me firent tressaillir; j'aurais voulu pour tout au monde la nouvelle vraie. L'Empereur n'avait pris aucun engagement, j'avais été de la meilleure foi du monde, je me fusse volontiers rendu victime d'une circonstance dans

laquelle j'étais parfaitement innocent. Je demandai, avec le plus grand calme, au capitaine Maitland, à quelle heure on avait dit que l'Empereur était parti; Maitland avait été si frappé, qu'il ne s'était pas donné le temps de le demander; il recourut sur le pont, et vint me dire : « A midi. — S'il en était ainsi, lui dis-je, le » départ du *Slany*, que vous ne faites que d'ex» pédier, ne vous ferait aucun tort. Mais ras» surez-vous, j'ai quitté l'Empereur à l'île » d'Aix, à quatre heures. — Me l'affirmez-vous ? » me dit-il. » Je lui en donnai ma parole; et il se retourna vers quelques officiers qu'il avait avec lui, et leur dit en anglais, que la nouvelle devait être fausse, que j'étais trop calme, que j'avais l'air trop de bonne foi, et que d'ailleurs je venais de lui en donner ma parole.

La croisière anglaise avait de nombreuses intelligences sur nos côtes; j'ai pu vérifier depuis qu'elle était instruite à point nommé de toutes nos démarches *.

* A bord du Northumberland, dans notre traversée pour Sainte-Hélène, l'amiral Cockburn avait mis sa bibliothèque à notre disposition; il arriva à l'un de

On ne s'occupa plus que du lendemain. Le capitaine Maitland me demanda si je voulais que ses embarcations allassent chercher l'Empereur; je lui répondis que la séparation était trop douloureuse pour les marins français, qu'il fallait leur laisser la satisfaction de garder l'Empereur jusqu'au dernier instant.

nous, feuilletant un volume de l'Encyclopédie britannique, d'y trouver une lettre de la Rochelle, adressée au chef de la croisière anglaise; elle contenait, mot pour mot, toute notre affaire du bâtiment danois, le moment de son appareillage projeté, son intention, etc. Nous nous passâmes cette lettre de main en main, et la replaçâmes soigneusement. Elle nous apprit peu de chose, nous savions combien il existait d'intelligences du dedans au dehors; mais nous trouvions curieux d'en lire une preuve de la sorte. Comment cette lettre se trouvait-elle à bord du Northumberland? C'est que sans doute le capitaine Maitland, en nous déposant à bord de ce vaisseau, avait remis aussi les pièces qui nous concernaient; et il est à croire que c'est cette même lettre qui causa tant d'effroi au capitaine Maitland, sur l'évasion de l'Empereur, lorsque je me trouvais déjà à son bord.

Samedi 15.

L'Empereur à bord du Bellerophon.

Au jour on aperçut en effet notre brick l'Épervier qui, sous pavillon parlementaire, manœuvrait sur le Bellerophon. Le vent et la marée étant contraires, le capitaine Maitland envoya son canot au-devant. Le voyant revenir, c'était un grand sujet d'anxiété pour le capitaine Maitland de découvrir, avec sa lunette, si l'Empereur y était descendu ; il me priait à chaque instant d'examiner moi-même, et je ne pouvais lui répondre. Enfin, il n'y eut plus de doute, l'Empereur, entouré de ses officiers, aborda le Bellerophon ; je me trouvai à l'échelle du vaisseau pour lui nommer le capitaine Maitland, auquel il dit : « Je viens à votre bord me » mettre sous la protection des lois d'Angle- » terre. » Le capitaine Maitland le conduisit dans sa chambre, et l'en mit en possession. Bientôt après, le capitaine présenta tous ses officiers à l'Empereur, qui vint ensuite sur le pont, et visita, dans la matinée, toutes les parties du vaisseau. Je lui racontai la frayeur qu'avait eue,

la veille, le capitaine Maitland, touchant son évasion supposée ; l'Empereur ne jugea pas comme je l'avais fait : « Qu'avait-il donc à craindre? me dit-il avec force et dignité, ne vous avait-il pas avec lui! »

Vers les trois heures, nous vîmes arriver au mouillage, le Superbe, de soixante-quatorze, amiral Hotham commandant de la station. Cet amiral vint rendre visite à l'Empereur, demeura à dîner, et, sur les questions que lui fit l'Empereur sur son vaisseau, il demanda s'il daignerait y venir le lendemain ; l'Empereur s'y invita à déjeûner avec nous tous.

Dimanche 16.

L'Empereur à bord de l'amiral Hotham. — Appareillage pour l'Angleterre. — L'Empereur commande l'exercice aux soldats anglais.

L'Empereur se rend à bord de l'amiral Hotham ; je l'y accompagne. Tous les honneurs, à l'exception du canon, lui sont prodigués. Nous parcourons, jusque dans les plus petits détails, toutes les parties du vaisseau, que nous trouvons d'un ordre et d'une tenue admi-

rables. L'amiral Hotham déploie toute la grâce et toute la recherche qui caractérisent l'homme d'un rang et d'une éducation distingués. Nous retournons vers une heure à bord du Bellerophon, et nous mettons sous voiles pour l'Angleterre, douze jours après notre départ de Paris. Il faisait presque calme.

Le matin l'Empereur, en sortant pour aller à bord de l'amiral Hotham, s'était arrêté court sur le pont du Bellerophon devant les soldats rangés pour lui faire honneur ; il leur commanda plusieurs temps d'exercice, leur fit croiser la baïonnette ; et comme ce dernier mouvement ne s'exécutait pas tout-à-fait à la française, il s'avança vivement au milieu des soldats, écartant les baïonnettes de ses deux mains, et alla saisir un des fusils du dernier rang, avec lequel il figura lui-même à notre façon. Alors se fit un mouvement subit et extrême sur le visage des soldats, des officiers, de tous les spectateurs ; il peignait l'étonnement de voir l'Empereur se mettre ainsi au milieu des baïonnettes anglaises, dont certaines lui touchaient la poitrine. Cette circonstance frappa

vivement; à notre retour du Superbe on nous questionnait indirectement à cet égard; on nous demandait s'il en agissait souvent ainsi avec ses soldats, et l'on n'hésitait pas à frémir de sa confiance. Aucun d'eux n'était fait à l'idée de souverains qui ordonnassent de la sorte, expliquassent et exécutassent eux-mêmes. Il nous fut aisé de reconnaître alors qu'aucun d'eux n'avait une idée juste sur celui qu'ils voyaient en ce moment, bien que, depuis vingt années, il eût été l'objet constant de toute leur attention, de tous leurs efforts, de toutes leurs paroles.

Lundi 17. — Mardi 18.

Le calme continue, nous avançons lentement; cependant nous perdons la terre de vue.

Mercredi 19.

Le vent devient très-fort, sans être favorable; nous filons neuf nœuds au plus près.

Jeudi 20 au Samedi 22.

Influence de l'Empereur sur les Anglais du Bellerophon. — Résumé de l'Empereur.

Nous continuons notre route avec des vents peu favorables.

L'Empereur ne fut pas long-temps au milieu de ses plus cruels ennemis, de ceux que l'on avait constamment nourris des bruits les plus absurdes et les plus irritans, sans exercer sur eux toute l'influence de la gloire. Le capitaine, les officiers, l'équipage, eurent bientôt adopté les mœurs de sa suite; ce furent les mêmes égards, le même langage, le même respect. Le capitaine ne l'appelait que Sire et Votre Majesté; s'il paraissait sur le pont, chacun avait le chapeau bas, et demeurait ainsi tant qu'il était présent, ce qui n'avait pas eu lieu dans les premiers instans; on ne pénétrait dans sa chambre qu'à travers ses officiers; il ne paraissait à sa table que ceux du vaisseau qu'il y avait invités; enfin, Napoléon, à bord du Bellerophon, y était Empereur. Il paraissait souvent sur le pont,

et conversait avec quelques-uns de nous ou avec des personnes du vaisseau.

De tous ceux qui l'avaient suivi, j'étais peut-être celui qu'il connaissait le moins ; on a vu précédemment que, malgré mes emplois auprès de sa personne, j'avais eu peu de relations directes avec lui. Depuis mon départ de Paris, il m'avait à peine encore adressé la parole ; mais durant notre navigation, il a commencé à s'entretenir fort souvent avec moi.

Les occasions et les circonstances m'étaient des plus favorables : je savais assez d'anglais pour être à même de lui donner bien des éclaircissemens sur ce qui se disait autour de nous.

J'avais été marin ; et je donnais à l'Empereur toutes les explications qu'il désirait sur les manœuvres du vaisseau, l'état des vents et de la mer.

J'avais été dix ans en Angleterre ; j'y avais pris des idées arrêtées sur les lois, les mœurs, les usages du pays ; je pouvais répondre pertinemment à toutes les questions que l'Empereur daignait m'adresser sur ces objets.

Enfin, mon Atlas historique me laissait une

foule d'époques, de dates et de rapprochemens sur lesquels il me trouvait toujours prêt.

En même temps j'employai les loisirs de notre navigation au résumé qui suit, touchant notre situation à Rochefort, et les motifs qui avaient dicté la détermination de l'Empereur. J'obtenais désormais des données exactes et authentiques. Les voici :

RÉSUMÉ. * La croisière anglaise n'était pas forte : deux corvettes étaient devant Bordeaux, elles y bloquaient une corvette française, et donnaient la chasse à des Américains qui sortaient tous les jours en grand nombre. A l'île d'Aix nous avions deux frégates bien armées; la corvette le Vulcain, de premier échantillon, était au fond de la rade; enfin, un gros brick, tout cela était bloqué par un vaisseau de soixante-quatorze, des plus petits de la marine anglaise, et par une ou deux mauvaises corvettes. Il est hors de doute qu'en courant risque de sacrifier un ou deux bâtimens, on serait passé; mais le capitaine commandant était

* Ce résumé est la dictée même de Napoléon.

faible, il refusa de sortir; le second, tout-à-fait déterminé, l'eût tenté : probablement le commandant avait reçu des instructions de Fouché, qui déjà trahissait ouvertement, et voulait livrer l'Empereur. Quoiqu'il en soit, il n'y avait rien à attendre du côté de la mer; l'Empereur alors débarqua à l'île d'Aix.

Si cette mission eût été confiée à l'amiral Werhuel, disait l'Empereur, ainsi qu'on le lui avait promis lors de son départ de Paris, il est probable qu'il eût passé. Les équipages des deux frégates étaient pleins d'attachement et d'enthousiasme.

La garnison de l'île d'Aix était composée de quinze cents marins, formant un très-beau régiment; les officiers, indignés de ce que les frégates ne voulaient pas sortir, proposèrent d'armer deux chasse-marées du port de quinze tonneaux chacun; les jeunes aspirans voulurent en être les matelots; mais au moment de l'exécution ils déclarèrent qu'il était difficile de gagner l'Amérique sans toucher sur quelque point de la côte d'Espagne ou de Portugal.

Dans ces circonstances l'Empereur composa

une espèce de conseil des personnes de sa suite. On y représenta qu'il ne fallait plus compter sur les frégates ni sur les bâtimens armés; que les chasse-marées n'offraient aucun résultat probable de succès, qu'ils ne pouvaient guère conduire qu'à être pris en pleine mer par les Anglais ou à tomber entre les mains des alliés. Il ne restait plus dès-lors que deux partis : celui de rentrer dans l'intérieur, pour y tenter le sort des armes ou celui d'aller prendre un asile en Angleterre. Pour suivre le premier on se trouvait à la tête de quinze cents marins, pleins de zèle et de bonne volonté; le commandant de l'île était un ancien officier de l'armée d'Égypte, tout dévoué à Napoléon; il eût débarqué avec ces quinze cents hommes à Rochefort; on s'y fût grossi de la garnison de cette ville, dont l'esprit était excellent; on eût appelé la garnison de la Rochelle, composée de quatre bataillons de fédérés, qui offraient leurs services, et l'on se trouvait en mesure de joindre le général Clausel, si ferme à la tête de l'armée de Bordeaux; ou le général Lamarque, qui avait fait des prodiges avec celle de la Vendée; tous les

deux attendaient, désiraient Napoléon ; on eût nourri facilement la guerre civile dans l'intérieur de la France. Mais Paris était pris, les chambres étaient dissoutes ; cinq à six cent mille ennemis étaient dans l'intérieur de l'Empire ; la guerre civile ne pouvait avoir d'autre résultat que de faire périr tout ce que la France avait d'hommes généreux et attachés à Napoléon. Cette perte eût été sensible, irréparable ; elle eût détruit les espérances des destinées futures de la France, sans produire d'autre avantage, que de mettre l'Empereur dans le cas de traiter et d'obtenir des arrangemens favorables à ses intérêts. Mais Napoléon avait renoncé à être souverain, il ne demandait qu'un asile tranquille ; il répugnait, pour un si mince résultat, à faire périr tous ses amis, à devenir le prétexte du ravage de nos provinces, et enfin, pour tout dire, à priver le parti national de ses plus vrais appuis, lesquels, tôt ou tard, pourraient rétablir l'honneur et l'indépendance de la France. Il ne voulait plus vivre qu'en homme privé ; l'Amérique était le lieu le plus convenable, le lieu de son choix ; mais enfin l'Angleterre même, avec ses lois

positives, pouvait lui convenir encore; et il paraissait, d'après ma première entrevue avec le capitaine Maitland, que celui-ci pourrait le conduire en Angleterre, avec toute sa suite, pour y être traité convenablement. Dès ce moment, l'Empereur et sa suite se trouvaient sous la protection des lois britanniques; et le peuple de ce pays aimait trop la gloire, pour manquer une occasion qui se présentait naturellement, et devait former les plus belles pages de son histoire. On résolut donc de se rendre à la croisière anglaise, sitôt que Maitland aurait exprimé positivement l'ordre de nous recevoir. On retourna vers lui; le capitaine Maitland exprima littéralement qu'il avait autorité de son gouvernement de recevoir l'Empereur, s'il voulait venir à bord du Bellerophon, et de le conduire, ainsi que sa suite, en Angleterre. Alors l'Empereur s'y rendit, non qu'il y fût contraint par les événemens, puisqu'il pouvait rester en France; mais parce qu'il voulait vivre en simple particulier; qu'il ne voulait plus se mêler des affaires, et surtout ne pas compliquer celles de la France. Certes, il n'eût pas pris ce parti s'il

eût pu soupçonner l'indigne traitement qu'on lui ménageait ; chacun en demeurera facilement convaincu. Sa lettre au Prince Régent publie assez hautement sa confiance et sa persuasion ; le capitaine Maitland, à qui elle a été officiellement communiquée, avant que l'Empereur se rendît à son bord, n'y ayant fait aucune observation, a, par cette seule circonstance, reconnu et consacré les sentimens qu'elle renfermait.

Dimanche 23.

Ouessant. — Côtes d'Angleterre.

A quatre heures du matin, nous vîmes Ouessant, que nous avions dépassé dans la nuit. Depuis que nous approchions de la Manche, nous apercevions à chaque instant des vaisseaux anglais ou des frégates allant ou venant dans toutes les directions. A la nuit nous étions en vue des côtes d'Angleterre.

Lundi 24.

Mouillage à Torbay.

Vers les huit heures du matin, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Torbay. L'Empereur

levé dès six heures du matin, monté sur la dunette, observait les côtes et les préparatifs du mouillage. Je ne le quittais pas pour lui fournir toutes les explications relatives.

Le capitaine Maitland expédia aussitôt un courrier à lord Keith, son amiral-général, qui était à Plymouth. Le général Gourgaud, qui était parti sur le Slany, vint nous rejoindre; il avait dû se dessaisir de la lettre au Prince Régent; on ne lui avait pas permis le débarquement, on lui avait même interdit toute communication quelconque. Ce nous fut d'un mauvais augure, et le premier indice des nombreuses tribulations qui vont suivre.

Dès qu'il transpira que l'Empereur était à bord du Bellerophon, la rade fut couverte d'embarcations et de curieux. Le propriétaire d'une belle maison de campagne qui était en vue, lui envoya un présent de fruits.

Mardi 25.

Affluence de bateaux pour apercevoir l'Empereur.

Même concours de bateaux, même affluence de spectateurs. L'Empereur les considérait de

sa chambre, et se laissait voir parfois sur le pont. Le capitaine Maitland, revenant de terre, me remit une lettre de lady C., qui en contenait une de ma femme. Ma surprise fut grande d'abord, et égale à ma satisfaction; mais cette surprise cessa, quand je considérai que la longueur de la traversée avait permis aux journaux de France de publier et de transmettre au loin notre destinée; ainsi, tout ce qui était relatif à l'Empereur et à sa suite était déjà connu en Angleterre, et nous y étions attendus cinq à six jours avant d'y arriver. Ma femme s'était empressée d'écrire à ce sujet à lady C., et celle-ci avait eu l'adresse d'écrire au capitaine Maitland, sans le connaître, et de lui envoyer mes deux lettres.

La lettre de ma femme respirait une douce affliction; mais celle de lady C., qui savait déjà à Londres notre destinée future, était pleine des plus vifs reproches. — Je ne m'appartenais pas, pour disposer ainsi de moi; c'était un crime d'abandonner ma femme et mes enfans. Triste résultat de nos éducations modernes, qui relèvent nos âmes assez peu, pour qu'on ne

conçoive ni le mérite, ni le charme des grandes résolutions et des grands sacrifices! On croit avoir tout dit, on a tout commandé ou tout justifié, sitôt qu'on a mis en avant le danger des intérêts privés et des jouissances domestiques; on ne soupçonne pas que le premier devoir envers sa femme, est de lui ménager une situation honorée; et que le plus riche héritage à laisser à ses enfans, est l'exemple de quelques vertus, et un nom qui se rattache à un peu de gloire.

Mercredi 26.

Mouillage à Plymouth. — Séjour, etc.

Des ordres étaient venus dans la nuit de nous rendre immédiatement à Plymouth; nous avons appareillé de bon matin; nous sommes arrivés à notre nouvelle destination vers quatre heures de l'après-midi, dix jours après notre appareillage de Rochefort; vingt-sept après notre départ de Paris, et trente-cinq après l'abdication de l'Empereur. Notre horizon s'est rembruni dès-lors singulièrement; des canots armés ont entouré le vaisseau : ils ramaient au loin,

écartant les curieux, même à coups de fusil. L'amiral Keith, qui était en rade, ne vint point à notre bord. Deux frégates firent le signal d'un départ immédiat; on nous dit qu'un courrier extraordinaire leur avait apporté, le matin, une mission lointaine. On distribua quelques-uns de nous sur d'autres bâtimens. Toutes les figures semblaient nous considérer avec un morne intérêt; les bruits les plus sinistres avaient gagné le vaisseau; il circulait pour nous le chuchotage de plusieurs destinations, toutes plus affreuses les unes que les autres.

L'emprisonnement à la tour était la plus douce, et quelques-uns parlaient de Sainte-Hélène. Sur ces entrefaites, les deux frégates, sur lesquelles on m'avait fort éveillé, appareillèrent, bien que le vent leur fut contraire pour sortir, et arrivées par notre travers, elles laissèrent retomber l'ancre à droite et à gauche de nous, presqu'à nous toucher; alors quelqu'un me dit à l'oreille qu'elles devaient nous enlever à la nuit, et faire voile pour Sainte-Hélène.

Non, jamais je ne rendrai l'effet de ces

terribles paroles! Une sueur froide parcourut tout mon corps : c'était un arrêt de mort inattendu! Des bourreaux impitoyables me saisissaient pour le supplice ; on m'arrachait violemment à tout ce qui m'attachait à la vie ; je tendais douloureusement les bras vers ce qui m'était si cher ; c'était en vain, il fallait périr! Cette pensée, une foule d'autres en désordre, excitèrent en moi une véritable tempête : c'était le déchirement d'une âme qui cherche à se dégager de ses amalgames terrestres! Mes cheveux en ont blanchi!..... Heureusement la crise fut courte, et mon moral en sortit vainqueur, si pleinement vainqueur, qu'à compter de cet instant, je me trouvai au-dessus de toutes les atteintes des hommes. Je sentis que je pouvais désormais défier l'injustice, les mauvais traitemens, les supplices. Je jurai surtout, dès-lors, qu'on n'entendrait jamais de moi ni plaintes ni demandes. Mais que ceux d'entre nous auxquels j'ai dû paraître si tranquille, dans ces fatales circonstances, ne m'accusent point de ne pas sentir! Ils ont prolongé

leur agonie en détail; la mienne s'était opérée en masse.

Un des rapprochemens, qui ne sera pas le moins bizarre de ma vie, revint peu après à mon souvenir; vingt ans auparavant, durant mon émigration en Angleterre, ne possédant rien au monde, j'avais refusé d'aller chercher une fortune assurée dans l'Inde, parce que c'était trop loin, me disais-je, et que je me trouvais trop âgé. Aujourd'hui, avec vingt ans de plus, j'allais quitter ma famille, mes amis, ma fortune, mes plus douces jouissances, pour aller à deux mille lieues me reléguer volontairement sur un rocher au milieu de l'Océan, *pour rien*. Mais *non*, je me trompe! le sentiment qui m'y conduisait était bien supérieur aux richesses que je dédaignai d'aller chercher alors; je suivais, j'accompagnais celui qui gouverna le monde, et remplira la postérité!

L'Empereur parut sur le pont à son ordinaire. Je le vis quelque temps dans sa chambre, sans lui communiquer ce que j'avais appris; je voulais être son consolateur, et non contribuer à le tourmenter. Cependant tous ces

bruits étaient arrivés jusqu'à lui ; mais il était venu si librement, et de si bonne foi, à bord du Bellerophon, et s'y était trouvé si fort attiré par les Anglais eux-mêmes ; il regardait tellement sa lettre au Prince Régent, communiquée d'avance au capitaine Maitland, comme des conditions tacites ; enfin, il avait mis tant de magnanimité dans sa démarche, qu'il repoussait avec indignation toutes les craintes qu'on voulait lui donner, et ne permettait pas que nous pussions avoir des doutes.

Jeudi 27. — Vendredi 28.

Amiral Keith. — Acclamations des Anglais, dans la rade de Plymouth, à la vue de l'Empereur.

On peindrait difficilement notre anxiété et nos tourmens : la plupart d'entre nous ne vivaient plus ; la moindre circonstance venue de terre, l'opinion la plus vulgaire de qui que ce fût à bord, l'article du journal le moins authentique, étaient le sujet de nos argumens les plus graves, et la cause de nos perpétuelles oscillations d'espérance et de crainte. Nous allions à la recherche des plus petits bruits ; nous pro-

voquions, du premier venu, des versions favorables, des espérances trompeuses; tant l'expansion et la mobilité de notre caractère national nous rendent peu propre à cette résignation stoïque, à cette concentration impassible, qui ne dérivent que d'idées arrêtées et de doctrines positives puisées dès l'enfance.

Les papiers publics, les ministériels surtout, étaient déchaînés contre nous; c'était le cri des ministres préparant au coup qu'ils allaient frapper. On se figurerait difficilement les horreurs, les mensonges, les imprécations qu'ils accumulaient contre nous; et l'on sait qu'il en reste toujours quelque chose sur la multitude, quelque bien disposée qu'elle soit. Aussi les manières autour de nous étaient devenues moins aisées; les politesses embarrassées; les figures incertaines.

L'amiral Keith, après s'être fait annoncer maintes fois, ne fit qu'apparaître : il nous était visible qu'on redoutait notre situation, qu'on évitait nos paroles. Les papiers contenaient les mesures qu'on allait prendre; mais comme il n'y avait rien d'officiel encore, et qu'ils se con-

tredisaient dans quelques petits détails, nous aimions à nous flatter, et demeurions encore dans ce vague, cette incertitude, pire néanmoins que tous les résultats.

Cependant, d'un autre côté, notre apparition en Angleterre y avait produit un étrange mouvement; l'arrivée de l'Empereur y avait créé une curiosité qui tenait de la fureur; c'étaient les papiers publics eux-mêmes qui nous apprenaient cette circonstance, en la condamnant. Toute l'Angleterre se précipitait vers Plymouth. Une personne partie de Londres aussitôt mon arrivée, pour venir me voir, fut contrainte de s'arrêter bientôt par le manque absolu de chevaux et de logement dans la route. La mer se couvrait d'une multitude de bateaux autour de nous; on nous a dit depuis qu'il y en avait eu de payés jusqu'à soixante napoléons.

L'Empereur, à qui je lisais tous les papiers, n'en avait pas moins, en public, le même calme, le même langage, les mêmes habitudes. On savait qu'il paraissait toujours vers les cinq heures sur le pont; quelque temps avant, tous les bateaux se groupaient à côté les uns des autres,

il y en avait des milliers; leur réunion serrée ne laissait plus soupçonner la mer, on eût cru bien plutôt cette foule de spectateurs rassemblés sur une place publique. A l'apparition de l'Empereur le bruit, le mouvement, les gestes de tant de monde, présentaient un singulier spectacle; en même-temps, il était aisé de juger qu'il n'y avait rien d'hostile dans tout cela, et que si la curiosité les avait amenés, ils y puisaient de l'intérêt. On pouvait s'apercevoir même que ce sentiment allait visiblement en croissant : on s'était contenté de regarder d'abord; on avait salué ensuite; quelques-uns demeuraient découverts, et l'on fut parfois jusqu'à pousser des acclamations; nos symboles mêmes commençaient à se montrer parmi eux; des femmes, des jeunes gens arrivaient parés d'œillets rouges; mais toutes ces circonstances mêmes tournaient à notre détriment aux yeux des ministres et de leurs partisans, et ne faisaient que rendre plus poignante notre perpétuelle agonie.

Ce fut dans ce moment que l'Empereur, frappé de tout ce qu'il entendait, me dicta une

pièce propre à servir de base aux légistes, pour discuter et défendre sa véritable situation politique. Nous trouvâmes le moyen de la faire passer à terre. Je n'en ai point conservé de copie.

Samedi 29. — Dimanche 30.

Décision ministérielle à notre égard. — Anxiétés, etc.

Depuis vingt-quatre heures, ou deux jours, le bruit était qu'un sous-secrétaire d'État venait de Londres pour notifier officiellement à l'Empereur les résolutions des ministres à son égard. Il parut en effet : c'était le chevalier Banbury, qui vint avec lord Keith, et remit une pièce ministérielle, qui contenait la déportation de l'Empereur, et limitait à trois le nombre des personnes qui devaient l'accompagner; en excluant toutefois le duc de Rovigo et le général Lallemand, compris dans la liste de proscription.

Je ne fus point appelé auprès de l'Empereur; les deux Anglais parlaient et entendaient le français; l'Empereur les admit seuls. J'ai su qu'il avait combattu et repoussé, avec beaucoup d'énergie et de logique, la violence qu'on

exerçait sur sa personne : « Il était l'hôte de » l'Angleterre, avait-il dit; il n'était point son » prisonnier, il était venu librement se placer » sous la protection de ses lois; on violait sur » lui les droits sacrés de l'hospitalité, il n'accé- » derait jamais volontairement à l'outrage qu'on » lui ménageait, la violence seule pourrait l'y » contraindre, etc., etc.

L'Empereur me donna la pièce ministérielle pour sa traduction, la voici.

Communication faite par lord Keith, au nom des ministres anglais.

« Comme il peut être convenable au général Buonaparte d'apprendre, sans un plus long délai, les intentions du gouvernement britannique à son égard, Votre Seigneurie lui communiquera l'information suivante.

» Il serait peu consistant avec nos devoirs envers notre pays et les alliés de Sa Majesté, si le général Buonaparte conservait le moyen ou l'occasion de troubler de nouveau la paix de l'Europe; c'est pourquoi il devient absolument

nécessaire qu'il soit restreint dans sa liberté personnelle, autant que peut l'exiger ce premier et important objet.

» L'île de Sainte-Hélène a été choisie pour sa future résidence : son climat est sain, et sa situation locale permettra qu'on l'y traite avec plus d'indulgence qu'on ne le pourrait faire ailleurs, vu les précautions indispensables qu'on serait obligé d'employer pour s'assurer de sa personne.

» On permet au général Buonaparte de choisir parmi les personnes qui l'ont accompagné en Angleterre, à l'exception des généraux Savary et Lallemand, trois officiers, lesquels, avec son chirurgien, auront la permission de l'accompagner à Sainte-Hélène, et ne pourront point quitter l'île sans la sanction du gouvernement britannique.

» Le contre-amiral sir Georges Cockburn, qui est nommé commandant en chef du cap de Bonne-Espérance et des mers adjacentes, conduira le général Buonaparte et sa suite à Sainte-Hélène, et recevra des instructions détaillées touchant l'exécution du service.

» Sir G. Cokburn sera probablement prêt à

partir dans peu de jours; c'est pourquoi il est désirable que le général Buonaparte fasse, sans délai, le choix des personnes qui doivent l'accompagner. »

Bien que nous nous fussions attendus à notre déportation à Sainte-Hélène, nous en demeurâmes affectés, elle nous consterna tous. Toutefois l'Empereur n'en vint pas moins sur le pont, comme de coutume, avec le même visage, et de la même manière, considérer la foule affamée de le voir.

Lundi 31.

Les généraux Savary et Lallemand ne peuvent suivre l'Empereur.

Notre situation était affreuse; nos peines, audelà de toute expression; nous allions cesser de vivre pour l'Europe, pour notre patrie, pour nos familles, pour nos amis, nos jouissances, nos habitudes : on nous laissait, à la vérité, le choix de ne pas suivre l'Empereur; mais ce choix était celui des martyrs; il s'agissait de renoncer à sa religion, à son culte, ou de périr. Une circonstance venait compliquer

encore nos tourmens ; c'était l'exclusion spéciale des généraux Savary et Lallemand, qui en étaient frappés de terreur ; ils ne voyaient plus que l'échafaud ; ils étaient persuadés que l'Angleterre, ne distinguant point les actes politiques dans une révolution, des crimes civils dans un état tranquille, les livrerait à leurs ennemis pour subir le supplice. C'eût été un tel outrage à toutes les lois, un tel opprobre pour l'Angleterre elle-même, qu'on eût été tenté de l'en défier ; mais on ne pouvait parler ainsi qu'en se trouvant proscrit avec eux. Du reste, nous ne balançâmes pas à vouloir demeurer tous du nombre de ceux que l'Empereur pouvait choisir ; nous n'avions qu'une crainte, celle de nous trouver exclus.

Mardi 1 Août.

L'Empereur me demande si je le suivrai à Ste.-Hélène.

Nous restions toujours dans le même état. Je reçus dans la matinée une lettre de Londres, dans laquelle on exprimait, avec beaucoup de force, que j'aurais tort, que ce serait même un crime que de m'expatrier. La personne qui

me l'adressait écrivit au capitaine Maitland de joindre ses efforts et ses avis pour m'empêcher de prendre un parti aussi extrême. J'arrêtai les premières paroles du capitaine Maitland, en lui faisant observer qu'à mon âge on agissait avec réflexion.

Je lisais chaque jour à l'Empereur les divers papiers-nouvelles. Aujourd'hui il s'en trouva deux, dans le nombre, soit que la bienveillance nous les eût fait adresser, soit que les opinions commençassent à se diviser, qui plaidaient notre cause avec beaucoup de chaleur, et nous dédommageaient des grossières injures dont les autres étaient remplis. Nous nous livrâmes à l'espoir qu'à la haine qu'avait inspirée un ennemi, succéderait bientôt l'intérêt que doivent exciter les grandes actions, et nous nous dîmes que l'Angleterre avait une foule de cœurs nobles et d'âmes élevées qui deviendraient indubitablement d'ardens avocats, etc.

La foule des bateaux croissait chaque jour; l'Empereur se montrait en public à son heure ordinaire, et l'accueil était de plus en plus favorable.

Quant à son particulier, l'Empereur demeurait encore, pour la plupart de nous, toujours comme aux Tuileries; nous l'avions suivi en grand nombre, de tous rangs, de tous grades; le Grand-Maréchal et le duc de Rovigo seuls le voyaient habituellement; tel, depuis notre départ, ne l'avait guère plus approché, et ne lui avait pas parlé davantage qu'il ne l'eût fait à Paris. Moi, j'étais appelé, dans la journée, toutes les fois qu'il y avait des papiers à traduire, et insensiblement l'Empereur prit l'habitude régulière de me faire appeler tous les soirs, vers huit heures, pour causer quelque temps.

Aujourd'hui, dans le cours de la conversation, et à la suite de divers sujets, il m'a demandé si je le suivrais à Sainte-Hélène; j'ai répondu avec la dernière franchise, mes sentimens me le rendaient facile. Je lui ai dit qu'en quittant Paris pour le suivre, j'avais sauté à pieds joints sur toutes les chances, celle de Sainte-Hélène n'avait rien qui dût la faire excepter; mais que nous étions en grand nombre autour de lui; qu'on ne lui permettait d'emmener que trois

d'entre nous; que bien des personnes me faisaient un crime d'abandonner ma famille; que j'avais donc besoin, vis-à-vis d'elle et vis-à-vis de ma propre conscience, de savoir que je lui serais utile et agréable; qu'en un mot j'avais besoin qu'il me choisît; que cette observation, du reste, ne renfermait aucune arrière-pensée; car je lui avais donné désormais ma vie sans restriction.

Sur ces entrefaites, Mme Bertrand, sans avoir été demandée, sans s'être fait annoncer, s'est précipitée tout-à-coup dans la chambre de l'Empereur; elle était hors d'elle-même; elle s'écriait qu'il n'allât pas à Sainte-Hélène, qu'il n'emmenât pas son mari. Sur l'étonnement, le visage et la réponse calme de l'Empereur, elle ressortit aussi précipitamment qu'elle était entrée. L'Empereur, toujours étonné, me disait: « Concevez-vous rien à cela? » Quand nous entendîmes de grands cris, et le mouvement de tout l'équipage qui accourait en tumulte vers l'arrière du vaisseau. L'Empereur m'ordonna de sonner pour en connaître la cause; c'était Mme Bertrand, qui, après être sortie de chez

l'Empereur, avait voulu se jeter à l'eau, et qu'on avait eu toutes les peines du monde à retenir. Qu'on juge, par cette scène, de tout ce qui se passait en nous.

Mercredi 2. — Jeudi 3.

Paroles remarquables de l'Empereur.

Au matin, le duc de Rovigo m'apprend que j'étais décidément du voyage de Sainte-Hélène; l'Empereur, en causant, lui avait dit que si nous devions n'être que deux à le suivre, il comptait encore que je serais du nombre; qu'il attendait de moi de l'utilité et de la consolation. Je dois à la bienveillance du duc de Rovigo, la douceur de connaître ces paroles de l'Empereur, j'en suis reconnaissant; sans lui, elles me seraient toujours demeurées inconnues. A moi, l'Empereur n'avait rien répondu quand nous avions traité ce sujet; c'est sa manière: j'aurai plus d'une fois l'occasion de le montrer.

Je ne me trouvais de véritable connaissance avec aucun de ceux qui avaient suivi l'Empereur, si j'en excepte toutefois le général Bertrand et sa femme, dont j'avais été comblé

dans ma mission en Illyrie, où il commandait en qualité de gouverneur-général.

Jusqu'alors je n'avais jamais parlé au duc de Rovigo; certaines préventions m'en avaient toujours tenu au loin; à peine nous fûmes-nous parlés qu'elles furent détruites.

Savary aimait sincèrement l'Empereur; je lui ai connu de l'âme, du cœur, de la droiture; il m'a semblé susceptible d'une véritable amitié: nous nous serions sans doute intimement liés. Puisse-t-il lire jamais les sentimens et les regrets qu'il m'a laissés!

L'Empereur m'ayant fait venir ce soir comme de coutume pour causer, à la suite de beaucoup d'objets divers, il s'est arrêté sur Sainte-Hélène, me demandant ce que ce pouvait être, s'il serait possible d'y supporter la vie, etc., etc.... « Mais » après tout, m'a-t-il dit, est-il bien sûr que j'y » aille? Un homme est-il donc dépendant de son » semblable, quand il veut cesser de l'être? »

Nous nous promenions dans sa chambre; il était calme, mais affecté, et en quelque façon distrait.

« Mon cher, a-t-il continué, j'ai parfois l'envie

» de vous quitter, et cela n'est pas bien difficile;
» il ne s'agit que de se monter un tant soit peu
» la tête, et je vous aurai bientôt échappé, tout
» sera fini, et vous irez rejoindre tranquillement
» vos familles.... D'autant plus que mes principes
» intérieurs ne me gênent nullement; je suis de
» ceux qui croient que les peines de l'autre monde
» n'ont été imaginées que comme supplément
» aux attraits insuffisans qu'on nous y présente.
» Dieu ne saurait avoir voulu un tel contrepoids
» à sa bonté infinie, surtout pour des actes tels
» que celui-ci. Et qu'est-ce après tout? Vouloir
» lui revenir un peu plus vîte. »

Je me récriai sur de pareilles pensées. Le poëte, le philosophe, avaient dit que c'était un spectacle digne des Dieux que de voir l'homme aux prise avec l'infortune; les revers et la constance avaient aussi leur gloire; un aussi noble et aussi grand caractère ne pouvait pas s'abaisser au niveau des âmes les plus vulgaires; celui qui nous avait gouvernés avec tant de gloire, qui avait fait et l'admiration et les destinées du monde, ne pouvait finir comme un joueur au désespoir, ou un amant trompé. Que deviendraient donc tous

ceux qui croyaient, qui espéraient en lui? Abandonnerait-il donc sans retour un champ libre à ses ennemis? L'extrême désir que ceux-ci en font éclater, ne suffisait-il pas pour le décider à la résistance? D'ailleurs, qui connaissait les secrets du temps? Qui oserait affirmer l'avenir? Que ne pourrait pas amener le simple changement d'un ministère, la mort d'un prince, celle d'un de ses confidens, la plus légère passion, la plus petite querelle?... etc., etc.

« Quelques-unes de ces paroles ont leur intérêt, disait l'Empereur; mais que pourrons-nous faire dans ce lieu perdu? — Sire, nous vivrons du passé; il a de quoi nous satisfaire. Ne jouissons-nous pas de la vie de César, de celle d'Alexandre? Nous posséderons mieux, vous vous relirez, Sire! — Eh bien! dit-il : Nous écrirons nos *Mémoires*. Oui, il faudra travailler; le travail aussi est la faux du temps. Après tout, on doit remplir ses destinées; c'est aussi ma grande doctrine *. Eh bien! que les

* Voici un ancien document que la circonstance ci-dessus contribue à rendre précieux : c'est un ordre du

» miennes s'accomplissent! » Et reprenant dès cet instant un air aisé et même gai, il passa à des objets tout-à-fait étrangers à notre situation.

Vendredi 4.

Appareillage de Plymouth. — Croisière dans la Manche, etc., — Protestation.

L'ordre était venu dans la nuit d'appareiller de bon matin. Nous mîmes sous voiles; cela nous intrigua fort. Tous les papiers, les communications officielles, les conversations particulières,

---

jour du premier Consul à sa garde, contre le suicide.

Ordre du 22 floréal an X.

« Le grenadier Gobain s'est suicidé par amour : c'était » d'ailleurs un très-bon sujet. C'est le second événe» ment de cette nature qui arrive au corps depuis un » mois.

» Le premier Consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre » de la garde :

» Qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur et la » mélancolie des passions; qu'il y a autant de vrai cou» rage à souffrir avec constance les peines de l'âme, » qu'à rester fixe sur la muraille d'une batterie.

» S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour » s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille » avant d'avoir vaincu. »



nous avaient appris que nous devions être menés à Sainte-Hélène par le Northumberland; nous savions que ce vaisseau était encore à Chatam ou à Portsmouth, en armement; nous devions donc compter encore sur huit ou dix jours au moins de relâche. Le Bellerophon était trop vieux pour ce voyage, il n'avait point les vivres nécessaires; de plus les vents étaient contraires en ce moment pour cingler vers Sainte-Hélène. Aussi quand nous vîmes remonter la Manche vers l'est, nos incertitudes, nos conjectures recommencèrent; et quelles qu'elles fussent, toutes devenaient un adoucissement à la déportation à Sainte-Hélène.

Cependant nous pensions que l'Empereur, en ce moment décisif, devait montrer une opposition officielle à cette violence. Pour lui, il y attachait peu de prix, et ne s'en occupait pas. Toutefois c'était préparer, disions-nous, des armes à ceux qui s'intéressaient à nous, et laisser dans le public des causes de souvenir et des motifs de défense. Je hasardai de lui lire une rédaction que j'avais essayée; le sens lui plut, il en supprima quelques phrases, corrigea quel-

ques mots, la signa, et l'envoya à lord Keith; la voici :

Protestation. « Je proteste solennellement » ici, à la face du Ciel et des hommes, contre la » violence qui m'est faite; contre la violation de » mes droits les plus sacrés, en disposant, par la » force, de ma personne et de ma liberté. Je suis » venu librement à bord du Bellerophon; je ne » suis pas prisonnier, je suis l'hôte de l'Angle- » terre. J'y suis venu à l'instigation même du » capitaine, qui a dit avoir des ordres du gouver- » nement de me recevoir, et de me conduire en » Angleterre avec ma suite, si cela m'était agréa- » ble. Je me suis présenté de bonne foi, pour ve- » nir me mettre sous la protection des lois d'An- » gleterre. Aussitôt assis à bord du Bellerophon, » je fus sur le foyer du peuple britannique. Si le » Gouvernement, en donnant des ordres au ca- » pitaine du Bellerophon de me recevoir ainsi » que ma suite, n'a voulu que tendre une em- » bûche, il a forfait à l'honneur et flétri son » pavillon.

» Si cet acte se consommait, ce serait en vain » que les Anglais voudraient parler désormais de

» leur loyauté, de leurs lois et de leur liberté;
» la foi britannique se trouvera perdue dans
» l'hospitalité du Bellerophon.

» J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un
» ennemi qui fit vingt ans la guerre au peuple
» anglais, vint librement, dans son infortune,
» chercher un asile sous ses lois; quelle plus
» éclatante preuve pouvait-il lui donner de son
» estime et de sa confiance? Mais comment ré-
» pondit-on, en Angleterre, à une telle magna-
» nimité? On feignit de tendre une main hos-
» pitalière à cet ennemi; et, quand il se fut
» livré de bonne foi, on l'immola. »

Signé Napoléon.

A bord du Bellerophon, à la mer.

Le duc de Rovigo m'apprend que l'Empereur a demandé à m'envoyer à Londres, vers le Prince Régent; mais qu'on s'y est obstinément refusé.

La mer était grosse, le vent violent, nous étions en grande partie malades de la mer. Et que ne peut pas la préoccupation du moral sur les infirmités physiques! C'est la seule fois de



ma vie, peut-être, que je n'aye pas été atteint du mal de mer par un temps pareil.

En sortant de Plymouth, nous avions d'abord gouverné à l'est, vent arrière; mais bientôt nous vînmes au plus près, nous courions des bords, nous croisions, et nous ne pouvions rien comprendre à cette nouvelle espèce de supplice.

Samedi 5.

Marques de confiance que me donne l'Empereur.

Toute la journée du cinq se passa de la même manière. L'Empereur, à sa conversation habituelle du soir, me donna deux grandes marques de confiance; je ne puis les confier au papier. *

* Il en est une que je puis raconter aujourd'hui. A mon heure accoutumée, l'Empereur, se promenant avec moi dans la galerie du vaisseau, tire de dessous sa veste, tout en traitant un objet étranger à ce qu'il faisait, une espèce de ceinture qu'il me passe en disant : « Gardez-moi cela. » Sans l'interrompre davantage, je la replace, de la même manière, sous mon gilet. Il m'apprit plus tard que c'était un collier de deux cent mille francs, que la reine Hortense l'avait forcé de prendre à son départ de la Malmaison. Arrivé à Sainte-Hélène,

Dimanche 6.

Mouillage à Start-point. — Personnes qui accompagnent l'Empereur.

Nous mouillâmes, vers le milieu du jour, à Start-point, où un vaisseau n'est pas en sûreté,

---

je parlai plusieurs fois de rendre le collier, sans obtenir un mot de réponse; m'y étant hasardé de nouveau à Longwood, il me dit assez sèchement : « Vous » gêne-t-il? » — Non Sire. — Eh bien! gardez-le. » Avec le temps ce collier, toujours sur moi, ne me quittant jamais, s'identifia, en quelque sorte, avec ma personne, je n'y songeais plus; tellement qu'arraché de Longwood, ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours, et par le plus grand hasard, qu'il me revint à la pensée, et alors j'en frémis!... Quitter l'Empereur, et le priver d'une telle ressource! Car, comment le lui rendre désormais; j'étais tenu au secret le plus rigoureux, entouré de geôliers et de sentinelles, nulles communications n'étaient praticables. Je m'évertuais en vain; le temps courait; il ne me restait que peu de jours encore, et rien n'eût égalé mon désespoir de partir de la sorte. Dans cette situation, je risquai le tout pour le tout : un Anglais, à qui j'avais parlé souvent, vint par circonstance particulière, et ce fut sous les yeux même du Gouverneur, ou d'un de ses plus intimes affidés qu'il avait amené, que je me hasardai.

« Je vous crois une belle âme, lui dis-je à la dérobée, » je vais la mettre à l'épreuve.... Rien du reste de

et nous n'avions pourtant que deux pas à faire pour être fort bien dans Torbay; cette circonstance nous étonnait. Toutefois nous avions appris que notre but était d'aller au-devant du Northumberland, dont on avait pressé la sortie de Portsmouth en toute hâte. Ce vaisseau parut en effet, avec deux frégates chargées de troupes qui devaient composer la garnison de Sainte-Hélène. Tout cela vint mouiller près de nous, et les communications entre eux devinrent fort actives; les précautions, pour qu'on ne nous abordât pas, continuèrent toujours. Cependant le mystère de notre appareillage précipité de Plymouth et de toutes les manœuvres qui avaient suivi, perça tant bien que mal. L'ami-

---

» nuisible ou de contraire à votre honneur..., seulement, un riche dépôt à restituer à Napoléon. Si vous » l'acceptez, mon fils va le mettre dans votre poche.... »

Pour toute réponse, il ralentit son pas; mon fils nous suivait, je l'avais préparé, et le collier fut glissé presqu'à la vue des factionnaires. J'ai eu l'inexprimable satisfaction, avant de quitter l'île, de savoir qu'il avait atteint les mains de l'Empereur. De quelles douces sensations le cœur n'est-il pas remué par le souvenir et le récit d'un pareil trait, de la part d'un ennemi, et dans de telles circonstances!

ral Keith avait été averti, nous dit-on, par le télégraphe, qu'un officier public venait de partir de Londres, avec un ordre *d'Habeas corpus*, pour réclamer la personne de l'Empereur, au nom des lois ou d'un tribunal. Nous n'avons pu vérifier ni les motifs ni les détails. Lord Keith, ajoutait-on, avait à peine eu le temps d'échapper à cet embarras; il avait dû se transporter précipitamment de son vaisseau sur un brick, et disparaître, au jour, de la rade de Plymouth : c'était le même motif qui nous tenait hors de Torbay.

Les amiraux Keith et Cookburn sont venus à bord du Bellerophon; le dernier commande le Northumberland : ils ont conféré avec l'Empereur, et lui ont remis un extrait des instructions relatives à notre déportation et à notre séjour à Sainte-Hélène. Elles portaient qu'on devait le lendemain visiter tous nos effets, pour nous prendre en garde, disait-on, l'argent, les billets, les diamans, appartenans à l'Empereur ainsi qu'à nous. Nous apprîmes aussi que le lendemain on nous ôterait nos armes, et qu'on

nous transporterait à bord du Northumberland. Voici ces pièces :

Ordre de l'amiral Keith au capitaine Maitland, du Bellerophon.

« Toutes les armes quelconques seront prises des Français de tous rangs, qui sont à bord du vaisseau que vous commandez, seront soigneusement ramassées, et demeureront à votre charge tant qu'ils resteront à bord du Bellerophon; elles seront ensuite à la charge du capitaine du vaisseau à bord duquel ils seront transportés. »

Start-bay, 6 août 1815.

Instructions des ministres à l'amiral Cockburn.

« Lorsque le général Buonaparte sera conduit du Bellerophon à bord du Northumberland, ce sera un moment convenable pour l'amiral sir G. Cockburn de diriger la visite des effets que le général portera avec lui.

» L'amiral sir G. Cockburn laissera passer les articles de meubles, les livres, *les vins*, que

le général pourrait avoir avec lui. *(Les vins ! observation bien digne des ministres anglais.)*

» Sous l'article des meubles, on comprendra l'argenterie, pourvu qu'elle ne soit pas en si grande quantité qu'on pût la regarder moins comme un usage domestique, que comme une propriété convertible en espèces.

» Il devra abandonner son argent, ses diamans et tous ses billets négociables, de quelque nature qu'ils soient.

» Le Gouverneur lui expliquera que le Gouvernement britannique n'a nullement l'intention de confisquer sa propriété ; mais seulement d'en saisir l'administration, afin de l'empêcher d'en faire un instrument d'évasion.

» L'examen doit être fait en présence de quelques personnes nommées par le général Buonaparte, et un inventaire de ces effets devra demeurer signé de ces personnes, aussi bien que par le contre-amiral, ou tout autre individu désigné par lui pour assister à cet inventaire. L'intérêt ou le principal, suivant le montant de la somme, sera applicable à ses besoins; et la disposition en demeurera principalement,

à son choix. A ce sujet, il communiquera de temps en temps ses désirs, d'abord à l'Amiral, et ensuite au Gouverneur, quand celui-ci sera arrivé; et à moins qu'il n'y ait lieu à s'y opposer, ils donneront les ordres nécessaires, et paieront les dépenses par des billets tirés sur le trésor de Sa Majesté.

» En cas de mort (*quelle prévoyance!...*), la disposition des biens du général sera déterminée par son testament. Les contenus duquel, il peut en être assuré, seront strictement observés. Comme il pourrait se faire qu'une partie de sa propriété vînt à être dite celle des personnes de sa suite, celles-ci seront soumises aux mêmes règles.

» L'Amiral ne prendra à bord personne de la suite du général Buonaparte, pour Sainte-Hélène, que ce ne soit du propre consentement de cette personne, et après qu'il lui aura été expliqué qu'elle devra être soumise à toutes les règles qu'on jugera convenable d'établir pour s'assurer de la personne du général. On laissera savoir au général que, s'il essayait de s'échapper, il s'exposera à être mis en prison, (*en*

prison!!!) ainsi que quiconque de sa suite qui serait découvert cherchant à favoriser son évasion. » *(Plus tard le bill du Parlement soumet ces derniers à la peine de mort.)*

» Toutes les lettres qui lui seront adressées, ainsi qu'à ceux de sa suite, seront données d'abord à l'Amiral ou au Gouverneur, qui les lira avant de les rendre; il en sera de même des lettres écrites par le général ou ceux de sa suite.

» Le général doit savoir que le Gouverneur ou l'Amiral ont reçu l'ordre positif d'adresser au gouvernement de Sa Majesté tout désir ou représentation qu'il jugera faire : rien là-dessus n'est laissé à leur discrétion; mais le papier sur lequel les représentations seraient faites doit demeurer ouvert, pour qu'ils puissent y joindre les observations qu'ils jugeront convenables. »

On se peindrait difficilement la masse et la nature de nos sentimens, dans ce moment décisif où s'accumulaient en foule tant de violence, d'injustices et d'outrages!

L'Empereur, contraint de réduire sa suite à

trois persomes, arrêta son choix sur le Grand-Maréchal, moi, MM. de Montholon et Gourgaud. Les instructions ne permettant à l'Empereur d'emmener que trois officiers, il fut convenu de me considérer comme purement civil; et d'admettre un quatrième, à l'aide de cette interprétation.

Lundi 7.

Conversation avec lord Keith. — Visite des effets de l'Empereur. — L'Empereur quitte le Bellerophon. — Séparation. — Appareillage pour Sainte-Hélène.

L'Empereur adresse à lord Keith une espèce de protestation nouvelle; sur la violence qu'on faisait à sa personne en l'arrachant du Bellerophon : je vais la porter à bord du Tonnant. L'amiral Keith, très-beau vieillard et de manières parfaites, m'y reçut avec une extrême politesse; mais il évita soigneusement de traiter le sujet, disant qu'il ferait réponse par écrit.

Cela ne m'arrêta pas, j'exposai l'état actuel de l'Empereur; il était très-souffrant, ses jambes enflaient, et je témoignai à lord Keith qu'il serait désirable, pour l'Empereur, de ne pas

appareiller immédiatement. Il me répondit que j'avais été marin, et que je devais voir que son mouillage était critique; ce qui était vrai.

Je lui exprimai la répugnance de l'Empereur de savoir ses effets fouillés et visités, ainsi que cela venait d'être déclaré; l'assurant qu'il les verrait sans regret jeter préférablement à la mer. Il me répondit que c'était un ordre qui lui était prescrit, et qu'il ne pouvait enfreindre.

Enfin, je lui demandai s'il serait bien possible qu'on pût en venir au point d'arracher à l'Empereur son épée. Il répondit qu'on la respecterait; mais que Napoléon serait le seul, et que tout le reste serait désarmé. Je lui montrai que déjà je l'étais : on m'avait ôté mon épée pour me rendre à son bord.

Un secrétaire, qui travaillait à l'écart, observa à lord Keith, en anglais, que l'ordre portait que Napoléon lui-même serait désarmé; sur quoi l'Amiral lui répliqua sèchement, en anglais aussi, et autant que j'ai pu en attraper : « Monsieur, occupez-vous de votre travail, et laissez-nous à nos affaires. »

Continuant toujours, je passai en revue tout

ce qui nous était arrivé. J'avais été le négociateur, disais-je, je devais être le plus peiné; j'avais le plus de droit d'être entendu. Lord Keith m'écoutait avec une impatience marquée; nous étions debout, et à chaque instant ses saluts cherchaient à me congédier. Lorsque j'en fus à lui dire, que le capitaine Maitland s'était dit autorisé à nous conduire en Angleterre, sans nous laisser soupçonner qu'il nous faisait prisonniers de guerre; que ce capitaine ne saurait nier sans doute, que nous étions venus librement et de bonne foi; que la lettre de l'Empereur au prince de Galles, dont j'avais préalablement donné connaissance au capitaine Maitland, avait dû nécessairement créer des conditions tacites, dès qu'il n'y avait fait aucune observation; alors la mauvaise humeur de l'Amiral, sa colère même, percèrent; il me dit avec vivacité : que dans ce cas le capitaine Maitland aurait été une bête; car ses instructions n'étaient rien de tout cela, et qu'il en était bien sûr, puisque c'était de lui qu'il les tenait. « Mais Milord, observai-je, en » défense du capitaine Maitland, V. S. s'exprime » ici avec une sévérité dont peut-être elle pour-

» rait elle-même être responsable ; car, non-» seulement le capitaine Maitland, mais encore » l'amiral Hotham et tous les officiers que nous » vîmes alors, se sont conduits, exprimés de la » même manière vis-à-vis de nous : aurait-il pu » en être ainsi, si leurs instructions avaient été » si claires et si positives? » Et je le délivrai de moi ; aussi bien il ne tenait plus à voir prolonger un sujet, qui, probablement, dans son for intérieur, n'était pas sans quelque délicatesse pour lui.

Un officier des douanes et l'amiral Cockburn firent la visite des effets de l'Empereur : ils saisirent quatre mille napoléons, et en laissèrent quinze cents pour payer les gens : c'était là tout le trésor de l'Empereur.

L'Amiral parut singulièrement mortifié du refus de chacun de nous, de l'assister contradictoirement dans son opération, bien que nous en fussions requis. Ce qui lui démontrait suffisamment combien cette mesure nous paraissait outrageante pour l'Empereur, et peu honorable pour celui qui l'exécutait.

Cependant le moment de quitter le Bellero-

phon était arrivé. L'Empereur était enfermé depuis long-temps avec le Grand-Maréchal; nous étions dans la pièce qui précédait; la porte s'ouvre; le duc de Rovigo, fondant en larmes, sanglotant, se précipite aux pieds de l'Empereur; il lui baisait les mains. L'Empereur, calme, impassible, l'embrassa, et se mit en route pour gagner le canot. Chemin faisant, il saluait gracieusement de la tête ceux qui étaient sur son passage. Tous ceux des nôtres, que nous laissions en arrière, étaient en pleurs; je ne pus m'empêcher de dire à lord Keith, avec qui je causais en ce moment: « Vous observerez, Mi» lord, qu'ici ceux qui pleurent sont ceux qui » restent. »

Nous gagnâmes le Northumberland; il était une ou deux heures. L'Empereur resta sur le pont, et causa volontiers et familièrement avec les Anglais qui s'en approchèrent.

Lord Lowther et un M. Litleton eurent avec lui une conversation longue et suivie sur la politique et la haute administration. Je n'en ai rien entendu, l'Empereur semblant avoir désiré que nous le laissassions à lui-même; mais il s'est

plaint plus tard, à la lecture des journaux anglais qui rendaient compte de cette conversation, que ses paroles avaient été étrangement défigurées.

Au moment d'appareiller, un cutter, qui rodait autour du vaisseau, pour en éloigner les curieux, coula, très-près de nous, un bateau rempli de spectateurs. La fatalité les avait amenés de fort loin pour être victimes; deux femmes, m'a-t-on dit, y ont péri. Enfin nous mettons sous voile pour Sainte-Hélène, treize jours après notre arrivée à Plymouth, et quarante après notre départ de Paris.

Ceux des nôtres que l'Empereur n'avait pu emmener sont les derniers à quitter le vaisseau, emportant des témoignages de sa satisfaction et de ses regrets. Ce furent encore bien des pleurs, et une dernière scène fort touchante. L'Empereur s'est retiré, vers sept heures, dans la chambre qui lui avait été destinée.

Les ministres anglais avaient fort blâmé le respect qu'on avait témoigné à l'Empereur, à bord du Bellerophon : ils avaient donné des ordres en conséquence; aussi affectait-on, à

bord du Northumberland, des expressions et des manières toutes différentes : on s'empressait ridiculement surtout de se recouvrir devant lui ; il avait été sévèrement enjoint de ne lui donner d'autre qualification que celle de *général*, et de ne le traiter qu'à l'avenant. Tel fut l'ingénieux biais, l'heureuse conception qu'enfanta la diplomatie des ministres d'Angleterre ; tel fut le titre qu'ils imaginèrent de donner à celui qu'ils avaient reconnu comme Premier Consul, qu'ils avaient si souvent qualifié de Chef du Gouvernement français ; avec lequel ils avaient traité comme Empereur à Paris, lors de lord Lauderdale, et peut-être même signé des articles à Châtillon. Aussi, dans un moment d'humeur, échappa-t-il à l'Empereur de dire en expressions fort énergiques : « Qu'ils m'appellent comme » ils voudront, ils ne m'empêcheront pas d'être » *moi.* » Il était en effet bizarre et surtout ridicule de voir les ministres anglais mettre une haute importance à ne donner que le titre de général à celui qui avait gouverné l'Europe ; y avait fait sept à huit Rois, dont plusieurs retenaient encore ce titre de sa création ; qui avait

été plus de dix ans Empereur des Français, avait été oint et sacré en cette qualité par le chef suprême de l'Église; qui comptait deux ou trois élections du peuple français à la souveraineté; qui avait été reconnu Empereur par tout le continent de l'Europe, avait traité comme tel, avec tous les souverains, et conclu avec eux tous des alliances de sang et d'intérêt : il réunissait donc sur sa personne la totalité des titres religieux, civils et politiques qui existent parmi les hommes, et que, par une singularité bizarre, mais vraie, aucun des princes régnant en Europe n'eût pu montrer accumulée de la sorte sur le premier, le chef, le fondateur de sa dynastie. Toutefois l'Empereur, qui avait eu l'intention de prendre un nom d'incognito, en débarquant en Angleterre, celui de colonel *Duroc* ou *Muiron*, n'y songea plus, dès qu'on s'obstina à lui disputer ses vrais titres.

Mardi 8. — Mercredi 9.

Description minutieuse du logement de l'Empereur à bord du Northumberland.

Le vaisseau était dans la plus grande confusion, il était encombré d'hommes et d'objets; nous étions partis dans une si grande hâte, que, presque rien à bord n'était à sa place, et que, sous voiles, on travaillait sans relâche à l'armement du vaisseau.

Voici la description minutieuse de la partie du vaisseau que nous avons occupée. L'espace en arrière du mât d'artimon, renfermait deux pièces en commun et deux chambres particulières; la première était la salle à manger, d'environ dix pieds de large, ayant de long toute la largeur du vaisseau, éclairée par un sabord aux deux extrémités, et par un vitrage supérieur; le salon était composé de tout le reste, diminué de deux chambres symétriques, à droite et à gauche, chacune ayant une entrée sur la salle à manger et une autre sur le salon. L'Empereur occupait celle de gauche, où on avait dressé son lit de campagne; l'Amiral avait

celle de droite. Il avait été strictement recommandé surtout que le salon demeurât en commun, qu'il ne fut pas abandonné à l'Empereur en propre; les ministres avaient poussé la sollicitude jusqu'à s'alarmer d'une si triviale déférence.

La table à manger suivait la forme de la salle. L'Empereur s'y trouvait adossé au salon, regardant dans le sens du vaisseau; à sa gauche était Mme Bertrand; à sa droite, l'Amiral; à la droite de celui-ci, Mme de Montholon; la table tournait alors, sur le petit côté était le commandant du vaisseau (capitaine Ross); en face de lui, sur le côté correspondant, était M. de Montholon, à côté de Mme Bertrand; puis le secrétaire du vaisseau; restait le côté opposé à l'Empereur, qui, à partir du commandant du bâtiment, était rempli par le Grand-Maréchal, le général, colonel du 53e, moi et le baron Gourgaud. L'Amiral priait tous le jours un ou deux officiers, qui s'intercalaient au milieu de nous. J'étais presqu'en face de l'Empereur. La musique du 53e, recrutée depuis peu, s'exerçait durant tout le dîner à nos dépens. Nous

avions deux services; mais on manquait de provisions; d'ailleurs nos goûts étaient si différens de celui de nos hôtes! Ils faisaient, il est vrai, ce qu'ils pouvaient; mais encore ne devions-nous pas être difficiles. Je fus logé avec mon fils à tribord, par le travers du grand mât, dans une petite chambre tracée en toile, et renfermant un canon.

Nous faisions voile, autant que le vent nous le permettait, pour sortir de la Manche, longeant les côtes de l'Angleterre, où l'on envoyait à chaque port chercher des provisions, et compléter les besoins du vaisseau. Il nous vint beaucoup d'objets de Plymouth, d'où plusieurs bâtimens nous rejoignirent; il en fut de même de Falmouth.

Jeudi 10.

Nous perdons la terre de vue. — Réflexions, etc. — Plaidoyers contre les ministres anglais.

Le dix, nous fûmes tout à fait hors de la Manche, et nous perdîmes la terre de vue. Alors commencèrent à s'accomplir nos nouvelles destinées! Ce moment vint remuer encore

une fois le fond de mon cœur; certains objets y retrouvèrent tout leur empire : je mettais une satisfaction amère à me déchirer de mes propres mains! « O vous que j'aimais! qui m'attachiez à la vie! mes vrais amis, mes plus » chères affections, je me suis montré digne de » vous! Soyez-le de moi; ne m'oubliez jamais! »

Cependant nous faisions route, et bientôt nous allions être hors de l'Europe. Ainsi, en moins de six semaines, l'Empereur avait abdiqué son trône, il s'était remis entre les mains des Anglais, il se trouvait jeté sur un roc au milieu du vaste océan. Certes, c'est une échelle peu commune pour mesurer les chances de la fortune et les forces de l'âme! Toutefois l'histoire jugera, avec plus d'avantage que nous, ces trois grandes circonstances : elle aura à prononcer sur un horizon entièrement dégagé; nous, nous n'aurons été que dans les nuages.

A peine Napoléon avait-il abdiqué, que, voyant se dérouler les malheurs de la patrie, on lui a fait une faute de ce grand sacrifice. Dès qu'on l'a su prisonnier à Plymouth, on l'a blâmé de sa noble magnanimité; il n'est pas

jusqu'à s'être laissé mettre en route pour Sainte-Hélène, dont on n'ait osé lui faire reproche : tel est le vulgaire! ne prononçant jamais que sur ce qu'il voit à l'instant même. Mais, à côté des maux qu'une résolution n'a pu prévenir, il fraudrait savoir mettre tous ceux que la résolution contraire aurait amenés.

Napoléon, en abdiquant, a réuni tous les amis de la patrie vers un seul et même point : son salut! Il a laissé la France ne réclamant plus, devant toutes les nations, que les droits sacrés de l'indépendance des peuples; il a ôté tout prétexte aux alliés de ravager et morceler notre territoire; il a détruit toute idée de son ambition personnelle; il est sorti le héros d'une cause dont il demeure le messie. Si l'on n'a pas retiré de son génie et de ses forces ce qu'on pouvait en attendre comme citoyen, la faute en est seule à l'impéritie ou à la trahison du gouvernement transitoire qui lui a succédé. Rendu à Rochefort, et le capitaine des frégates refusant de sortir, devait-il perdre le fruit de son abdication? Devait-il rentrer dans l'intérieur, se mettre à la tête de simples bandes, quand il

avait renoncé à des armées? Nourrir en désespéré une guerre civile sans résultat, qui ne pouvait servir qu'à perdre les derniers soutiens, les futures espérances de la patrie? Dans cet état de choses, il prit la résolution la plus magnanime : elle est digne de sa vie, et répond à vingt ans de calomnies ridiculement accumulées sur son caractère. Mais que dira l'histoire, de ces ministres d'une nation libérale, gardiens et dépositaires des droits du peuple, toujours ardens à recueillir des Coriolan ; n'ayant que des chaînes pour un Camille?

Quant au reproche de s'être laissé déporter à Sainte-Hélène, il serait honteux d'y répondre. Se défendre corps à corps dans une chambre de vaisseau, tuer quelqu'un de sa propre main, essayer de mettre le feu aux poudres, est tout au plus d'un flibustier. La dignité dans le malheur, la soumission à la nécessité, ont aussi leur gloire; c'est celle des grands hommes que l'infortune terrasse.

Quand les ministres anglais se trouvèrent maîtres de la personne de Napoléon, la passion les gouverna beaucoup plus que la justice et la

politique. Ils négligèrent le triomphe de leurs lois, méconnurent les droits de l'hospitalité, oublièrent leur honneur, compromirent celui de leur pays. Ils arrêtèrent de reléguer leur hôte au milieu de l'Océan, de le retenir captif sur un rocher, à deux mille lieues de l'Europe, loin de la vue et de la communication des hommes : on eût dit qu'ils eussent voulu confier aux angoisses de l'exil, aux fatigues du voyage, aux privations de toute espèce, à l'influence mortelle d'un ciel brûlant, une destruction dont ils n'osaient pas se charger eux-mêmes. Toutefois, pour s'associer en quelque sorte le vœu de la nation et la nécessité des circonstances, les papiers publics, à leur instigation aiguillonnèrent les passions de la multitude, en remuant la fange des calomnies et des mensonges passés ; tandis que, de leur côté, les ministres déclarèrent que leur détermination n'était qu'un engagement pris avec les alliés. Or, nous nous présentâmes au moment même de l'effervescence, au moment où l'on réveillait ainsi tout ce qui pouvait rendre odieux : les feuilles étaient pleines des déclamations les

plus virulentes; on y reproduisait avec fiel, tous les actes, les expressions même qui, durant cette lutte de vingt ans, pouvaient blesser l'orgueil national et ranimer la haine. Cependant, durant le séjour que nous fîmes à Plymouth, le mouvement de toute l'Angleterre qui se précipitait vers le sud pour nous apercevoir, l'attitude et les sentimens de ceux qui y parvinrent, purent nous convaincre que cette irritation factice tomberait d'elle-même; nous pûmes espérer, en partant, que le peuple anglais se désintéressant chaque jour davantage, dans une cause qui cesse d'être la sienne, l'opinion finirait par se tourner, avec le temps, contre les ministres, et que nous leur préparions, dans l'avenir, de redoutables attaques et une grande responsabilité.

Et que répondrait-on au membre du sénat britannique qui, se levant dans les circonstances présentes, dirait :

« Nous venons d'être comblés d'un succès sans » exemple! La fortune nous a livré à discrétion » notre implacable ennemi. Nous nous sommes » vus tout-à-coup dans les mains les destinées du

» souverain et du peuple français. Nous avons pu » disposer de l'avenir, ou en enchaîner, du moins » pour long-temps, les chances défavorables. Nos » ministres ont sans doute profité de tant d'avan- » tages? Ils auront assuré nos intérêts, notre » bonheur, notre gloire? Ils nous auront garanti » une paix durable, le premier de nos vœux, » comme le premier de nos besoins? Ils auront » éteint en Europe cette agitation turbulente, ce » sentiment de guerre qui tient toutes les nations » en armes? Ils auront consacré cet heureux » équilibre politique qui prévient les révolutions, » et réduit les guerres à peu de chose? Ils auront » affermi, propagé, nos principes nationaux? Ils » nous auront ménagé la bienveillance et l'affec- » tion des peuples européens, pour prix de nos » efforts en leur faveur? Ils auront fait ressortir » l'excellence et la supériorité de nos institutions » et de nos lois? Mais, hélas! à toutes ces ques- » tions, je n'entends que : Non! non! non! Bien » au contraire, me dit-on, l'Europe ne fut jamais » plus enflammée; sa situation n'est tout au plus » qu'une trêve en armes; chaque puissance » accroît le nombre de ses soldats; l'équilibre

» politique est tout à fait détruit et rompu; nous » avons anéanti, chez nos voisins, les principes » qui sont la base sacrée de notre doctrine po» litique; une jalousie universelle anime tout le » continent contre nous; et nos lois civiles ont » reçu un outrage qui tend à laisser une tache » indélébile sur le pays.

» Nos ministres se seraient-ils flattés de ré» pondre à tout, en nous faisant contempler la » destruction de notre rivale? Mais où est donc là » notre grand intérêt? Son existence, convena» blement calculée, n'est-elle pas nécessaire à » notre gloire et à notre durée? car je suis de ceux » qui craindraient nos propres excès, si nous » demeurions, sans contrôle, au sein d'une trop » grande prospérité. Que dis-je! cette rivale peut » même nous être essentiellement nécessaire, » comme alliée ou comme contrepoids. Ce se» rait une insigne folie que d'imaginer que, la » grande lutte finie, les puissances du continent » ne reprendront pas leur jalousie naturelle » contre notre puissance maritime, si préjudi» ciable à leurs intérêts? En s'unissant à nous de » bonne foi, elles ne firent que parer au danger

» le plus pressant. Bientôt les affaires se compli-
» queront de nouveau infailliblement; et si cette
» monarchie universelle, qui nous a fait courir
» tant de dangers, et que nous avons abattue lors-
» qu'elle s'élevait du midi vers le nord, venait
» à nous menacer de nouveau, en se précipi-
» tant du nord vers le midi, où serait notre res-
» source? Quel est donc notre aveuglement d'a-
» voir ainsi annihilé la France, en lui impo-
» sant un gouvernement que nos armées sont
» obligées de défendre et de garder? Pourquoi
» surtout nous être attiré l'animosité indivi-
» duelle de son immense population? Si l'affai-
» blissement ou même la destruction de la France
» était dans notre véritable intérêt, il fallait l'ef-
» fectuer : ce que la morale civile eût pu con-
» damner, la politique l'eût absous; mais il fal-
» lait l'avouer franchement : les nations, aussi
» bien que les individus, savent se soumettre à
» la nécessité. En disant nettement aux vaincus
» qu'on use des droits de la victoire, leur orgueil
» se réfugie dans les vicissitudes de la fortune;
» mais leur cœur se remplit de fiel et de rage, si
» on les dépouille avec le langage de la fausseté,

» de l'hypocrisie et de la mauvaise foi : c'est alors
» joindre l'outrage à la violence. Ainsi, pour-
» quoi dire qu'on n'a cherché que le bonheur
» des Français, et les accabler de contributions?
» Pourquoi prétendre n'avoir voulu que les dé-
» livrer de la tyrannie, et leur faire souffrir des
» maux intolérables? n'avoir fait la guerre qu'à
» un seul homme, et fouler aux pieds toute une
» nation, saisir ses forteresses, et la dépouiller
» des trophées que lui valurent ses victoires, non
» parce qu'on l'a vaincue à son tour, ce qui se-
» rait tout simple et très-légitime; mais parce
» qu'ils ne furent, lui dit-on, que le résultat du
» vol et du brigandage, etc.; etc.? Pourquoi tant
» de contradictions entre les actions et les pa-
» roles? C'est qu'au travers de tout cela, on mar-
» che à un but qu'on n'oserait avouer; on est
» guidé par une doctrine trop impopulaire; on
» cherche à servir un parti en Europe, et non
» des principes éternels. Loin de moi l'idée d'au-
» cune application personnelle; je veux être ici
» sans préjugés, sans passions; je ne connais en
» cet instant que les intérêts de mon pays. Puis-
» sent nos ministres ne connaître que de pareils

» sentimens! Mais comment ont-ils pu placer la » Grande-Bretagne au rang ou à la tête des puis- » sances qui ont anéanti, sans pudeur, à la face » des nations, le droit sacré de l'indépendance » des peuples? De quel front ont-ils pu sanction- » ner de pareilles maximes? Leur séjour au con- » grès de Vienne les aurait-il donc enivrés à la » coupe des vieilles doctrines continentales? ou » la venue des souverains étrangers en ce pays, y » aurait-elle inoculé les sentimens du pouvoir » absolu, et détruit la maxime nationale des » droits du peuple? Qui a pu les conduire à ren- » verser le choix solennel d'une nation?.....

» A son retour, Napoléon avait consacré les ins- » titutions publiques, les lois fondamentales qui » sont les nôtres; à ces actes il devait toute sa » popularité et toute sa force; s'il les eût en- » freints, il n'était plus rien, et il était trop ha- » bile et trop fort pour qu'on pût lui en suppo- » ser la pensée. Alors les institutions des deux » peuples se fussent correspondues, en dépit de » toute chose; alors arrivait peut-être ce moment » d'un système nouveau, inconnu; et deux peu- » ples, qui jusqu'ici n'ont senti que de l'éloigne-

» ment et de la haine, eussent pu en venir à ne » cimenter qu'une union naturelle et des intérêts » inséparables et communs. Au lieu de cela, des » vues étroites et immorales nous ont placés dans » une attitude forcée et contre nature; elles » mettent la Grande-Bretagne en opposition di- » recte avec ses mœurs, ses lois, sa doctrine, sa » religion. Nous, peuple libre, nous imposons » des chaînes à nos voisins! Nous, peuple souve- » rain, nous détruisons à côté de nous la souve- » raineté du peuple! Nous, les gardiens des idées » libérales, nous employons nos forces à les » éteindre! Nous, les protecteurs et la tête de la » religion protestante, nous laissons massacrer » nos frères de France, en présence de nos ban- » nières nationales! Que les ministres ne vien- » nent pas faire valoir, comme un avantage pour » nous, d'entretenir par-là sur le continent une » armée considérable qui ne nous coûtera rien? » Je redoute cet avantage, bien plus que cer- » tains revers : sur un sol étranger, nos soldats » nous deviennent étrangers; ils finissent par » n'avoir de patrie que le champ de bataille; les » mœurs, les maximes de nos jeunes gens se cor-

» rompent au milieu des mœurs et des maximes » des étrangers. Si les ministres, gardiens de » notre constitution, avaient hérité de l'esprit de » nos pères, au lieu de mettre un prix à conser- » ver une grosse armée, ils s'empresseraient bien » plutôt de la réduire. Les ministres se rejete- » raient-ils sur ce que les alliés ont voulu, une » fois pour toutes, détruire dans son principe » l'esprit révolutionnaire? Mais, dans ce sens, » la révolution était finie; les alliés la recom- » mencent.

» Les souverains, en exaltant leurs préroga- » tives, en favorisant à l'excès la faction de l'aris- » tocratie, ont réveillé la jalousie et les passions » des peuples. L'Europe sera bientôt divisée par- » tout, dans les deux partis extrêmes de Marius » et de Sylla. La cause des rois et celle de leurs » Cours étaient gagnée : ils la remettent en ques- » tion. Où cela ne peut-il pas nous mener! Il » n'est point de pays en Europe qui gémisse da- » vantage des excès de la révolution française, » que la France même; ce malheureux pays se- » rait-il destiné à donner le spectacle des excès » contraires! Une erreur vulgaire, propagée par

» nos mesures, et qu'on ne saurait s'empêcher
» de relever en passant, c'est que celui qu'on
» anathématise aujourd'hui comme l'homme de
» la révolution, est précisément celui qui l'a mer-
» veilleusement arrêtée dans son cours, avec la
» force et l'énergie de l'athlète qui arrêterait un
» char lancé dans la carrière; c'est lui qui a re-
» mis la France dans la société de l'Europe; c'est
» lui qui a rétabli les mœurs, les principes, le
» langage de notre civilisation moderne; c'est lui
» qui a fait disparaître les taches de cette révo-
» lution, devant le plus bel éclat de la gloire. Les
» alliés, en entrant en France, n'ont pu s'empê-
» cher de rendre hommage à ses monumens, à
» ses institutions, à son administration la plus
» vigoureuse et la plus éclairée que l'on ait con-
» nue. Que seraient devenus les souverains de
» Vienne et de Berlin, si, en entrant dans leurs
» capitales, il se fût laissé aller à révolutionner
» leurs peuples? On sait, au contraire, qu'il y
» contint les germes qu'il y trouva : ce fut au
» point que les révolutionnaires le regardèrent
» alors comme un apostat de la révolution. Com-
» ment se fait-il que les circonstances et notre

» maladresse l'en déclarent aujourd'hui, aux yeux » de ces mêmes peuples, le martyr et le messie? » Il fallait le combattre quand il était à craindre » pour nous, et nous associer son génie sitôt que » notre premier but a été rempli. Que nos mi» nistres ne viennent pas davantage, pour justi» fier leur conduite et leurs mesures, nous dire » qu'ils y étaient forcément obligés par le grand » principe de la légitimité ; qu'entendraient-ils » donc par-là?

» Serait-ce l'empêchement absolu de l'éléva» tion de toute dynastie nouvelle? Ignore-t-on » que ces principes, vrais en théorie, ne se » décident que par des faits dans le monde poli» tique? Ne sait-on pas bien que les cou» ronnes sont dans la main de Dieu, et dans le » gain des batailles? Si celle de Waterloo eût » tourné autrement, que serait devenu, pour » eux, ce grand principe de leur légitimité? » Auraient-ils refusé de traiter *sine qua non*; » et pense-t-on, sérieusement et de bonne foi, » nous faire croire que l'Europe n'eût pu exister » avec l'apparitition d'une dynastie nouvelle? » Oserait-on soutenir que le bien-être des peu-

» ples tient à consacrer que la faveur du Ciel
» s'est épuisée tout-à-fait sur les familles qui
» règnent aujourd'hui? Mais depuis quand cette
» religion nouvelle dans nos ministres? Comment
» sont-ils devenus si difficiles, si scrupuleux sur
» ce principe? Les communications intimes de
» Vienne, ses nombreux rapports secrets, au-
» raient-ils établi, non-seulement une coalition
» de Rois, mais encore une coalition de doc-
» trines et de ministres, une conjuration contre
» les jeux de la fortune et l'empire irrésistible
» des choses? Nous fûmes donc bien peu déli-
» cats lorsque nous reconnûmes le Premier Con-
» sul et reçûmes ses ambassadeurs; lorsque,
» plus tard, en guerre avec lui, nous le recon-
» naissions comme Chef du gouvernement fran-
» çais; lorsque nous envoyions lord Lauderdale
» traiter à Paris avec l'Empereur des Français;
» lorsque ces mêmes ministres traitaient sur le
» même pied à Châtillon, et signaient peut-être
» même des articles; s'ils eussent été ratifiés,
» que serait alors devenue la sainteté de leur
» nouveau principe? Pourquoi sont-ils en ce
» moment si indifférens sur les événemens de

» l'Espagne, où un fils a détrôné son père? Com-» ment sont-ils les alliés de la Suède, où l'on a » chassé le souverain légitime, pour appeler un » étranger? Mais bien plus, comment ont-ils osé » adopter cette nouvelle doctrine, sans songer » à la famille qui nous gouverne, à la glorieuse » révolution qui nous l'a donnée, aux belles » lois qui l'ont consacrée, et qui nous ont régis » avec tant de lustre jusqu'à aujourd'hui?

» Mais c'est assez parler des fautes de nos » ministres à l'extérieur, j'arrive à un de leurs » actes domestiques qui outrage nos lois, et » blesse leur honneur : la déportation de Na-» poléon.

» Ce noble ennemi, par une magnanimité » digne de sa vie, dédaignant de s'adresser à » l'Empereur de Russie, qui s'est dit son ami ; » dédaignant de s'adresser à l'Empereur d'Au-» triche, dont il est devenu le fils, avait choisi » son refuge dans notre île, au sein de notre » nation, qu'il avait combattue vingt ans : c'est » qu'en butte à toute l'Europe, il prétendait » encore, dans ses infortunes, conserver son » indépendance, et la trouver dans la fixité,

» l'empire de nos lois. Quel plus beau triomphe » pour elles? quel plus éclatant hommage pour » nos institutions? Les ministres lui ont tendu » un piége; ils ont encouragé ce sentiment; et » quand il s'est remis en leur pouvoir, ils l'ont » chargé de chaînes : car c'est un fait que personne ne saurait nier, que Napoléon est venu » librement et de bonne foi à bord du Bellérophon. On lui a dit que l'on avait autorité de » le recevoir pour le conduire en Angleterre; il » a pris ces paroles pour un engagement de » l'hospitalité; sa lettre au Prince Régent en » fait foi, et cet engagement a dû devenir réel » pour lui, quand cette lettre, communiquée » avant qu'il parût, est demeurée sans observation. Vainement nos ministres nous diront » qu'ils ont été forcés de le livrer à l'ostracisme » des Rois; qu'ils en avaient pris l'engagement. » On leur répondra toujours par ce dilemme » accablant : Ou vous aviez pris cet engagement avant sa venue, et en l'attirant à vous, » vous avez forfait à l'honneur : ou vous avez » pris cet engagement depuis sa venue, et vous » avez forfait à vos devoirs, en soumettant nos

» lois et notre dignité à des convenances étran-
» gères. Je demande donc que Napoléon soit
» ramené ; qu'il soit débarqué dans notre pays,
» qu'il s'était choisi pour asile ; je demande ce
» retour comme une réparation solennelle à
» l'outrage fait à nos lois, qui, par ce triomphe,
» s'accroîtront encore même de leur violation
» momentanée, etc., etc. »

Vendredi 11 au Lundi 14.

Détails et habitudes de l'Empereur à bord.

Nous faisions route pour traverser le golfe de Gascogne, et doubler le cap Finistère. Le vent était favorable, mais faible ; la saison fort chaude ; nos journées des plus monotones. L'Empereur déjeûnait dans sa chambre, à des heures irrégulières. Nous, les Français, déjeûnions à dix heures, à notre manière ; les Anglais avaient déjeûné à huit heures, à la leur.

L'Empereur, dans la matinée, appelait quelqu'un de nous tour à tour, pour connaître le journal du vaisseau, les lieues faites, l'état du vent, les nouvelles, etc., etc. Il lisait beaucoup, s'habillait vers quatre heures, et passait alors

dans la salle commune, où il jouait aux échecs avec un de nous; à cinq heures, l'Amiral, venu de sa chambre quelques instans auparavant, lui disait qu'on était servi.

Tout le monde sait que l'Empereur n'était guère plus d'un quart d'heure à dîner; ici, les deux services seulement tenaient d'une heure à une heure et demie; c'était pour lui une des contrariétés les plus pénibles, bien qu'il n'en témoignât jamais rien; sa figure, ses gestes, toute sa personne, étaient constamment impassibles. Cette cuisine nouvelle, la différence des mets, leur qualité, n'ont jamais obtenu de lui ni approbation, ni rebut; jamais il n'a exprimé ni désir, ni contrariété; il était servi par ses deux valets de chambre, placés derrière lui. Dans le principe, l'Amiral voulait lui offrir de toutes choses; mais il suffit du simple remercîment de l'Empereur, et de la manière dont il fut exprimé, pour qu'il n'y revînt pas. Néanmoins il continua toujours beaucoup d'attention sur cet objet; mais ce n'était plus qu'aux valets de chambre qu'il indiquait ce qu'il pouvait y avoir de préférable; ceux-ci s'en occu-

paient seuls; l'Empereur y demeurait tout-à-fait étranger, ne voyant, ne recherchant, n'apercevant rien; généralement gardant le silence, et demeurant au milieu de la conversation (bien que toujours en français, mais très-réservée), comme s'il ne l'eût pas entendue. S'il lui arrivait de rompre le silence, c'était pour faire quelques questions scientifiques ou techniques, ou pour adresser quelques paroles à ceux que l'Amiral invitait occasionnellement à dîner. J'étais alors, la plupart du temps, celui à qui l'Empereur adressait les questions pour que je les traduisisse.

On sait que les Anglais ont l'habitude de rester fort long-temps à table, après le dessert, pour boire et causer; l'Empereur, déjà très-fatigué par la longueur des services, n'eût pu supporter cet usage; aussi, et dès le premier jour, immédiatement après le café, il se leva, et alla sur le pont; le Grand-Maréchal et moi nous le suivîmes. L'Amiral en fut déconcerté; il se permit de s'en exprimer légèrement avec les siens; mais la comtesse Bertrand, dont l'anglais est la langue maternelle, reprit avec chaleur : » N'oubliez pas, M. l'Amiral, que vous

» avez à faire à celui qui a été le maître du » monde, et que les rois briguaient l'honneur » d'être admis à sa table. — Cela est vrai, ré» pondit l'Amiral. » Et cet officier, qui du reste a de la justesse dans l'esprit, une certaine convenance de manières, et parfois beaucoup de grâce, s'empressa de faciliter, dès ce moment, cet usage de l'Empereur : il hâta les services, et demandait, avant le temps, le café pour l'Empereur et ceux qui devaient sortir avant lui. Dès que l'Empereur avait achevé, il partait; tout le monde se levait jusqu'à ce qu'il fût hors de la chambre; le reste demeurait à boire plus d'une heure encore.

L'Empereur se promenait alors sur le pont, jusqu'à la nuit, avec le Grand-Maréchal et moi; ce qui devint une chose de tous les jours et consacrée.

L'Empereur rentrait ensuite dans le salon, et nous nous mettions à jouer au *vingt et un.* Il se retirait d'ordinaire au bout d'une demi-heure.

Mardi 15 Août.

Faveur bizarre de la Fortune.

Dans la matinée, nous avons demandé à être admis près de l'Empereur; nous sommes entrés tous à la fois chez lui; il n'en devinait pas la cause : c'était sa fête; il n'y avait pas pensé. Nous avions l'habitude de le voir ce jour-là dans des lieux plus vastes et tout remplis de sa puissance; mais nous n'avions jamais apporté de vœux plus sincères et des cœurs plus pleins de lui.

Nos journées se ressemblaient toutes : le soir nous jouions constamment au vingt et un; l'Amiral et quelques Anglais étaient parfois de la partie. L'Empereur se retirait après avoir perdu d'habitude ses dix ou douze napoléons; cela lui était arrivé tous les jours, parce qu'il s'obstinait à laisser son napoléon jusqu'à ce qu'il en eût produit un grand nombre. Aujourd'hui il en avait produit jusqu'à quatre-vingts ou cent; l'Amiral tenait la main, l'Empereur voulait laisser encore, pour connaître jusqu'à quel point il pourrait atteindre; mais il crut voir qu'il se-

rait tout aussi agréable à l'Amiral qu'il n'en fît rien : il eût gagné seize fois, et eût pu atteindre au-delà de soixante mille napoléons. Comme on s'extasiait sur cette faveur singulière de la Fortune en faveur de l'Empereur, un des Anglais observa qu'aujourd'hui était le 15 d'août, jour de sa naissance et de sa fête.

Mercredi 16 au Lundi 21.

Navigation. — Uniformité. — Occupations. — Sur la famille de l'Empereur. — Son origine. — Anecdotes.

Nous doublâmes le cap Finistère le 16, le cap Saint-Vincent le 18; nous étions par le travers du détroit de Gibraltar le 19, et nous continuâmes, les jours suivans, à faire voile le long de l'Afrique, vers Madère. Notre navigation n'offrait rien de remarquable, et toutes nos journées se ressemblaient dans nos habitudes et l'emploi de nos heures; le sujet de la conversation seul pouvait offrir quelque différence.

L'Empereur restait toute la matinée dans sa chambre : la chaleur était grande; il ne s'habillait pas, et il demeurait à peine vêtu. Il n'avait

point de sommeil, et se levait plusieurs fois dans la nuit. La lecture était son grand passe-temps. Il me faisait venir presque tous les matins ; je lui traduisais ce que l'Encyclopédie britannique ou tous les livres que nous avions pu trouver à bord contenaient sur Sainte-Hélène ou sur les pays dans le voisinage desquels nous naviguions. Cela ramena naturellement sous les yeux mon Atlas historique ; il n'avait fait que l'entrevoir à bord du Bellerophon, et auparavant il n'en avait qu'une très-fausse idée. Il s'en occupa trois ou quatre jours de suite : il s'en disait enchanté ; il ne revenait pas de la quantité de choses qu'il y trouvait, de l'ordre et de l'à-propos dans lequel elles se présentaient ; il n'avait eu jusque là, disait-il, nulle idée de cet ouvrage. C'étaient les cartes géographiques seules qu'il parcourait, passant toutes les autres ; la mappemonde surtout fixait particulièrement son attention et son suffrage. Je n'osais lui dire et lui prouver que la géographie était néanmoins la partie faible ; qu'elle présentait beaucoup moins de travail et de fond ; que les tableaux généraux et les tableaux

généalogiques étaient bien supérieurs : les tableaux généraux pouvant être difficilement surpassés par leur méthode, leur symétrie, leur clarté et la facilité de leur usage ; et les tableaux généalogiques présentant, chacun isolément, une petite histoire entière du pays qu'ils concernent : ils en étaient tout à la fois, et sous tous les rapports, l'analyse la plus complète et les matériaux les plus élémentaires.

L'Empereur me demandait si cet ouvrage n'était pas employé dans toutes les éducations. S'il l'eût connu, disait-il, il en eût rempli les lycées et les écoles. Il me demandait aussi pourquoi je l'avais publié sous le nom emprunté de *Le Sage*. Je répondais que j'en avais publié l'esquisse très-informe en Angleterre, au moment de mon émigration, dans un temps où nous exposions nos parens en dedans, par nos seuls noms au dehors ; et puis encore l'avais-je fait peut-être aussi, lui disais-je en riant, dans mes préjugés d'enfance, à la façon des nobles bretons qui, pour ne pas déroger, déposaient leur épée au greffe, durant le temps de leur négoce, etc.

Tous les jours après dîner, l'Empereur, comme je l'ai déjà dit, se levait fort longtemps avant le reste de la table, et le Grand-Maréchal et moi ne manquions pas de le suivre sur le pont; j'y demeurais même souvent seul, parce que le Grand-Maréchal descendait alors auprès de sa femme, habituellement souffrante.

L'Empereur, après les premières observations sur le temps, le sillage du vaisseau, le vent, prenait un sujet de conversation, ou revenait même à celui de la veille ou des jours précédens; et après dix ou douze tours de promenade sur la longueur du pont, il allait s'appuyer, de coutume, sur l'avant-dernier canon de la gauche du vaisseau, près du passe-avant. Les *midship men* (jeunes aspirans) eurent bientôt remarqué cette prédilection d'habitude, et ce canon ne fut plus appelé, dans le vaisseau, que *le canon de l'Empereur*.

C'est là que l'Empereur causait souvent des heures entières, et que j'ai entendu, pour la première fois, une partie de ce que je vais raconter; avertissant du reste que je transporte ici, en même temps, ce que j'ai recueilli plus

tard dans la foule des conversations éparses qui ont suivi, me proposant en cela de présenter de suite et réuni tout ce que j'ai noté de remarquable sur ce sujet. C'est peut-être ici le lieu de dire ou de répéter une fois pour toutes, que si, dans ce journal, on trouve peu d'ordre, aucune méthode, c'est que le temps me presse; que mes contemporains attendent, désirent, et que mon état de santé m'interdit toute application : je crains de n'avoir pas le temps de finir. Voilà mes trop bonnes excuses, mes vrais titres à l'indulgence sur le style de la narration et l'ordonnance des objets : je reproduis à la hâte ce que je retrouve; j'en demeure à peu près au premier jet.

Le nom de Bonaparte s'écrit indistinctement *Bonaparte* ou *Buonaparte*, ainsi que le savent tous les Italiens. Le père de Napoléon écrivait Buonaparte; un oncle de celui-ci, l'archidiacre Lucien, qui lui a survécu et a servi de père à Napoléon et à tous ses frères, écrivait sous le même toit et dans le même temps Bonaparte. Napoléon, durant toute sa jeunesse, a signé Buonaparte, comme son père. Arrivé au com-

mandement de l'armée d'Italie, il se donna bien de garde d'altérer cette orthographe qui était plus spécialement la nuance italienne ; mais plus tard, et au milieu des Français, il voulut la franciser, et ne signa plus que Bonaparte.

Cette famille a joué long-temps un rôle distingué dans la moyenne Italie; elle a été puissante à Trévise; on la trouve inscrite sur le Livre d'or de Bologne et parmi les patrices florentins.

Lorsque Napoléon, alors général de l'armée d'Italie, entra vainqueur dans Trévise, les chefs de la ville vinrent joyeusement au-devant de lui, et lui présentèrent les titres et les actes qui prouvaient que sa famille y avait joué un grand rôle.

A l'entrevue de Dresde, avant la campagne de Russie, l'empereur François apprit un jour à l'empereur Napoléon, son gendre, que sa famille avait été souveraine à Trévise ; qu'il en était bien sûr, parce qu'il s'en était fait représenter tous les documens. Napoléon lui répondit en riant, qu'il n'en voulait rien savoir, qu'il préférait bien plutôt être le *Rodolphe d'Habs-*

bourg de sa famille. François y attachait plus d'importance; il lui disait qu'il était bien indifférent d'avoir été riche et de devenir pauvre; mais qu'il était sans prix d'avoir été souverain, et qu'il fallait le dire à Marie-Louise, à qui cela ferait grand plaisir.

Lorsque Napoléon, dans la campagne d'Italie, entra dans Bologne, *Marescalchi, Caprara* et *Aldini*, depuis si connus en France, et alors députés du sénat de leur ville, vinrent lui présenter, avec complaisance, leur Livre d'or, où se trouvaient inscrits le nom et les armoiries de sa famille.

Plusieurs maisons ou édifices attestent encore, dans Florence, l'existence dont y avait jadis joui la famille Bonaparte; plusieurs demeurent encore chargés de ses écussons.

Un Corse ou un Bolonois, *Césari* je crois, choqué à Londres de la manière dont le gouvernement avait reçu la lettre pacifique du général Bonaparte entrant au consulat, publia alors des renseignemens généalogiques qui établissaient ses alliances avec l'antique maison

d'*Est*, *Welf* ou *Guelf*, supposée être la tige des présens rois d'Angleterre *.

Le duc de Feltre, ministre de France en Toscane, a rapporté à Paris, de la galerie de Médicis, le portrait d'une Buonaparte mariée à un des princes de cette famille. La mère du pape Nicolas V ou de Paul V de Sarzane, était une Bonaparte.

C'est un Bonaparte qui a été chargé du traité par lequel s'est fait l'échange de Livourne contre Sarzane. C'est à un Bonaparte auquel, à la renaissance des lettres, on est redevable d'une des plus anciennes comédies, celle de la *Veuve*,

* Ce paragraphe s'est trouvé au manuscrit dans un état à me laisser des doutes, et j'ai été sur le point de le supprimer. Toutefois voici ce qui me l'a fait conserver. Que prétends-je? Principalement laisser des matériaux. Or, indiquer comment je les ai recueillis, dire que je les tiens d'une simple conversation courante, que je puis les avoir défigurés en les saisissant au vol; en laisser entrevoir les vices possibles, et mettre sur la voie pour y remédier, n'ai-je pas assez rempli mon objet? D'ailleurs, je fais faire en cet instant plusieurs de ces vérifications, et si les résultats m'arrivent à temps, on les trouvera à la fin de l'Ouvrage, en forme d'errata, ou comme appendice.

qui est à la bibliothèque publique à Paris *.

Lorsque Napoléon, à la tête de l'armée d'Italie, marchait sur Rome, et recevait à Tolentino les propositions du Pape, un des négociateurs ennemis observa qu'il était le seul Français qui, depuis le connétable de Bourbon, eût marché sur Rome; mais que ce qui ajoutait, disait-il, à cette circonstance quelque chose de bien bizarre, c'est que l'histoire de la première expédition se trouvait écrite précisément par un des parens de celui qui exécutait la seconde, par monsignor *Nicolas Buonaparte*, qui a laissé en effet *le sac de Rome, par le connétable de Bourbon* **. De-là peut-être, ou du Pape mentionné

* Vérifié à la bibliothèque royale; ce manuscrit s'y trouve en effet, et l'ouvrage est même imprimé.

** Vérifié à la bibliothèque, où se trouve en effet cette relation du sac de Rome; mais par *Jacques Buonaparte*, et non par *Nicolas*. Jacques était contemporain du sac de Rome, et témoin oculaire; son manuscrit a été imprimé, pour la première fois, à Cologne, en 1756, et le volume renferme une généalogie des Bonaparte, que l'on fait remonter très-haut, et que l'on qualifie d'une des plus illustres maisons de la Toscane.

Elle présente quelque chose de bien bizarre sans doute,

plus haut, le nom de *Nicolas*, qu'on a voulu, dans certains pamphlets, être celui de l'Empereur, au lieu de Napoléon. Cet ouvrage se trouve dans toutes les bibliothèques; il est précédé d'une histoire de la maison Buonaparte, imprimée il y a quarante ou cinquante ans, et rédigée par un professeur de l'université de Pise, le docteur Vaccha.

M. de Cetto, ambassadeur de Bavière, m'a répété souvent que les archives de Munich renfermaient un grand nombre de pièces italiennes qui témoignent l'illustration de cette maison.

Napoléon, au temps de sa puissance, s'est constamment refusé à toute espèce de travail

---

c'est que le premier Bonaparte, mentionné dans cette généalogie, est dit avoir été exilé de sa patrie comme *gibelin*. Était-il donc du destin de cette famille, dans tous les temps, à toutes les époques, de devoir succomber sous la maligne influence des *guelfs!*

L'éditeur de Cologne écrit tantôt *Buonaparte*, et tantôt *Bonaparte*.

Ce monsignor Nicolas Buonaparte, donné, ci-dessus au texte, comme l'historien, n'en est que l'oncle; il est mentionné du reste dans la généalogie, comme un savant très-distingué, et comme ayant fondé la classe de jurisprudence à l'université de Pise.

ou même de conversation sur cet objet. Sous son consulat, il découragea trop bien la première tentative de ce genre, pour que personne essayât d'y revenir. Quelqu'un publia une généalogie dans laquelle on rattachait sa famille à d'anciens rois du nord; Napoléon fit persifler cet essai de la flatterie dans un papier public, où l'on finissait par conclure que la noblesse du Premier Consul ne datait que de *Montenotte* ou du *dix-huit Brumaire.*

Cette famille fut, comme tant d'autres, victime des nombreuses révolutions qui désolèrent les villes d'Italie; les troubles de Florence mirent les Bonaparte au nombre des *fuorusciti* (émigrés). Un d'eux se retira d'abord à Sarzane, et de là passa en Corse, d'où ses descendans ont toujours continué d'envoyer leurs enfans en Toscane, à la branche qui y était demeurée à San-Miniato.

Depuis plusieurs générations, le second des enfans de cette famille a constamment porté le nom de *Napoléon*, qu'elle tenait, dans l'origine, d'un Napoléon des Ursins, célèbre dans les fastes militaires d'Italie.

Napoléon, après son expédition de Livourne, se rendant à Florence, coucha à San-Miniato chez un vieil abbé Buonaparte, qui traita magnifiquement tout son état-major. Après avoir épuisé tous les souvenirs de famille, il dit au jeune général qu'il allait lui chercher la pièce la plus précieuse. Napoléon crut qu'il allait lui montrer quelque bel arbre généalogique, fort propre à gratifier sa vanité, disait-il en riant; mais c'était un mémoire, fort en règle, en faveur d'un père *Bonaventure Buonaparte*, capucin de Bologne, béatifié depuis long-temps, et qu'on n'avait pu faire canoniser à cause des frais énormes que cela eût nécessités. « Le Pape ne vous le » refusera pas, disait le bon abbé, si vous le » demandez; et s'il faut payer, aujourd'hui » ce doit être peu de chose pour vous. »

Napoléon rit beaucoup de la bonhomie du vieux parent qui était si peu en harmonie avec les mœurs du jour, et qui ne se doutait nullement que les saints ne fussent plus de saison.

Arrivé à Florence, Napoléon crut lui être fort agréable en lui procurant le cordon de l'ordre de Saint-Étienne, dont il n'était que

simple chevalier; mais le pieux abbé était moins touché des faveurs de ce monde, que de l'attribution céleste qu'il réclamait; et elle n'était pas, au demeurant, sans des fondemens réels; le Pape, venu à Paris pour couronner l'Empereur Napoléon, mit à son tour sur le tapis les titres du père Bonaventure; c'était lui sans doute, disait-il, qui, du séjour des bienheureux, avait conduit son parent, comme par la main, dans la belle carrière terrestre qu'il venait de parcourir; c'était ce saint personnage, sans doute, qui l'avait préservé de tout danger dans ses nombreuses batailles, etc., etc. L'Empereur fit constamment la sourde oreille, et laissa à la bienveillance personnelle du Pape, à faire, de lui-même, quelque chose pour le bienheureux Bonaventure.

Le vieil abbé, dans la suite, laissa son héritage à Napoléon, qui, étant Empereur, en a fait présent à un établissement public de Toscane.

Du reste, il serait difficile de lier ici aucun ensemble généalogique sur de seules conversations, l'Empereur n'ayant jamais regardé, disait-il en riant, un seul de ses parchemins. Ils sont

toujours demeurés dans les mains de son frère Joseph, qu'il appelait gaîment le *généalogiste de la famille*. Et, dans la crainte de l'oublier, je consignerai ici, à ce sujet, que l'Empereur lui a remis, à l'île d'Aix, au moment de son départ, un volume contenant les lettres autographes que lui ont adressées tous les souverains de l'Europe. J'ai montré plus d'une fois mon chagrin à l'Empereur, de s'être dessaisi d'un manuscrit historique si précieux *.

---

* A mon retour en Europe, je n'ai pas manqué de m'informer de cet important dépôt, et je me suis empressé de suggérer au prince Joseph de le faire recopier, pour assurer davantage son existence. Quel a été mon chagrin d'apprendre que ce monument historique était égaré; qu'on ne savait ce qu'il était devenu. Dans quelles mains pourrait-il être tombé ? Puissent-elles apprécier une telle collection, et la conserver à l'histoire !

Depuis la publication de mon Mémorial, voici ce que je trouve à ce sujet dans M. O'Méara, édition de Londres, 1822, page 416 :

« Le prince Joseph, avant de quitter Rochefort pour » l'Amérique, crut prudent de déposer ces papiers pré- » cieux entre les mains d'une personne sur l'intégrité » de laquelle il avait le droit de compter; mais il paraît » qu'il en a été bassement trahi; car il y a peu de mois, » ces lettres originales ont été apportées à Londres dans

Charles Bonaparte, père de Napoléon, était fort grand de taille, beau, bien fait; son éducation avait été soignée à Rome et à Pise, où il avait étudié la loi; il avait de la chaleur et de l'énergie. C'est lui qui, à la consulte extraordinaire de Corse, où l'on proposait de se soumettre à la France, prononça un discours qui enflamma tous les esprits; il n'avait alors que vingt ans.

» l'intention d'en trafiquer pour la somme de trente mille » livres sterling; ce qui a été immédiatement communi- » qué aux ministres de S. M. et aux ambassadeurs étran- » gers. Je tiens de bonne source que l'ambassadeur de » Russie a payé dix mille livres sterling pour racheter » les seules lettres de son maître. Parmi divers passages » qui m'ont été répétés par ceux qui ont eu la faveur de » parcourir les pièces autographes, j'en remarque une » du roi de Prusse, écrivant *qu'il s'était toujours senti* » *un sentiment paternel pour le Hanovre*. En tout il pa- » rait, par ces papiers, que les souverains en général fai- » saient de vives supplications pour obtenir du territoire. »

Si l'on m'a dit vrai, il se pourrait qu'en dépit de l'infidélité que nous dévoile M. O' Méara, nous ne demeurassions pourtant pas entièrement privés de la connaissance de ce précieux recueil; le dépositaire, m'a-t-on assuré, s'étant, par une double vilenie, précautionné d'une copie à l'insu de ceux auxquels il avait vendu les originaux, et s'en étant arrangé depuis avec un éditeur qui s'occuperait de sa prochaine publication.

« Si, pour être libre, il ne s'agissait que de le » vouloir, disait-il, tous les peuples le seraient; » l'histoire nous apprend cependant que peu » sont arrivés au bienfait de la liberté, parce » que peu ont eu l'énergie, le courage et les » vertus nécessaires. »

Lorsque l'île se trouva conquise, il voulut accompagner Paoli dans son émigration; un vieux oncle, *l'archidiacre Lucien*, qui exerçait l'autorité d'un père sur le reste de sa famille, le força de revenir.

Charles Bonaparte, en 1779, fut député, pour la noblesse des États de Corse, à Paris, et mena avec lui le jeune Napoléon, alors âgé de dix ans. Il avait passé par Florence, et y avait obtenu une lettre de recommandation du grand-duc Léopold pour la reine de France, sa sœur. Il dut cette lettre au rang et à la considération que la notoriété publique, à Florence, assignait à son nom et à son origine toscane.

A cette époque, deux généraux français se trouvaient en Corse, fort divisés entre eux; leurs querelles y formaient deux partis : c'étaient M. *de Marbeuf*, doux et populaire; et

M. *de Narbonne Pellet*, haut et violent. Ce dernier, d'une naissance et d'un crédit supérieurs, devait être naturellement dangereux pour son rival; heureusement pour M. de Marbeuf, beaucoup plus aimé en Corse, la députation de cette province arriva à Versailles; Charles Bonaparte la conduisait; il fut consulté, et la chaleur de ses témoignages fit donner raison à M. de Marbeuf. Le neveu de ce dernier, archevêque de Lyon et ministre de la feuille des bénéfices, crut devoir en venir faire des remercîmens à Charles Bonaparte; et quand celui-ci conduisit son fils à l'école militaire de Brienne, l'archevêque lui donna une recommandation spéciale pour la famille de Brienne, qui y demeurait la plus grande partie de l'année : de-là l'intérêt et les rapports de bienveillance des Marbeuf et des Brienne envers les enfans Bonaparte. La malignité s'est égayée à créer une autre cause; la simple vérification des dates suffit pour la rendre absurde.

Le vieux M. de Marbeuf, commandant dans l'île, demeurait à Ajaccio; la famille Bonaparte y était une des premières; madame Bonaparte

était la plus agréable, la plus belle de la ville; rien de plus naturel que le commandant y fixât ses habitudes, et lui prodiguât ses préférences.

Charles Bonaparte mourut à trente-huit ans, d'un squire à l'estomac. Il avait éprouvé une espèce de guérison dans un voyage à Paris; mais il succomba dans une seconde attaque à Montpellier, où il fut enterré dans un des couvens de cette ville.

Sous le consulat, les notables de Montpellier, par l'organe de leur compatriote Chaptal, ministre de l'intérieur, firent prier le Premier Consul de permettre qu'ils élevassent un monument à la mémoire de son père. Napoléon les remercia de leurs bonnes intentions, et les refusa. « Ne troublons point le repos des morts, » dit-il, laissons leurs cendres tranquilles. J'ai » perdu aussi mon grand-père, mon arrière- » grand-père, pourquoi ne ferait-on rien pour » eux? cela mène loin. Si c'était hier que j'eusse » perdu mon père, il serait convenable et na- » turel que j'accompagnasse mes regrets de » quelque haute marque de respect; mais il y a

» vingt ans; cet événement est étranger au pu-
» blic, n'en parlons point. »

Depuis, Louis Bonaparte, à l'insu de Napoléon, fit exhumer le corps de son père, et le fit transporter à Saint-Leu, où il lui consacra un monument.

Charles Bonaparte n'avait été rien moins que dévôt; il s'était même permis quelques poésies anti-religieuses, et, cependant, à sa mort, il ne se trouvait pas assez de prêtres pour lui à Montpellier, disait l'Empereur; bien différent en cela de son oncle, l'archidiacre Lucien, homme d'église, très-pieux et vrai croyant, mort long-temps après dans un âge fort avancé. Au moment de s'éteindre, il se fâcha vivement contre Fesch, qui, déjà prêtre, était accouru en étole et en surplis, pour l'assister dans ses derniers momens; il le pria de le laisser mourir tranquille, et il finit entouré de tous les siens, leur donnant les instructions du sage et la bénédiction des patriarches *.

* J'ai reçu prière du cardinal Fesch de vouloir bien appliquer ici quelques redressemens qui, bien que légers,

L'Empereur revenait souvent sur ce vieil oncle qui lui avait servi de second père, et qui était demeuré long-temps le chef de la famille. Il était archidiacre d'Ajaccio, l'une des premières dignités de l'île. Ses soins et ses économies

---

lui semblaient essentiels, et je n'ai pas cru pouvoir mieux faire à cet égard que de transcrire précisément l'article de sa lettre relatif à cet objet.

« Si vous veniez à faire une autre édition, marque-t-il, » je désirerais que vous missiez à l'article où vous parlez » de l'archidiacre, quelques mots qui rendraient la scène » de ses derniers instans. Je lui demandai s'il ne voulait » pas faire entrer son confesseur; il me répondit qu'il » n'avait plus rien à lui dire : or dans ce moment-là il » avait déjà reçu tous les sacremens de l'église. Un scru- » pule ou un zèle excessif de ma part, ne pouvait pas » donner occasion de faire soupçonner que l'archidiacre » ne se souciait pas de remplir tous ses devoirs religieux. » Il est vrai que l'Empereur n'a dû se souvenir que d'une » partie de la chose, puisqu'il ne put pas entendre ce » que je disais au mourant; et en effet, l'Empereur m'a » dit la même chose à moi-même, dans des conversations » particulières, et ne voulut jamais entendre mon expli- » cation. Cependant je puis attester devant Dieu qu'il » avait mal saisi ma demande et la réponse de son oncle, » si toutefois il put entendre quelque chose. Au demeu- » rant cela ne fait rien, le défunt archidiacre n'en recevra » aucun tort; on ne doit pas attendre que l'Empereur » fasse pour lui une profession de foi. »

avaient rétabli les affaires de la famille, que les dépenses et le luxe de Charles avaient fort dérangées. Le vieux oncle jouissait d'une grande vénération et d'une véritable autorité morale dans le canton : il n'était point de querelle que les paysans et les bergers ne vinssent soumettre volontairement à sa décision; et il les renvoyait avec ses jugemens et ses bénédictions.

Charles Bonaparte avait épousé mademoiselle *Lætitia Ramolino*, dont la mère, devenue veuve, s'était remariée à M. Fesch, capitaine dans un des régimens suisses que Gênes entretenait d'habitude dans l'île. De ce second mariage vint le *cardinal Fesch*, qui se trouve ainsi demi-frère de Madame, et oncle de l'Empereur.

Madame était une des plus belles femmes de son temps, sa beauté était connue dans l'île : Paoli, au temps de sa puissance, ayant reçu une ambassade d'Alger ou de Tunis, voulut donner aux barbaresques une idée des attraits de l'île, et en rassembla toutes les beautés : Madame y tenait le premier rang. Plus tard, dans un voyage pour voir son fils à Brienne, elle fut remarquée, même dans Paris.

Madame, lors de la guerre de la liberté corse, partagea souvent les périls de son mari, qui s'y montra fort chaud. Elle le suivit parfois à cheval dans ses expéditions, spécialement durant sa grossesse de Napoléon. Madame avait un grand caractère, de la force d'âme, beaucoup d'élévation et de fierté. Elle a eu treize enfans, et eût pu facilement en avoir un grand nombre, étant devenue veuve à environ trente ans, et ayant prolongé au-delà de cinquante la faculté d'en avoir. De ces treize enfans, cinq garçons seulement et trois filles ont vécu, et tous ont joué un grand rôle sous le règne de Napoléon.

Joseph, l'aîné de tous, qu'on voulut mettre d'abord dans l'église, à cause de l'archevêque de Lyon, Marbeuf, qui tenait la feuille des bénéfices, fit ses études en conséquence; mais il s'y refusa absolument lorsque le moment arriva de s'engager. Il a été successivement roi de Naples et d'Espagne.

Louis a été roi de Hollande, et *Jérôme*, roi de Westphalie; *Élisa*, grande-duchesse de Toscane; *Caroline*, reine de Naples; *Pauline*, princesse Borghèse. *Lucien*, que son second ma-

riage et une fausse direction de caractère privèrent sans doute d'une couronne, ennoblit du moins son opposition et ses différends, en venant, au retour de l'île d'Elbe, se jeter dans les bras de Napoléon, dans un moment où il était loin de regarder ses affaires comme assurées. Lucien, disait l'Empereur, eut une jeunesse orageuse; dès l'âge de quinze ans il fut mené en France par M. de S***, qui en fit de bonne heure un révolutionnaire zélé et un clubiste ardent. Et à ce sujet, Napoléon disait qu'on trouvait dans les nombreux libelles publiés contre lui, quelques adresses ou lettres signées Brutus Bonaparte, ou autrement, qu'on lui attribuait; il n'affirmerait pas, continuait-il, que ces adresses ne fussent de quelqu'un de la famille; tout ce qu'il pouvait assurer, c'est qu'elles n'étaient pas de lui, Napoléon.

J'ai vu le prince Lucien de fort près au retour de l'île d'Elbe; il eût été difficile de montrer des idées politiques plus saines, mieux arrêtées, ainsi qu'un dévouement plus absolu et mieux intentionné.

Mardi 22 au Samedi 26.

Madère, etc. — Vent très-fort. — Jeu d'échecs.

Le vingt-deux nous eûmes connaissance de Madère ; à la nuit nous arrivâmes devant le port ; deux bâtimens seuls furent envoyés au mouillage pour les besoins de l'escadre. Le vent était très-fort, la mer fort grosse ; l'Empereur s'en trouva gêné, et j'en fus fort malade. Il ventait coup de vent ; l'air était excessivement chaud et comme chargé de sable extrêmement fin : c'étaient ces vents terribles du désert d'Afrique qui en transportaient jusqu'à nous les émanations. Ce temps dura toute la journée du lendemain ; la communication avec la terre devint très-difficile ; cependant le consul anglais vint à bord : il nous dit que depuis nombre d'années l'on n'avait eu un temps pareil ; toutes les vitres de la ville étaient brisées, on respirait à peine dans les rues, et la récolte de vin était perdue. Durant ce temps nous courions des bordées devant la ville ; nous continuâmes ainsi toute la nuit suivante et la journée du vingt-quatre, où nous embar-

quâmes quelques bœufs et d'autres provisions, comme des oranges non mûres, de mauvaises pêches, des poires sans goût; mais des figues et du raisin excellens. Le soir nous fîmes route avec une grande rapidité, le vent étant demeuré toujours très-fort. Le vingt-cinq et le vingt-six on mit en panne une partie de la journée, pour distribuer les approvisionnemens dans l'escadre; le reste du temps on fit bonne et grande route.

Rien n'interrompait l'uniformité de nos momens; chaque jour passait lentement en détail, et grossissait un passé qui, en masse, nous semblait court, parce qu'il était sans couleur, et que rien ne le caractérisait.

L'Empereur avait accru le cercle de ses diversions d'une partie de piquet, qu'il faisait assez régulièrement vers les trois heures. A ce piquet succédaient quelques parties d'échecs avec le Grand-Maréchal, M. de Montholon ou quelque autre, ce qui conduisait au dîner. Il n'y avait personne de très-fort aux échecs sur le vaisseau; l'Empereur l'était infiniment peu; il gagnait avec les uns, et perdait avec les au-

très; ce qui le conduisit un soir à dire : « Comment se fait-il que je perde très-souvent avec » ceux qui n'ont jamais gagné celui que je » gagne presque toujours? Cela n'implique-t-il » pas contradiction? Comment résoudre ce problème? » dit-il en clignant de l'œil, pour faire voir qu'il n'était pas la dupe de la galanterie habituelle de celui qui en effet était le plus fort.

Le soir nous ne jouions plus au vingt et un; nous l'interrompîmes pour l'avoir porté trop haut, ce qui avait paru déplaire à l'Empereur, fort ennemi du jeu. Au retour de sa promenade sur le pont, après le dîner, Napoléon faisait encore deux ou trois parties d'échecs, et se retirait de très-bonne heure.

Dimanche 27 au Jeudi 31.

Canaries. — Passage du Tropique. — Un homme à la mer. — Enfance de l'Empereur. — Détails. — Napoléon à Brienne. — Pichegru. — Napoléon à l'école militaire de Paris. — Dans l'artillerie. — Ses sociétés. — Napoléon au commencement de la révolution.

Le dimanche vingt-sept, nous nous trouvâmes, au jour, au milieu des Canaries que



nous traversâmes dans la journée, faisant dix et douze nœuds (trois ou quatre lieues), sans avoir aperçu le fameux pic de Ténériffe : circonstance d'autant plus rare, qu'on le voit dans des temps plus favorables, à la distance de plus de soixante lieues.

Le vingt-neuf nous traversâmes le Tropique; nous apercevions beaucoup de poissons volans autour du vaisseau. Le trente et un, à onze heures du soir, un homme tomba à la mer : c'était un nègre qui s'était enivré; il redoutait les coups de fouet qui devaient être le châtiment de sa faute; il avait essayé plusieurs fois, dans la soirée, de se jeter à la mer; dans une dernière tentative il réussit à s'y précipiter; mais il s'en repentit aussitôt, car il poussait de grands cris; il nageait très-bien, cependant un canot le chercha vainement long-temps; il fut perdu.

Le cri d'un homme à la mer a toujours, à bord d'un vaisseau, quelque chose qui saisit; tout l'équipage ému se transporte et s'agite en tous sens; le bruit est grand, le mouvement universel. Comme, dans cette circonstance, je

me rendais de dessus le pont à la chambre commune, par la porte qui conduisait vers l'Empereur, un *Midshipman* (aspirant), de dix ou douze ans, d'une figure tout à fait intéressante, qui croyait que j'allais trouver l'Empereur, m'arrêta par l'habit, et, avec l'accent du plus tendre intérêt : « Ah ! Monsieur, me » dit-il, n'allez pas l'effrayer ? Dites-lui bien » au moins que tout ce bruit n'est rien ; que » ce n'est qu'un homme à la mer. » Bon et innocent enfant qui rendait bien plus ses sentimens que sa pensée !

En général tous ces jeunes gens, qui étaient en assez grand nombre à bord, portaient à l'Empereur un respect et une attention tout à fait marqués. Ils répétaient tous les soirs une scène qui imprimait chaque fois quelque chose de touchant : tous les matelots, de grand matin, portent leurs hamacs dans de grands filets sur les côtés du vaisseau ; le soir, vers les six heures, ils les enlèvent à un coup de sifflet ; les plus lents sont punis ; il y a donc une véritable précipitation : or il y avait plaisir, en cet instant, à voir cinq ou six de ces enfans faire

cercle autour de l'Empereur, soit qu'il fût au milieu du pont, ou sur son canon de prédilection; d'un côté, ils suivaient d'un œil inquiet ses mouvemens; de l'autre, ils arrêtaient, dirigeaient ou repoussaient, du geste et de la voix, les matelots empressés. Toutes les fois que l'Empereur me voyait considérer ce mouvement, il observait avec complaisance que le cœur des enfans était toujours le plus disposé à l'enthousiasme.

Je vais continuer ce que divers momens m'ont fourni sur les premières années de l'Empereur.

Napoléon est né le 15 août 1769, jour de l'Assomption, vers midi. Sa mère, femme forte au moral et au physique, qui avait fait la guerre grosse de lui, voulut aller à la messe à cause de la solennité du jour; elle fut obligée de revenir en toute hâte, ne put atteindre sa chambre à coucher, et déposa son enfant sur un de ces vieux tapis antiques à grandes figures, de ces héros de la fable ou de l'Iliade peut-être : c'était Napoléon.

Napoléon, dans sa toute petite enfance, était

turbulent, adroit, vif, preste à l'extrême; il avait, dit-il, sur Joseph, son aîné, un ascendant des plus complets. Celui-ci était battu, mordu; des plaintes étaient déjà portées à la mère, la mère grondait, que le pauvre Joseph n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir la bouche.

Napoléon arriva à l'école militaire de Brienne à l'âge d'environ dix ans. Son nom, que son accent corse lui faisait prononcer à peu près Napoillloné, lui valut des camarades le sobriquet de *la paille au nez*. Cette époque fut, pour Napoléon, celle d'un changement dans son caractère. Au rebours de toutes les histoires apocryphes qui ont donné les anecdotes de sa vie, Napoléon fut à Brienne, doux, tranquille, appliqué, et d'une grande sensibilité. Un jour le maître de quartier, brutal de sa nature, sans consulter, disait Napoléon, les nuances physiques et morales de l'enfant, le condamna à porter l'habit de bure, et à dîner à genoux à la porte du réfectoire : c'était une espèce de déshonneur. Napoléon avait beaucoup d'amour-propre, une grande fierté intérieure ; le mo-

ment de l'exécution fut celui d'un vomissement subit, et d'une violente attaque de nerfs. Le Supérieur, qui passait par hasard, l'arracha au supplice, en grondant le maître de son peu de discernement, et le père *Patrault*, son professeur de mathématiques, accourut, se plaignant que, sans nul égard, on dégradât ainsi son premier mathématicien.

* « A l'âge de puberté, Napoléon devint morose, sombre; la lecture fut pour lui une espèce de passion poussée jusqu'à la rage; il dévorait tous les livres. *Pichegru* fut son maître de quartier et son répétiteur sur les quatre règles de l'arithmétique.

» *Pichegru* était de la Franche-Comté, et d'une famille de cultivateurs. Les minimes de Champagne avaient été chargés de l'école militaire de Brienne; leur pauvreté et leur peu de ressource attirant peu de sujets parmi eux, faisaient qu'ils n'y pouvaient suffire; ils eurent recours aux minimes de Franche-Comté; le

* Propre dictée de l'Empereur : on verra plus tard quand et comment.

père *** fut un de ceux-ci. Une tante de Pichegru, sœur de la charité, le suivit pour avoir soin de l'infirmerie, amenant avec elle son neveu, jeune enfant auquel on donna gratuitement l'éducation des élèves. Pichegru, doué d'une grande intelligence, devint, aussitôt que son âge le permit, maître de quartier, et répétiteur du père ***, qui lui avait enseigné les mathématiques. Il songeait à se faire minime : c'était là toute son ambition et les idées de sa tante; mais le père *** l'en dissuada, en lui disant que leur profession n'était plus du siècle, et que Pichegru devait songer à quelque chose de mieux; il le porta à s'enrôler dans l'artillerie, où la révolution le prit sous-officier. On connaît sa fortune militaire : c'est le conquérant de la Hollande. Ainsi le père *** a la gloire de compter parmi ses élèves les deux plus grands généraux de la France moderne.

» Plus tard, ce père *** fut sécularisé par M. de Brienne, archevêque de Sens et cardinal de Loménie, qui en fit un de ses grands-vicaires, et lui confia la gestion de ses nombreux bénéfices.

» Lors de la révolution, le père ***, d'une opinion politique bien opposée à son archevêque, n'en fit pas moins les plus grands efforts pour le sauver, et s'entremit à ce sujet avec Danton, qui était du voisinage; mais ce fut inutilement, et l'on croit qu'il rendit au cardinal le service, à la manière des anciens, de lui procurer le poison dont il se donna la mort pour éviter l'échafaud.

» Madame *de Loménie*, nièce du cardinal, avant de mourir par le tribunal révolutionnaire, confia au père *** ses deux filles encore en bas âge. Le moment de la terreur passé, Mme *de Brienne*, leur tante, qui avait échappé à la tempête, et conservé encore une grande fortune, les redemanda au père ***, qui les refusa long-temps, se fondant sur ce que leur mère lui avait recommandé d'en faire des paysannes. Il avait la coupable pensée d'exécuter à la lettre ces paroles figuratives, en les mariant à deux de ses neveux. « J'étais alors, » disait Napoléon, général de l'armée de l'intérieur, je fus l'entremetteur de la restitution

» de ces deux enfans, non sans peine; *** y
» résistait par tous les moyens du temps. Ce
» sont celles que vous avez connues depuis sous
» le nom de Mme *de Marnesia*, et la belle Mme *de*
» *Canisy, duchesse de Vicence.* »

» Le père *** s'étant réclamé de son ancien élève, le suivit à l'armée d'Italie, où il se montra plus propre à calculer la courbe des projectiles, qu'à en braver les effets. A Montenotte, à Millesimo, à Dego, il fit voir la poltronnerie d'un enfant : il ne passait pas le temps du combat à prier, à la façon de Moïse; mais bien à pleurer. Le général en chef le laissa dans l'administration des domaines à Milan, où il fit de bonnes affaires. Au retour de l'Égypte, il vint se présenter à Napoléon : ce n'était plus un petit minime de Champagne; mais un gros et gras financier, possédant plus d'un million. A deux ans de là, il vint trouver le Premier Consul à la Malmaison; il était chétif, défait, mal vêtu. « Qu'est-ce? lui dit le Consul. — Vous
» voyez un homme ruiné, qui n'a plus rien au
» monde. — Comment? — Oui, des malheurs

» inouis. » Le Premier Consul voulut les vérifier par la voie de la police, et il se trouva que le père *** avait fait le commerce de l'usure. Ce grand calculateur avait tout perdu par des banqueroutes, en prêtant à la petite semaine. « J'ai déjà payé ma dette, lui dit le » Premier Consul, en le revoyant, je ne peux » plus désormais rien pour vous; je ne saurais » faire deux fois la fortune d'un homme. » Et il se contenta de lui faire donner une petite pension nécessaire à ses besoins.

» Napoléon ne conservait qu'une idée confuse de Pichegru; il lui restait qu'il était grand, et avait quelque chose de rouge dans la figure. Il n'en était pas ainsi, à ce qu'il paraît de Pichegru, qui semblait avoir conservé des souvenirs frappans du jeune Napoléon. Quand Pichegru se fut livré au parti royaliste, consulté si l'on ne pourrait pas aller jusqu'au général en chef de l'armée d'Italie : « N'y perdez pas votre » temps, dit-il; je l'ai connu dans son enfance; » ce doit être un caractère inflexible : il a pris » un parti, il n'en changera pas. »

L'Empereur rit beaucoup de tous les contes

et de toutes les anecdotes dont on charge sa jeunesse, dans la foule des petits ouvrages qu'il a fait éclore; il n'en avoue presque aucune. En voici pourtant une qu'il reconnaît au sujet de sa confirmation, à l'école militaire de Paris. Au nom de *Napoléon*, l'archevêque, qui le confirmait, ayant témoigné son étonnement, disait qu'il ne connaissait pas ce saint, qu'il n'était pas dans le calendrier; l'enfant répondit avec vivacité, que ce ne saurait être une raison, puisqu'il y avait une foule de saints, et seulement trois cent soixante-cinq jours.

Napoléon n'avait jamais connu de jour de fête avant le concordat : son patron était en effet étranger au calendrier français, sa date même partout incertaine; ce fut la galanterie du Pape qui la fixa au 15 d'août, tout à la fois jour de la naissance de l'Empereur, et de la signature du concordat.

[1] « En 1783, Napoléon fut un de ceux que le concours d'usage désigna à Brienne pour aller achever son éducation à l'école militaire de

[1] Dictée de Napoléon.

Paris. Le choix était fait annuellement par un inspecteur, qui parcourait les douze écoles militaires; cet emploi était rempli par le chevalier *de Keralio*, officier général, auteur d'une tactique, et qui avait été le précepteur du présent roi de Bavière, dans son enfance duc des Deux-Ponts : c'était un vieillard aimable, des plus propres à cette fonction; il aimait les enfans, jouait avec eux après les avoir examinés, et retenait avec lui, à la table des minimes, ceux qui lui avaient plu davantage. Il avait pris une affection toute particulière pour le jeune Napoléon, qu'il se plaisait à exciter de toutes manières; il le nomma pour se rendre à Paris, bien qu'il n'eût peut-être pas l'âge requis. L'enfant n'était fort que sur les mathématiques, et les moines représentèrent qu'il serait mieux d'attendre à l'année suivante, qu'il aurait ainsi le temps de se fortifier sur tout le reste, ce que ne voulut pas écouter le chevalier de Keralio, disant : « Je sais ce que je fais; si je passe » ici par-dessus la règle, ce n'est point une fa» veur de famille, je ne connais pas celle de cet » enfant; c'est tout à cause de lui-même : j'aper-

» çois ici une étincelle qu'on ne saurait trop
» cultiver. » Le bon chevalier mourut presque
aussitôt ; mais celui qui vint après, M. *de Régnaud*, qui n'aurait peut-être pas eu sa perspicacité, exécuta néanmoins les notes qu'il trouva, et le jeune Napoléon fut envoyé à Paris.

Tout annonçait en lui, dès-lors, des qualités supérieures, un caractère prononcé, des méditations profondes, des conceptions fortes. Il paraît que dès sa plus tendre jeunesse, ses parens avaient fondé sur lui toutes leurs espérances : son père, expirant à Montpellier, bien que Joseph fût auprès de lui, ne rêvait dans son délire, qu'après Napoléon, qui était au loin à son école : il l'appelait sans cesse pour qu'il vînt à son secours avec *sa grande épée*. Plus tard le vieil oncle Lucien, au lit de mort, entouré d'eux tous, disait à Joseph : « Tu es
» l'aîné de la famille ; mais en voilà le chef,
» montrant Napoléon, ne l'oublie jamais. » —
» C'était, disait gaîment l'Empereur, un vrai
» déshéritage ; la scène de Jacob et d'Esaü. »

Élevé moi-même à l'école militaire de Paris,

mais un an plus tôt que Napoléon, j'ai pu en causer dans la suite, à mon retour de l'émigration, avec les maîtres qui nous avaient été communs.

M. *de l'Eguille*, notre maître d'histoire, se vantait que si l'on voulait aller rechercher dans les archives de l'école militaire, on y trouverait qu'il avait prédit une grande carrière à son élève, en exaltant dans ses notes la profondeur de ses réflexions et la sagacité de son jugement. Il me disait que le Premier Consul le faisait venir souvent à déjeûner à la Malmaison, et lui parlait toujours de ses anciennes leçons : « Celle qui m'a laissé le plus d'impres-» sions, lui disait-il une fois, était la révolte » du connétable de Bourbon, bien que vous » ne nous la présentassiez pas avec toute » la justesse possible : à vous entendre, son » grand crime était d'avoir combattu son roi ; » ce qui en était assurément un bien léger » dans ces temps de seigneuries et de souve-» rainetés partagées ; vu surtout la scandaleuse » injustice dont il avait été victime. Son uni-» que, son grand, son véritable crime, sur

» lequel vous n'insistiez pas assez, c'était d'être » venu avec les étrangers attaquer son sol » natal. »

M. *Domairon*, notre professeur de belles-lettres, me disait qu'il avait toujours été frappé de la bizarrerie des amplifications de Napoléon : il les avait appelées dès-lors du *granit chauffé au volcan*.

Un seul s'y trompa, ce fut M. *Bauer*, le gros et lourd maître d'allemand. Le jeune Napoléon ne faisait rien dans cette langue, ce qui avait inspiré à M. Bauer, qui ne supposait rien au-dessus, le plus profond mépris. Un jour que l'écolier ne se trouvait pas à sa place, M. Bauer s'informa où il pouvait être ; on répondit qu'il subissait en ce moment son examen pour l'artillerie, « Mais est-ce qu'il sait quelque chose, » disait ironiquement l'épais M. Bauer? — Comment, Monsieur, mais c'est le plus fort mathématicien de l'école, lui répondit-on. — » Eh bien! je l'ai toujours entendu dire, et je » l'avais toujours pensé, que les mathématiques n'allaient qu'aux bêtes. » « Il serait » curieux, disait l'Empereur, de savoir, si

» M. Bauer a vécu assez long-temps pour jouir » de son jugement. »

Il avait à peine dix-huit ans, que l'abbé *Raynal*, frappé de l'étendue de ses connaissances, l'appréciait assez pour en faire un des ornemens de ses déjeûners scientifiques. Enfin, le célèbre *Paoli*, qui après lui avoir inspiré long-temps une espèce de culte, le trouva tout à coup à la tête d'un parti contre lui, dès qu'il voulut favoriser les Anglais au détriment de la France, avait coutume de dire *que ce jeune homme était taillé à l'antique, que c'était un homme de Plutarque*.

En 1787, Napoléon, reçu à la fois élève et officier d'artillerie, sortit de l'école militaire pour entrer dans le régiment de La Fère, en qualité de lieutenant en second; d'où il passa, dans la suite, lieutenant en premier dans le régiment de Grenoble.

Napoléon, en sortant de l'école militaire, alla joindre son régiment à Valence. Le premier hiver qu'il y passa, il avait pour compagnon de table *Lariboissière*, qu'il créa depuis, étant Empereur, inspecteur-général de l'artillerie;

Sorbier, qui a succédé dans ce titre à Lariboissière ; *d'Hédouville cadet*, ministre plénipotentiaire à Francfort ; *Mallet*, le frère de celui qui conduisit l'échauffourée de Paris, en 1813 ; un nommé *Mabille*, qu'au retour de son émigration, l'Empereur plaça, avec le temps, dans l'administration des postes ; *Rolland de Villarceaux*, depuis préfet de Nismes ; *Desmazzis cadet*, son camarade d'école militaire, et le compagnon de ses premières années, auquel il a confié, devenu Empereur, le garde-meuble de la couronne.

Il y avait, dans le corps, des officiers plus ou moins aisés ; Napoléon était au nombre des premiers : il recevait douze cents francs de sa famille, c'était alors la grosse pension des officiers. Deux seulement, dans le régiment, avaient cabriolet ou voiture, et c'étaient de grands seigneurs. Sorbier était l'un de ces deux ; il était fils d'un médecin de Moulins.

Napoléon, à Valence, fut admis de bonne heure chez Mme *du Colombier* : c'était une femme de cinquante ans, du plus rare mérite ; elle gouvernait la ville, et s'engoua fort, dès

l'instant, du jeune officier d'artillerie : elle le faisait inviter à toutes les parties de la ville et de la campagne ; elle l'introduisit dans l'intimité d'un *abbé de Saint-Rufe*, riche et d'un certain âge, qui réunissait souvent ce qu'il y avait de plus distingué dans le pays. Napoléon devait sa faveur et la prédilection de M[me] du Colombier à son extrême instruction, à la facilité, à la force, à la clarté avec laquelle il en faisait usage ; cette dame lui prédisait souvent un grand avenir. A sa mort, la révolution était commencée ; elle y avait pris beaucoup d'intérêt ; et, dans un de ses derniers momens, on lui a entendu dire que, s'il n'arrivait pas malheur au jeune Napoléon, il y jouerait infailliblement un grand rôle. L'Empereur n'en parle qu'avec une tendre reconnaissance, n'hésitant pas à croire que les relations distinguées, la situation supérieure dans laquelle cette dame le plaça si jeune dans la société, peuvent avoir grandement influé sur les destinées de sa vie.

L'existence privilégiée de Napoléon lui attira une extrême jalousie de la part de ses camarades : ils le voyaient avec peine s'absenter si

souvent d'au milieu d'eux, bien que ce ne fut nullement à leur détriment sous aucun rapport. Heureusement, le commandant, M. d'*Urtubie*, vieillard respectable, l'avait parfaitement jugé; il ne cessa de lui être favorable, et de lui faciliter tous les moyens d'allier les devoirs du service avec les agrémens de la société.

Napoléon prit du goût pour Melle *du Colombier*, qui n'y fut pas insensible : c'était leur première inclination à tous deux, et telle qu'elle pouvait être à leur âge et avec leur éducation. « On n'eût pas pu être plus innocent » que nous, disait l'Empereur; nous nous ménagions de petits rendez-vous; je me souviens » encore d'un, au milieu de l'été, au point du » jour, on le croira avec peine, tout notre » bonheur se réduisit à manger des cerises ensemble. »

Il est faux, du reste, ainsi que je l'avais entendu dire dans le monde, que la mère ait voulu ce mariage, et que le père s'y soit opposé, alléguant qu'ils se nuiraient l'un à l'autre en s'unissant; tandis qu'ils étaient faits pour faire fortune chacun de leur côté. L'anecdote

qu'on raconte au sujet d'un pareil mariage avec Melle *Clary*, depuis, Mme *Bernadotte*, aujourd'hui reine de Suède, n'est pas plus exacte.

L'Empereur, en 1805, allant se faire couronner roi d'Italie, retrouva à Lyon Melle du Colombier, devenue Mme de *Bressieux*. Elle pénétra à lui avec cette difficulté qui entoure les souverains. Il la revit avec grand plaisir; mais il la trouva furieusement changée. Il fit pour son mari ce qu'elle désirait, et la plaça, elle-même, dame chez une de ses sœurs.

Mesdemoiselles *de Laurencin* et *Saint-Germain* faisaient dans ce temps-là les beaux jours de Valence, et s'y partageaient tous les cœurs : la dernière est devenue Mme *de Montalivet*, dont le mari fut alors aussi fort connu de l'Empereur, qui l'a fait depuis son ministre de l'intérieur. « Honnête homme, qui m'est demeuré, » je crois, disait Napoléon, toujours tendre- » ment attaché. »

L'Empereur, à dix-huit et vingt ans, était des plus instruits, pensant fortement, et de la logique la plus serrée. Il avait immensément

lu, profondément médité, et a peut-être perdu depuis, dit-il. Son esprit était vif, prompt; sa parole énergique; partout il était aussitôt remarqué, et obtenait beaucoup de succès auprès des deux sexes, surtout auprès de celui qu'on préfère à cet âge; et il devait lui plaire par des idées neuves et fines, par des raisonnemens audacieux. Les hommes devaient redouter sa logique et sa discussion, auxquels la connaissance de sa propre force l'entraînait naturellement.

Beaucoup de ceux qui l'ont connu dans ses premières années lui ont prédit une carrière extraordinaire; aucun d'eux n'a été surpris de celle qu'il a remplie. Vers ce temps il remporta, sous l'anonyme, un prix à l'académie de Lyon, sur la question posée par Raynal: « *Quels sont » les principes et les institutions à inculquer aux » hommes, pour les rendre les plus heureux pos- » sible?* » Le mémoire anonyme fut fort remarqué; il était, du reste, tout à fait dans les idées du temps; il commençait par demander ce qu'était le bonheur, et répondait de jouir complétement de la vie, de la manière la plus conforme

à notre organisation morale et physique. Devenu Empereur, il causait un jour de cette circonstance avec M. de Talleyrand; celui-ci, en courtisan délicat, lui rapporta, au bout de huit jours, ce fameux mémoire, qu'il avait fait déterrer des archives de l'académie de Lyon. C'était en hiver, l'Empereur le prit, en lut quelques pages, et jeta au feu cette première production de sa jeunesse. « Comme on ne s'avise » jamais de tout, disait Napoléon, M. de Tal» leyrand ne s'était pas donné le temps d'en » faire prendre copie. »

Le prince de Condé s'annonça un jour à l'école d'artillerie d'Auxonne : c'était un grand honneur et une grande affaire que de se trouver inspecté par ce prince militaire. Le commandant, en dépit de la hiérarchie, mit le jeune Napoléon à la tête du polygone, de préférence à d'autres d'un rang supérieur. Or il arriva que la veille de l'inspection tous les canons du polygone furent encloués; mais Napoléon était trop alerte, avait l'œil trop vif, pour se laisser prendre à ce mauvais tour de ses camarades ou peut-être même au piége de l'illustre voyageur.

On croit généralement, dans le monde, que les premières années de l'Empereur ont été taciturnes, sombres, moroses; mais au contraire, en débutant au service, il était fort gai. Il n'a pas de plus grand plaisir ici que de nous raconter les espiégleries de son école d'artillerie; il semble oublier alors momentanément les malheurs qui nous enchaînent, quand il s'abandonne aux détails de ces temps heureux de sa première jeunesse.

C'était un vieux commandant de plus de quatre-vingts ans, qu'ils vénéraient fort du reste, lequel venant un jour leur faire faire l'exercice du canon, suivait chaque coup avec sa lorgnette, assurait qu'on devait avoir été bien loin du but; s'inquiétait, s'informait à ses voisins si quelqu'un avait vu porter le coup; personne n'avait garde, les jeunes gens escamotant le boulet toutes les fois qu'ils chargeaient. Le vieux général avait de l'esprit; au bout de cinq à six coups il lui prit fantaisie de faire compter les boulets, il n'y eut pas moyen de s'en dédire; il trouva le tour fort gai, et n'en ordonna pas moins les arrêts à tous.

Une autre fois, c'étaient quelques-uns de leurs capitaines qu'ils prenaient en grippe, ou bien desquels ils avaient quelque vengeance à tirer; ils arrêtaient alors de les bannir de la société, de les réduire à s'imposer eux-mêmes des espèces d'arrêts. Quatre à cinq jeunes gens se partageaient les rôles, et s'attachaient aux pas du malheureux proscrit; ils se trouvaient partout où celui-ci paraissait en société, et il n'ouvrait pas la bouche qu'il ne fût aussitôt méthodiquement contredit dans les formes les plus polies, avec esprit et logique; le malheureux n'avait plus qu'à déguerpir.

« Une autre fois encore, c'était un camarade, » disait Napoléon, logeant au-dessus de moi, » qui avait pris le goût funeste de donner du » cor; il assourdissait de manière à distraire de » toute espèce de travail. On se rencontre dans » l'escalier. — Mon cher, vous devez bien vous » fatiguer avec votre cor? — Mais non, pas du » tout. — Eh bien! vous fatiguez beaucoup les » autres. — J'en suis fâché. — Mais vous feriez » mieux d'aller donner de votre cor plus loin. —

« Je suis maître dans ma chambre. — On pourrait vous donner quelque doute là-dessus? — Je ne pense pas que personne fût assez osé. » Duel arrêté ; le conseil des camarades examine, avant de le permettre, et il prononce qu'à l'avenir l'un ira donner du cor plus loin, et que l'autre sera plus endurant, etc.

L'Empereur, dans la campagne de 1814, retrouva son donneur de cor dans le voisinage de Soissons ou de Laon; il vivait sur sa terre, et venait donner des renseignemens importans sur la position de l'ennemi. L'Empereur le retint et le fit son aide-de-camp; c'était le colonel Bussy.

Napoléon, dans son régiment d'artillerie, suivait beaucoup la société partout où il se trouvait, et toujours avec beaucoup de succès. Les femmes, dans ce temps, accordaient beaucoup à l'esprit : c'était alors auprès d'elles le grand moyen de séduction. Il fit, à cette époque, ce qu'il appelle son Voyage Sentimental de Valence au Mont-Cénis, en Bourgogne, et fut au moment de l'écrire à la façon de Sterne.

Le fidèle Desmazzis était de la partie, il ne le quittait jamais; et ses récits, sur la vie privée de Napoléon, venant à se rattacher à sa vie publique, pourraient donner la vie entière de l'Empereur. On verrait que bien qu'elle soit si extraordinaire dans les événemens, il n'en est pas de plus simple ni de plus naturelle dans sa course.

Les circonstances et la réflexion ont beaucoup modifié son caractère. Il n'est pas jusqu'à son style, aujourd'hui si serré, si laconique, qui ne fût alors emphatique et abondant. Dès l'assemblée législative, Napoléon devint grave, sévère dans sa tenue et peu communicatif. L'armée d'Italie fut encore une époque pour son caractère. Son extrême jeunesse, quand il en vint prendre le commandement, demandait une grande réserve et la dernière sévérité de mœurs : « C'était nécessaire, indispensable, disait-il, pour » pouvoir commander à des hommes tellement » au-dessus de moi par leur âge. Aussi ma con» duite y fut-elle irréprochable, exemplaire; » je me montrais une espèce de Caton, je le

» dus paraître à tous les yeux, et j'étais en effet
» un philosophe, un sage. » C'est avec ce caractère qu'il s'est présenté sur la scène du monde.

Napoléon se trouvait en garnison à Valence au moment où commença la révolution; et bientôt on attacha une importance spéciale à faire émigrer les officiers d'artillerie; ceux-ci, de leur côté, étaient fort divisés d'opinions. Napoléon, tout aux idées du jour, avec l'instinct des grandes choses et la passion de la gloire nationale, prit le parti de la révolution, et son exemple influa sur la grande majorité du régiment. Il fut très-chaud patriote sous l'assemblée constituante; mais la législative devint une époque nouvelle pour ses idées et ses opinions.

Il se trouvait à Paris le vingt et un juin 1792, et fut témoin, sur la terrasse de l'eau, des rassemblemens tumultueux des faubourgs qui, traversant le jardin des Tuileries, forcèrent le palais. Il n'y avait que six mille hommes; c'était une foule sans ordre, dénotant, par les propos et les vêtemens, tout ce que la

populace a de plus commun et de plus abject. Il fut aussi témoin du dix août, où les assaillans n'étaient ni plus relevés ni plus redoutables.

En 1793, Napoléon était en Corse, et y avait un commandement de gardes nationales. Il combattit Paoli dès qu'il put soupçonner que ce vieillard, qui lui avait été jusque-là si cher, avait le projet de livrer l'île aux Anglais. Aussi, rien de plus faux que Napoléon, ou aucun des siens, ait jamais été en Angleterre, ainsi que cela y a été généralement répandu, offrir de lever un régiment corse à son service.

Les Anglais et Paoli l'emportèrent sur les patriotes corses; ils brûlèrent Ajaccio. La maison des Bonaparte fut incendiée, et toute la famille se trouva dans l'obligation de gagner le continent. Elle se fixa à Marseille, d'où Napoléon se rendit à Paris : il y arriva au moment où les fédéralistes de Marseille venaient de livrer Toulon aux Anglais.

Vendredi 1 Septembre au Mercredi 6.

Iles du Cap vert. — Navigation. — Détails, etc. — Napoléon au siége de Toulon. — Commencemens de Duroc, de Junot. — Querelles avec des représentans du peuple. — Querelles avec Aubry. — Anecdotes sur Vendémiaire. — Napoléon général de l'armée d'Italie. — Pureté d'administration. — Désintéressement. — Pourquoi *Petit Caporal?* — Différence du système du Directoire d'avec celui du général de l'armée d'Italie.

Le premier septembre, notre latitude nous annonçait que nous verrions les îles du cap Vert dans la journée. L'horizon était couvert; à la nuit nous n'apercevions encore rien. L'amiral, convaincu que nous avions de l'erreur en longitude, allait prendre sur la droite à l'ouest, pour rencontrer ces îles, lorsqu'un brick, qui était de l'avant, fit signal qu'il les découvrait à gauche. Il s'éleva dans la nuit une espèce de tempête du sud-est; et, si l'erreur eût été en sens opposé, et que l'Amiral eût pris en effet sur la droite, nous aurions pu nous trouver en perdition. Ce qui prouve que, malgré les grands progrès de l'art, les chances demeurent encore fort dangereuses. Le vent toujours

très-fort, et la mer très-grosse, l'Amiral préféra continuer sa route, plutôt que de s'obstiner à faire de l'eau : il espérait d'ailleurs en avoir assez. Tout nous annonçait un passage prospère ; nous étions déjà fort avancés ; les circonstances continuaient d'être favorables, la température était douce, notre navigation était heureuse : elle eût pu même nous paraître agréable, si elle s'était faite dans nos projets et d'après notre volonté ; mais comment oublier nos maux, et se distraire de notre avenir !....

Le travail seul pouvait nous faire supporter la longueur et l'ennui de nos journées. J'avais imaginé d'apprendre l'anglais à mon fils ; l'Empereur, à qui je parlais de ses progrès, voulut l'apprendre aussi. Je m'étudiai à lui composer une méthode et un tableau très-simple qui devaient lui en éviter tout l'ennui. Cela fut très-bien deux ou trois jours ; mais l'ennui de cette étude était au moins égal à celui qu'il s'agissait de combattre ; l'anglais fut laissé de côté. L'Empereur me reprocha bien quelquefois de ne plus continuer mes leçons ; je répondais que j'avais la médecine toute prête, s'il avait le

courage de l'avaler. Du reste, vis-à-vis des Anglais surtout, sa manière d'être et de vivre, toutes ses habitudes, continuaient à être les mêmes : jamais une plainte, un désir; toujours impassible, toujours égal, toujours sans humeur.

L'Amiral, qui, je crois, sur notre réputation, s'était fort cuirassé au départ, se désarmait insensiblement, et prenait chaque jour plus d'intérêt à son captif. Il venait, au sortir du dîner, représenter que le serein et l'humidité pouvaient être dangereux ; alors l'Empereur prenait quelquefois son bras, et prolongeait avec lui la conversation, ce qui semblait remplir sir Georges Cockburn de satisfaction ; il s'en montrait heureux. On m'a assuré qu'il écrivait avec soin tout ce qu'il pouvait recueillir. S'il en est ainsi, ce que l'Empereur a dit un de ces jours, à dîner, sur la marine, nos ressources navales dans le midi, celles qu'il avait déjà créées, celles qu'il projetait encore sur les ports, les mouillages de la Méditerranée, ce que l'Amiral écoutait avec cette anxiété qui redoute

l'interruption, tout cela composera, pour un marin, un chapitre vraiment précieux.

Je reviens aux détails recueillis des conversations habituelles; en voici sur le siége de Toulon.

En septembre 1793, Napoléon Bonaparte, âgé de vingt-quatre ans, était encore inconnu au monde qu'il devait remplir de son nom; il était lieutenant-colonel d'artillerie, et se trouvait depuis peu de semaines à Paris, venant de Corse où les circonstances politiques l'avaient fait succomber sous la faction de Paoli. Les Anglais venaient de se saisir de Toulon, on avait besoin d'un officier d'artillerie distingué pour diriger les opérations du siége, Napoléon y fut envoyé. Là le prendra l'histoire, pour ne plus le quitter; là commence son immortalité.

Je renvoie aux mémoires de la campagne d'Italie; on y lira le plan d'attaque qu'il fit adopter, la manière dont il l'exécuta; on y verra que c'est lui précisément, et lui seul, qui prit la place. Ce dût être un bien grand triomphe sans doute; mais pour l'apprécier plus dignement encore, il faudrait surtout comparer

le procès-verbal du plan d'attaque avec le procès-verbal de l'évacuation : l'un est la prédiction littérale, l'autre en est l'accomplissement mot à mot. Dès cet instant la réputation du jeune commandant d'artillerie fut extrême ; l'Empereur n'en parle pas sans complaisance : c'est une des époques de sa vie où il a éprouvé, dit-il, le plus de satisfaction ; c'était son premier succès : on sait que c'est celui qui imprime les plus doux souvenirs. La relation de la campagne d'Italie peindra suffisamment les trois généraux en chef qui se sont succédés durant le siége : l'inconcevable ignorance de *Cartaux*, la sombre brutalité de *Doppet*, et la bravoure bonhomière de *Dugommier*; je n'en dirai rien ici.

Dans ces premiers momens de la révolution, ce n'était que désordre dans le matériel, ignorance dans le personnel, tant à cause de l'irrégularité des temps, que de la rapidité et de la confusion qui avaient présidé aux avancemens. Voici qui peut donner une idée des choses et des mœurs de cette époque.

Napoléon arrive au quartier-général, il aborde le général Cartaux, homme superbe, doré, dit-

il, depuis les pieds jusqu'à la tête, qui lui demande ce qu'il y a pour son service. Le jeune officier présente modestement sa lettre qui le chargeait de venir, sous ses ordres, diriger les opérations de l'artillerie. « C'était bien inutile, » dit le bel homme, en caressant sa moustache; » nous n'avons plus besoin de rien pour re- » prendre Toulon. Cependant, soyez le bien » venu, vous partagerez la gloire de le brûler » demain, sans en avoir pris la fatigue. » Et il le fit rester à souper.

On s'asseoit trente à table, le général seul est servi en prince, tout le reste meurt de faim; ce qui, dans ces temps d'égalité, choqua étrangement le nouveau venu. Au point du jour, le général le prend dans son cabriolet, pour aller admirer, disait-il, les dispositions offensives. A peine a-t-on dépassé la hauteur et découvert la rade, qu'on descend de voiture, et qu'on se jette sur les côtés dans des vignes. Le commandant d'artillerie aperçoit alors quelques pièces de canon, quelque remuement de terre, auxquels, à la lettre, il lui est impossible de rien conjecturer. « *Dupas*, dit fièrement le

» général, qui parlait à son aide-de-camp, à » son homme de confiance, sont-ce là nos bat» teries? — Oui, Général. — Et notre parc? — » Là, à quatre pas. — Et nos boulets rouges? » — Dans les bastides voisines, où deux com» pagnies les chauffent depuis ce matin. — Mais » comment porterons-nous ces boulets tout » rouges? » Et ici les deux hommes de s'embarrasser, et de demander à l'officier d'artillerie, si, par ses principes, il ne saurait pas quelque remède à cela. Celui-ci, qui eût été tenté de prendre le tout pour une mystification, si les deux interlocuteurs y eussent mis moins de naturel (car on était au moins à une lieue et demie de l'objet à attaquer), employa toute la réserve, le ménagement, la gravité possibles, pour leur persuader, avant de s'embarrasser de boulets rouges, d'essayer à froid, pour bien s'assurer de la portée. Il eut bien de la peine à y réussir, et encore ne fut-ce que pour avoir très-heureusement employé l'expression technique de *coup d'épreuve*, qui frappa beaucoup, et les ramena à son avis. On tira donc ce coup d'épreuve; mais il n'atteignit pas au tiers de

la distance, et le général et Dupas de vociférer contre les Marseillais et les aristocrates, qui auront malicieusement, sans doute, gâté les poudres. Cependant arrive à cheval le représentant du peuple : c'était *Gasparin*, homme de sens, qui avait servi. Napoléon, jugeant dès cet instant toutes les circonstances environnantes, et prenant audacieusement son parti, se rehausse tout à coup de six pieds, interpelle le représentant, le somme de lui faire donner la direction absolue de sa besogne ; démontre, sans ménagement, l'ignorance inouie de tout ce qui l'entoure, et saisit, dès cet instant, la direction du siége, où dès-lors il commanda en maître.

Cartaux était si borné qu'il était impossible de lui faire comprendre que, pour avoir Toulon plus facilement, il fallait aller l'attaquer à l'issue de la rade; et comme il était arrivé au commandant d'artillerie de dire parfois, en montrant cette issue sur la carte, que c'était là qu'était Toulon, Cartaux le soupçonnait de n'être pas fort en géographie; et quand enfin, malgré sa résistance, l'autorité des représen-

tans eut décidé cette attaque éloignée, ce général n'était pas sans défiance sur quelque trahison; il observait souvent avec inquiétude que Toulon n'était pourtant pas de ce côté.

Cartaux voulut un jour forcer le commandant de placer une batterie adossée le long d'une maison qui n'admettait aucun recul; une autre fois, revenant de la promenade du matin, il mande le même commandant pour lui dire qu'il vient de découvrir une position d'où une batterie de six ou douze pièces, doit infailliblement procurer Toulon sous peu de jours: c'était un petit tertre d'où l'on pouvait battre à la fois, prouvait-il, trois ou quatre forts et plusieurs points de la ville. Il s'emporte sur le refus du commandant de l'artillerie, qui fait observer que si la batterie battait tous les points, elle en était battue; que les douze pièces auraient affaire à cent cinquante; qu'une simple soustraction devait lui suffire pour lui faire connaître son désavantage. Le commandant du génie fut appelé en conciliation; et comme il fut tout d'abord de l'avis du commandant de l'artillerie, Cartaux disait qu'il n'y

avait pas moyen de rien tirer de ces corps savans, parce qu'ils se tenaient tous par la main. Pour prévenir des difficultés toujours renaissantes, le représentant décida que Cartaux ferait connaître, en grand, son plan d'attaque au commandant d'artillerie, qui en exécuterait les détails d'après les règles de son arme. Voici quel fut le plan mémorable de Cartaux.

« Le général d'artillerie foudroiera Toulon » pendant trois jours, au bout desquels je l'at- » taquerai sur trois colonnes, et l'enlèverai. »

Mais, à Paris, le comité du génie trouva cette mesure expéditive beaucoup plus gaie que savante, et c'est ce qui contribua à faire rappeler Cartaux. Les projets, du reste, ne manquaient pas; comme la reprise de Toulon avait été donnée au concours des sociétés populaires, ils abondaient de toutes parts; Napoléon dit qu'il en a bien reçu six cents durant le siége. Quoiqu'il en soit c'est au représentant *Gasparin* que Napoléon dut de voir son plan, celui qui donna Toulon, triompher des objections des comités de la Convention; il en conservait un souvenir reconnaissant :

« *C'était Gasparin, disait-il, qui avait ouvert*
» *sa carrière* *. »

Dans tous les différends que Cartaux avait avec le commandant d'artillerie, lesquels se passaient la plupart du temps devant sa femme, celle-ci prenait toujours le parti de l'officier d'artillerie, disant naïvement à son mari : « Mais » laisse donc faire ce jeune homme, il en sait » plus que toi; il ne te demande rien; ne rends- » tu pas compte? la gloire te reste. »

Cette femme n'était pas sans beaucoup de bon sens. Retournant à Paris, après le rappel de son mari, les Jacobins de Marseille donnèrent au ménage disgracié une fête superbe; pendant le repas, comme il y était question du commandant d'artillerie qu'on élevait aux nues : « Ne vous y fiez pas, dit-elle, ce jeune

* Aussi l'Empereur, dans son testament, a-t-il consacré un souvenir au représentant Gasparin, pour la protection spéciale, dit-il, qu'il en avait reçue.

Il a honoré d'un précieux souvenir le chef de son école d'artillerie, le général *Duteil*, ainsi que son général en chef à Toulon, *Dugommier*, pour l'intérêt et la bienveillance qu'il avait éprouvés d'eux.

» homme a trop d'esprit pour être long-temps un » *sans culotte.* » Sur quoi le général de s'écrier gravement, et d'une voix de Stentor : Femme « Cartaux, nous sommes donc des bêtes, nous! » — Non, je ne dis pas cela, mon ami ; mais...... » tiens, il n'est pas de ton espèce, il faut que » je te le dise. »

Un jour, au quartier-général, on vit déboucher, par le chemin de Paris, une superbe voiture ; elle était suivie d'une deuxième, troisième, d'une dixième, quinzième, etc. Qu'on juge, dans ces temps de simplicité républicaine, de l'étonnement et de la curiosité de chacun ; le grand Roi n'eût pas voyagé avec plus de pompe. Tout cela avait été requis dans la capitale ; plusieurs étaient des voitures de la Cour ; il en sort une soixantaine de militaires, d'une belle tenue, qui demandent le général en chef ; ils marchent à lui avec l'importance d'ambassadeurs : « Citoyen Général, dit l'orateur de la bande, nous arrivons de Paris ; » les patriotes sont indignés de ton inaction et » de ta lenteur. Depuis long-temps le sol de » la république est violé ; elle frémit de n'être

» pas encore vengée ; elle se demande pour-
» quoi Toulon n'est pas encore repris? pour-
» quoi la flotte anglaise n'est pas encore brû-
» lée ? Dans son indignation, elle a fait un
» appel aux braves ; nous nous sommes présen-
» tés, et nous voilà brûlans d'impatience de
» remplir son attente. Nous sommes canonniers
» volontaires de Paris ; fais-nous donner des
» canons, demain nous marchons à l'ennemi. »
Le général, déconcerté de cette incartade, se retourne vers le commandant d'artillerie, qui lui promet tout bas de le délivrer le lendemain de ces fiers à bras. On les comble, et, au point du jour, le commandant d'artillerie les conduit sur la plage, et met quelques pièces à leur disposition. Étonnés de se trouver à découvert depuis les pieds jusqu'à la tête, ils demandent s'il n'y aura pas quelque abri, quelque bout d'épaulement. On leur répond que c'était bon autrefois, que ce n'est plus la mode, que le patriotisme a rayé tout cela. Mais, pendant le colloque, une frégate anglaise vient à lâcher une bordée, et tous les bravaches de s'enfuir. Alors ce ne fut plus qu'un cri dans le

qu'une même parole : « Courez au commandant de l'artillerie, disait-on, demandez-lui ce qu'il faut faire; il connaît mieux les localités que personne. » Et cela s'exécutait, sans qu'aucun s'en plaignît. Du reste, il ne s'épargnait point; il eut plusieurs chevaux tués sous lui, et reçut, d'un Anglais, un coup de baïonnette à la cuisse gauche; blessure grave qui le menaça quelques instans de l'amputation.

Étant un jour dans une batterie, où un des chargeurs est tué, il prend le refouloir, et charge lui-même dix à douze coups. A quelques jours de là, il se trouve couvert d'une gale très-maligne; on cherche où elle peut avoir été attrapée; *Muiron*, son adjudant, découvre que le canonnier mort en était infecté. L'ardeur de la jeunesse, l'activité du service, font que le commandant d'artillerie se contente d'un léger traitement, et le mal disparut; mais le poison n'était que rentré, il affecta long-temps sa santé et faillit lui coûter la vie. De là, la maigreur, l'état chétif et débile, le teint maladif du général en chef de l'armée d'Italie et de l'armée d'Égypte.

Ce ne fut que beaucoup plus tard, aux Tuileries, après de nombreux vésicatoires sur la poitrine, que Corvisart le rendit tout à fait à la santé; alors aussi commença cet embonpoint qu'on lui a connu depuis.

Napoléon, de simple commandant de l'artillerie de l'armée de Toulon, eût pu en devenir le général en chef avant la fin du siége. Le jour même de l'attaque du Petit-Gibraltar, le général Dugommier, qui la retardait depuis quelques jours, voulait la retarder encore; sur les trois ou quatre heures après midi, les représentans envoyèrent chercher Napoléon; ils étaient mécontens de Dugommier, surtout à cause de son nouveau délai, et voulant le destituer, ils offrirent le commandement au chef de l'artillerie, qui s'y refusa, et alla trouver son général, qu'il estimait et aimait, lui fit connaître ce dont il s'agissait, et le décida à l'attaque. Sur les huit ou neuf heures du soir, quand tout était en marche, au moment de l'exécution, les choses changèrent, les représentans interdisaient alors l'attaque; mais Dugommier, toujours poussé par le commandant

d'artillerie, y persista : s'il n'eût pas réussi, il était perdu, sa tête tombait; tel était le train des affaires et la justice du temps.

Ce furent les notes que les comités de Paris trouvèrent au bureau de l'artillerie, sur le compte de Napoléon, qui firent jeter les yeux sur lui pour le siége de Toulon. On vient de voir que dès qu'il y parut, malgré son âge et l'infériorité de son grade, il y gouverna : ce fut le résultat naturel de l'ascendant, du savoir, de l'activité et de l'énergie, sur l'ignorance et la confusion du moment. Ce fut réellement lui qui prit Toulon, et pourtant il est à peine nommé dans les relations. Il tenait déjà cette ville, que dans l'armée on ne s'en doutait point encore : après avoir enlevé le Petit-Gibraltar qui, pour lui, avait toujours été la clef et le terme de toute l'entreprise, il dit au vieux Dugommier, qui était accablé de fatigues : « Allez vous repo- » ser; nous venons de prendre Toulon, vous » pourrez y coucher après-demain. » Quand Dugommier vit la chose en effet accomplie, quand il récapitula que le jeune commandant d'artillerie lui avait toujours dit d'avance, à

point nommé, ce qui arriverait, ce fut alors tout à fait de sa part de l'admiration et de l'enthousiasme; il ne pouvait tarir sur son compte. Il est très-vrai, ainsi qu'on le trouve dans quelques pièces du temps, qu'il instruisit les comités de Paris qu'il avait avec lui un jeune homme auquel on devait une véritable attention, parce que, quelque côté qu'il adoptât, il était sûrement destiné à mettre un grand poids dans la balance. Dugommier, envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, voulut avoir avec lui le jeune commandant d'artillerie; mais il ne put l'obtenir; toutefois il en parlait sans cesse; et depuis, quand cette même armée, après la paix avec l'Espagne, fut envoyée pour renfort à celle d'Italie, qui reçut bientôt après Napoléon pour général en chef, celui-ci se trouva arriver au milieu d'officiers qui, d'après tout ce qu'ils avaient entendu dire à Dugommier, n'avaient plus assez d'yeux pour le considérer.

Quant à Napoléon, son succès de Toulon ne l'étonna pas trop; il en jouit, disait-il, avec une vive satisfaction, sans doute; mais sans s'en émerveiller. Il en fut de même l'année sui-

vante à Saorgio, où ses opérations furent admirables : il y accomplit en peu de jours ce qu'on tentait vainement depuis deux ans. « Vendémiaire et même Montenotte, disait l'Empereur, ne me portèrent pas encore à me croire » un homme supérieur; ce n'est qu'après Lodi » qu'il me vint dans l'idée que je pourrais bien » devenir, après tout, un acteur décisif sur notre » scène politique. Alors naquit, continuait-il, » la première étincelle de la haute ambition. » Toutefois il se rappelait qu'après Vendémiaire, commandant l'armée de l'intérieur, il donna, dès ce temps-là, un plan de campagne qui se terminait par la pacification sur la crête du *Simmering*; ce qu'il exécuta peu de temps après lui-même, à *Léoben*. Cette pièce pourrait se trouver peut-être encore dans les archives des bureaux.

On sait quelle était la férocité du temps; elle s'était encore accrue sous les murs de Toulon, par l'agglomération de plus de deux cents députés des associations populaires voisines, qui y étaient accourus, et poussaient aux mesures les plus atroces; ce sont eux qu'il faut accuser des excès

sanguinaires dont tous les militaires gémirent alors. Quand Napoléon fut devenu un grand personnage, la calomnie essaya d'en diriger l'odieux sur sa personne : « ce serait se dégrader que de » chercher à y répondre, disait l'Empereur. » Et bien au contraire, l'ascendant que ses services lui avaient acquis dans l'armée, ainsi que dans le port et dans l'arsenal de Toulon, lui servirent, à quelques temps de là, à sauver des infortunés émigrés, du nombre desquels était la famille *Chabrillant*, émigrés, que la tempête ou les chances de la guerre avaient jetés sur la plage française; on voulait les mettre à mort sur ce que la loi était positive contre tout émigré qui reparaissait en France. Vainement, disaient-ils, pour leur défense, qu'ils y étaient venus par accident, contre leur gré; qu'ils demandaient, pour toute grâce, qu'on les laissât s'en retourner; ils eussent péri, si, à ses risques et périls, le général de l'artillerie n'eût osé les sauver, en leur procurant des caissons ou un bateau couvert qu'il expédia au dehors, sous prétexte d'objets relatifs à son département. Plus tard, sous son règne, ces personnes ont eu la dou-

ceur de lui parler de leur reconnaissance, et de lui dire qu'ils conservaient précieusement l'ordre qui leur avait sauvé la vie *.

Dès que Napoléon se trouva à la tête de l'artillerie, à Toulon, il profita de la nécessité des circonstances pour faire rentrer au service un grand nombre de ses camarades que leur naissance ou leurs opinions politiques avaient d'abord éloignés. Il fit placer le colonel *Gassendi* à la tête de l'arsenal de Marseille ; on connaît l'entêtement et la sévérité de celui-ci; ils le mirent souvent en péril et il fallut plus d'une fois toute la célérité et les soins de Napoléon, pour l'arracher à la rage des séditieux.

Napoléon, plus d'une fois, courut aussi lui-même des dangers de la part des bourreaux révolutionnaires : à chaque nouvelle batterie qu'il établissait, les nombreuses députations de patriotes qui se trouvaient au camp, sollicitaient

* Ce fait vérifié auprès des personnes même qui en avaient été l'objet, s'est trouvé non-seulement de la dernière exactitude; mais a fourni encore des détails infiniment touchans que Napoléon semblait avoir oubliés, les ayant négligés dans ses conversations.

L'Empereur rendait à Robespierre la justice de dire qu'il avait vu de longues lettres de lui à son frère, Robespierre jeune, alors représentant à l'armée du midi, où il combattait et désavouait avec chaleur ces excès, disant qu'ils déshonoraient la révolution, et la tueraient.

Napoléon, au siége de Toulon, s'attacha quelques personnes dont on a beaucoup parlé depuis. Il distingua, dans les derniers rangs de l'artillerie, un jeune officier qu'il eut d'abord beaucoup de peine à former; mais dont depuis il a tiré les plus grand services : c'était *Duroc*, qui, sous un extérieur peu brillant, possédait les qualités les plus solides et les plus utiles; aimant l'Empereur pour lui-même, dévoué pour le bien, sachant dire la vérité à propos. Il a été depuis duc de Frioul et Grand-Maréchal. Il avait mis le palais sur un pied admirable, et dans l'ordre le plus parfait. A sa mort, l'Empereur pensa qu'il avait fait une perte irréparable; et une foule de personnes l'ont pensé comme lui. L'Empereur me disait que Duroc seul avait eu son intimité, et possédé son entière confiance.

Lors de la construction d'une des premières batteries que Napoléon, à son arrivée à Toulon, ordonna contre les Anglais, il demanda sur le terrain un sergent ou caporal qui sût écrire. Quelqu'un sortit des rangs, et écrivit sous sa dictée, sur l'épaulement même. La lettre à peine finie, un boulet la couvre de terre. « Bien, » dit l'écrivain, je n'aurai pas besoin de sable. » Cette plaisanterie, le calme avec lequel elle fut dite, fixa l'attention de Napoléon, et fit la fortune du sergent : c'était *Junot*, depuis duc d'Abrantès, colonel-général des hussards, commandant en Portugal, gouverneur-général en Illyrie, où il donna des signes d'une démence qui ne fit que s'accroître pendant son retour en France, durant lequel, s'étant mutilé lui-même d'une manière horrible, il périt bientôt victime d'excès qui avaient altéré sa santé et sa raison.

Napoléon, devenu général d'artillerie, commandant cette arme à l'armée d'Italie, y porta la supériorité et l'influence qu'il avait acquises si rapidement devant Toulon; toutefois, ce ne fut pas sans quelques traverses, ni même sans

quelques dangers. Il fut mis en arrestation à Nice, quelques instans, par le représentant *Laporte*, devant lequel il ne voulait pas plier. Un autre représentant, dans une autre circonstance, le mit *hors la loi*, parce qu'il ne voulait pas le laisser disposer de tous ses chevaux d'artillerie, pour courir la poste. Enfin un décret, non exécuté, le manda à la barre de la convention, pour avoir proposé quelques mesures militaires relatives aux fortifications à Marseille.

Dans cette armée, de Nice ou d'Italie, il enthousiasma fort le représentant *Robespierre le jeune*, auquel il donne des qualités bien différentes de celles de son frère, qu'il n'a du reste jamais vu. Ce Robespierre jeune, rappelé à Paris, quelque temps avant le neuf thermidor, par son frère, fit tout au monde pour décider Napoléon à le suivre. « Si je n'eusse inflexi-» blement refusé, observait-il, sait-on où pou-» vait me conduire un premier pas, et quelles » autres destinées m'attendaient? »

Il y avait aussi à l'armée de Nice un autre représentant assez insignifiant. Sa femme, extrêmement jolie, fort aimable, partageait, et par-

fois dirigeait sa mission ; elle était de Versailles. Le ménage faisait le plus grand cas du général d'artillerie ; il s'en était tout à fait engoué, et le traitait au mieux sous tous les rapports. « Ce » qui était un avantage immense, observait Napo-» léon ; car, dans ce temps de l'absence des lois, » ou de leur improvisation, disait-il, un repré-» sentant du peuple était une véritable puis-» sance. » Celui-ci fut un de ceux qui, dans la Convention, contribuèrent le plus à faire jeter les yeux sur Napoléon, lors de la crise de Vendémiaire ; ce qui n'était qu'une suite naturelle des hautes impressions que lui avaient laissées le caractère et la capacité du jeune général.

L'Empereur racontait que devenu souverain, il revit un jour la belle représentante de Nice, d'ancienne et douce connaissance. Elle était bien changée, à peine reconnaissable, veuve, et tombée dans une extrême misère. L'Empereur se plut à faire tout ce qu'elle demanda ; il réalisa, dit-il, tous ses rêves, et même au-delà. Bien qu'elle vécût à Versailles, elle avait été nombre d'années avant de pouvoir pénétrer jusqu'à lui. Lettres, pétitions, sollici-

tations de tous genres, tout avait été inutile; tant, disait l'Empereur, il est difficile d'arriver au souverain, lors même qu'il ne s'y refuse pas. Encore était-ce lui qui, un jour de chasse à Versailles, était venu à la mentionner par hasard; et Berthier, de cette même ville, ami d'enfance de cette dame, lequel, jusque-là, n'avait jamais daigné parler d'elle, encore moins de ses sollicitations, fut le lendemain son introducteur. « Mais, comment ne vous êtes-vous » pas servie de nos connaissances communes de » l'armée de Nice pour arriver jusqu'à moi, lui » demandait l'Empereur? Il en est plusieurs qui » sont des personnages, et en perpétuel rap- » port avec moi. — Hélas! Sire, répondit-elle, » nous ne nous sommes plus connus dès qu'ils » ont été grands, et que je suis devenue mal- » heureuse. »

L'Empereur, entrant un jour avec moi dans les plus petits détails sur cette ancienne connaissance, me disait : « J'étais bien jeune alors, » j'étais heureux et fier de mon petit succès; » aussi cherchai-je à le reconnaître par toutes » les attentions en mon pouvoir; et vous allez

» voir quel peut être l'abus de l'autorité, à quoi » peut tenir le sort des hommes; car je ne suis » pas pire qu'un autre. La promenant un jour » au milieu de nos positions, dans les environs » du Col de Tende, à titre de reconnaissance » comme chef de l'artillerie, il me vint subi- » tement à l'idée de lui donner le spectacle » d'une petite guerre, et j'ordonnai une atta- » que d'avant-poste. Nous fûmes vainqueurs, » il est vrai; mais évidemment il ne pouvait y » avoir de résultat; l'attaque était une pure » fantaisie, et pourtant quelques hommes y » restèrent. Aussi, plus tard, toutes les fois que » le souvenir m'en est revenu à l'esprit, je me » le suis fort reproché. »

Les événemens de Thermidor ayant amené un changement dans les comités de la Convention, *Aubry*, ancien capitaine d'artillerie, se trouva diriger celui de la guerre, et fit un nouveau tableau de l'armée; il ne s'y oublia pas, il se fit général d'artillerie, et favorisa plusieurs de ses anciens camarades, au détriment de la queue du corps, qu'il réforma. Napoléon, qui avait à peine vingt-cinq ans, devint alors géné-

ral d'infanterie, et fut désigné pour le service de la Vendée. Cette circonstance lui fit quitter l'armée d'Italie pour aller réclamer avec chaleur contre un pareil changement, qui ne lui convenait sous aucun rapport. Trouvant Aubry inflexible, et qui s'irritait de ses justes réclamations, il donna sa démission. On verra, dans la relation des campagnes d'Italie, comment il fut presque immédiatement employé, lors de l'échec de Kellermann, au comité des opérations militaires, où se préparaient le mouvement des armées et les plans de campagnes; c'est là où vint le prendre le treize Vendémiaire.

Les réclamations auprès d'Aubry furent une véritable scène; il insistait avec force, parce qu'il avait des faits par-devers lui; Aubry s'obstinait avec aigreur, parce qu'il avait la puissance : celui-ci disait à Napoléon qu'il était trop jeune, et qu'il fallait laisser passer les anciens; Napoléon répondait qu'on vieillissait vite sur le champ de bataille, et qu'il en arrivait : Aubry n'avait jamais vu le feu; les paroles furent très-vives.

Je disais à l'Empereur qu'au retour de mon

émigration, j'avais occupé long-temps, dans la rue Saint-Florentin, le salon même dans lequel s'était passé cette scène : je l'y avais entendu raconter plus de mille fois; et bien qu'elle fût rendue par des bouches ennemies, chacun n'en mettait pas moins un grand intérêt à en retracer les détails, et à se figurer la partie du salon, la feuille du parquet où avait dû s'exprimer tel geste et se prononcer telle parole.

On trouvera, dans la relation de la fameuse journée de Vendémiaire, si importante dans les destinées de la révolution et dans celles de Napoléon, qu'il balança quelque temps à se charger de la défense de la Convention*.

La nuit qui suivit cette journée, Napoléon se présenta au comité des Quarante, qui était en permanence aux Tuileries. Il avait besoin de tirer des mortiers et des munitions de Meudon; la circonspection du président (*Cambacérès*) était telle que, malgré les dangers qui avaient signalé la journée, il n'en voulut jamais signer l'ordre; mais seulement, et par accom-

---

* Voyez tome II, chapitre du treize Vendémiaire.

modement, il invita à mettre ces objets à la disposition du général.

Pendant son commandement de Paris, qui suivit la journée du treize Vendémiaire, Napoléon eut à lutter surtout contre une grande disette, qui donna lieu à plusieurs scènes populaires. Un jour entre autres que la distribution avait manqué, et qu'il s'était formé des attroupemens nombreux à la porte des boulangers, Napoléon passait, avec une partie de son état-major, pour veiller à la tranquillité publique; un gros de la populace, des femmes surtout, le pressent, demandant du pain à grands cris; la foule s'augmente, les menaces s'accroissent, et la situation devient des plus critiques. Une femme monstrueusement grosse et grasse, se fait particulièrement remarquer par ses gestes et par ses paroles: « Tout ce tas » d'épauletiers, crie-t-elle en apostrophant ce » groupe d'officiers, se moquent de nous; pourvu » qu'ils mangent et qu'ils s'engraissent bien, » il leur est fort égal que le pauvre peuple » meure de faim. » Napoléon l'interpelle: « La » bonne, regarde-moi bien; quel est le plus

» gras de nous deux? » Or Napoléon était alors extrêmement maigre. « J'étais un vrai parche- » min, disait-il. » Un rire universel désarme la populace, et l'état-major continue sa route.

On verra, dans les mémoires de la campagne d'Italie, comment Napoléon vint à connaître Mme de *Beauharnais* *, et comment se fit son mariage, si faussement dépeint dans les récits du temps. A peine l'eut-il connue, qu'il passait chez elle presque toutes les soirées : c'était la réunion la plus agréable de Paris. Lorsque la société courante se retirait, restaient alors d'ordinaire, M. de Montesquiou, le père du Grand-Chambellan; le duc de Nivernais, si connu par les grâces de son esprit; et quelques autres. On regardait si les portes étaient bien fermées, et l'on se disait : « Causons de l'an- » cienne Cour, faisons un tour à Versailles. »

Le dénuement du trésor et la rareté du numéraire, étaient tels dans la république, qu'au départ du général Bonaparte pour l'armée d'Italie, tous ses efforts et ceux du Directoire ne purent

* Voyez tome II, chapitre de Vendémiaire.

composer que deux mille louis qu'il emporta dans sa voiture. C'est avec cela qu'il part pour aller conquérir l'Italie et marcher à l'empire du monde. Et voici un détail curieux : il doit exister un ordre du jour signé Berthier, où le général en chef, à son arrivée au quartier-général à Nice, fait distribuer aux généraux, pour les aider à entrer en campagne, la somme de quatre louis en espèce; et c'était une grande somme : depuis bien du temps personne ne connaissait plus le numéraire. Ce simple ordre du jour peint les circonstances du temps avec plus de force et de vérité que ne saurait le faire un gros volume.

Dès que Napoléon se montre à l'armée d'Italie, on voit tout aussitôt l'homme fait pour commander aux autres; il remplit dès cet instant la grande scène du monde; il occupe toute l'Europe : c'est un météore qui envahit le firmament. Il concentre dès-lors tous les regards, toutes les pensées; compose toutes les conversations. A compter de cet instant, toutes les gazettes, tous les ouvrages, tous les monumens sont toujours lui. On rencontre son

nom dans toutes les pages, à toutes les lignes, dans toutes les bouches, partout *.

Son apparition fut une véritable révolution dans les mœurs, les manières, la conduite, le langage. Decrès m'a souvent répété que ce fut à Toulon qu'il apprit la nomination de Napoléon au commandement de l'armée d'Italie : il l'avait beaucoup connu à Paris, il se croyait

---

RÉCAPITULATION CHRONOLOGIQUE.

L'Empereur est né, le	15 Août 1769
Entré à l'école de Brienne, le	1779
Passé à celle de Paris, le	1783
Lieutenant dans le 1er régiment d'artillerie de la Fère, le	1 Sept. 1785
Capitaine, le	6 Fév. 1792
Chef de bataillon, le	19 Oct. 1793
Général de Brigade, le	6 Fév. 1794
Général de Division, le	16 Oct. 1795
Général en chef de l'armée de l'Intérieur, le	26 Oct. 1795
Général en chef de l'armée d'Italie, le	23 Fév. 1796
Premier Consul, le	13 Déc. 1799
Consul à vie, le	2 Août 1802
Empereur, le	18 Mai 1804
Couronné, le	2 Déc. 1804
Première abdication à Fontainebleau, le	11 Avril 1814
Reprend les rênes, le	20 Mars 1815
Seconde abdication à l'Élisée, le	21 Juin 1815

en toute familiarité avec lui. « Aussi, quand » nous apprenons, disait-il, que le nouveau gé- » néral va traverser la ville, je m'offre aussitôt à » tous les camarades pour les présenter, en me » faisant valoir de mes liaisons. Je cours plein » d'empressement, de joie ; le salon s'ouvre, » je vais m'élancer, quand l'attitude, le regard, » le son de voix, suffisent pour m'arrêter : il » n'y avait, pourtant en lui rien d'injurieux ; » mais c'en fut assez, à partir de là, je n'ai ja- » mais été tenté de franchir la distance qui m'a- » vait été imposée. »

Un autre signe caractéristique du généralat de Napoléon, c'est l'habileté, l'énergie, la pureté de son administration ; sa haine constante pour les dilapidations, le mépris absolu de ses propres intérêts. « Je revins de la campagne » d'Italie, nous disait-il un jour, n'ayant pas » trois cent mille francs en propre ; j'eusse pu » facilement en rapporter dix ou douze mil- » lions, ils eussent bien été les miens ; je n'ai » jamais rendu de comptes, on ne m'en de- » manda jamais. Je m'attendais, au retour, à » quelque grande récompense nationale : il fut

» question, dans le public, de me doter de » Chambord; j'eusse été très-avide de cette » espèce de fortune; mais le Directoire fit écar- » ter la chose. Cependant j'avais envoyé en » France, au moins cinquante millions pour le » service de l'État. C'est la première fois, dans » l'histoire moderne, qu'une armée fournit aux » besoins de la patrie, au lieu de lui être à » charge. »

Lorsque Napoléon traita avec le duc de Modène, *Salicetti*, commissaire du Gouvernement auprès de l'armée, avec lequel il avait été assez mal jusque-là, vint le trouver dans son cabinet. » Le commandeur d'Est, lui dit-il, frère du » duc, est là avec quatre millions en or dans » quatre caisses : il vient, au nom de son frère, » vous prier de les accepter, et moi je viens » vous en donner le conseil; je suis de votre » pays, je connais vos affaires de famille; le » Directoire et le Corps-Législatif ne reconnaî- » tront jamais vos services; ceci est bien à vous, » acceptez-le sans scrupule et sans publicité; » la contribution du duc sera diminuée d'au- » tant, et il sera bien aise d'avoir acquis un

» protecteur. — Je vous remercie, répondit » froidement Napoléon, je n'irai pas, pour » cette somme, me mettre à la disposition du » duc de Modène, je veux demeurer libre. »

Un administrateur en chef de cette même armée répétait souvent qu'il avait vu Napoléon recevoir pareillement, et refuser de même, l'offre de sept millions en or, faite par le gouvernement de Venise, pour conjurer sa destruction.

L'Empereur riait de l'exaltation de ce financier, auquel le refus de son général paraissait sur-humain, plus difficile, plus grand que de gagner des batailles. L'Empereur s'arrêtait avec une certaine complaisance sur ces détails de désintéressement, concluant néanmoins qu'il avait eu tort, et avait manqué de prévoyance, soit qu'il eût voulu songer à se faire chef de parti, et à remuer les hommes; soit qu'il eût voulu ne demeurer que simple particulier dans la foule; car au retour, disait-il, on l'avait laissé à peu près dans la misère, et il eût pu continuer une carrière de véritable pauvreté, lorsque le dernier de ses généraux ou de ses administrateurs rapportait

de grosses fortunes. « Mais aussi, ajoutait-il, si » mon administrateur m'eût vu accepter, que » n'eût-il pas fait? mon refus l'a contenu.

» Arrivé à la tête des affaires, comme Con» sul, mon propre désintéressement et toute ma » sévérité ont pu seuls changer les mœurs de » l'administration, et empêcher le spectacle » effroyable des dilapidations directoriales. J'ai » eu beaucoup de peine à vaincre les penchans » des premières personnes de l'État, que l'on a » vues depuis, près de moi, strictes et sans » reproches. Il m'a fallu les effrayer souvent. » Combien n'ai-je pas dû répéter de fois, dans » mes conseils, que si je trouvais en faute mon » propre frère, je n'hésiterais pas à le chas» ser, etc., etc. »

Jamais personne sur la terre ne disposa de plus de richesses, et ne s'en appropria moins. Napoléon a eu, dit-il, jusqu'à quatre cent millions d'espèces dans les caves des Tuileries. Son domaine de l'extraordinaire s'élevait à plus de sept cent millions. Il a dit avoir distribué plus de cinq cent millions de dotation à l'armée. Et, chose bien remarquable, celui qui

répandit autant de trésors n'eut jamais de propriété particulière ! Il avait rassemblé au Musée des valeurs qu'on ne saurait estimer, et il n'eut jamais un tableau, une rareté à lui.

Au retour d'Italie, et partant pour l'Égypte, il acquit la Malmaison ; il y mit à peu près tout ce qu'il possédait. Il l'acheta au nom de sa femme, qui était plus âgée que lui ; en lui survivant il pouvait se trouver n'avoir plus rien ; c'est, disait-il lui-même, qu'il n'avait jamais eu le goût ni le sentiment de la propriété : il n'avait jamais eu, ni songé à avoir.

« Si peut-être j'ai quelque chose aujourd'hui *, continuait-il, cela dépend de la ma-

* Le dépôt chez la maison Lafitte.

L'Empereur ayant abdiqué pour la seconde fois, quelqu'un, qui l'aimait pour lui-même, et connaissait son imprévoyance, accourut pour connaître si l'on avait pris des mesures pour son avenir. On n'y avait pas songé, et Napoléon demeurait absolument sans rien. Pour pouvoir y remédier, il fallut que bien des gens s'y prêtassent de tout leur cœur, et l'on vint à bout, de la sorte, de lui composer les quatre ou cinq millions dont M. Lafitte s'est trouvé le dépositaire.

Au moment de quitter la Malmaison, la sollicitude des vrais amis de Napoléon ne lui fut pas moins utile. Quel-

» nière dont on s'y sera pris au loin depuis mon » départ; mais dans ce cas encore, il aura tenu » à la lame d'un couteau que je n'eusse rien au » monde. Du reste chacun a ses idées relatives : » j'avais le goût de la fondation, et non celui

qu'un, qui se défiait du désordre et de la confusion inséparables de notre situation, voulut vérifier par lui-même si l'on avait bien pourvu à tout; quel fut son étonnement d'apprendre que le chariot chargé des ressources futures, demeurait oublié sous une remise à la Malmaison même; et quand on voulut y remédier, la clef ne se trouva plus. Cet embarras demanda beaucoup de temps; notre départ en fut même retardé de quelques instans.

Cependant M. Lafitte était accouru pour donner à l'Empereur un récépissé de la somme; mais Napoléon n'en voulait point, lui disant : « Je vous connais, mon» sieur Lafitte, je sais que vous n'aimiez point mon gou» vernement; mais je vous tiens pour un honnête homme. »

Du reste, M. Lafitte semble avoir été destiné à se trouver le dépositaire des monarques malheureux. Louis XVIII, en partant pour Gand, lui avait fait remettre pareillement une somme considérable. A l'arrivée de Napoléon, au 20 mars, M. Lafitte fut mandé par l'Empereur, et questionné sur ce dépôt, qu'il ne nia pas. Et comme il exprimait la crainte qu'un reproche se trouvât renfermé dans les questions qui venaient de lui être faites. — « Aucun; répondit l'Empereur : cet argent était » personnellement au Roi, et les affaires domestiques ne » sont pas de la politique. »

» de la propriété. Ma propriété à moi était dans » la gloire et la célébrité : le *Simplon*, pour les » peuples; le *Louvre*, pour les étrangers, m'é- » taient plus à moi une propriété que des do- » maines privés. J'achetais des diamans à la cou- » ronne; je réparais les palais du souverain, je » les encombrais de mobilier; et je me surpre- » nais parfois à trouver que les dépenses de José- » phine, dans ses serres ou sa galerie, étaient » un véritable tort pour mon jardin des Plantes » ou mon Musée de Paris, etc., etc. »

En prenant le commandement de l'armée d'Italie, Napoléon, malgré son extrême jeunesse, y imprima tout d'abord la subordination, la confiance et le dévouement le plus absolu. Il subjugua l'armée par son génie, bien plus qu'il ne la séduisit par sa popularité : il était en général très-sévère et peu communicatif. Il a constamment dédaigné, dans le cours de sa vie, les moyens secondaires qui peuvent gagner les faveurs de la multitude; peut-être même y a-t-il mis une répugnance qui peut lui avoir été nuisible.

Son extrême jeunesse, lorsqu'il prit le com-

mandement de l'armée d'Italie, ou toute autre cause y avait établi un singulier usage; c'est qu'après chaque bataille, les plus vieux soldats se réunissaient en conseil, et donnaient un nouveau grade à leur jeune général : quand celui-ci rentrait au camp, il y était reçu par les vieilles moustaches, qui le saluaient de son nouveau titre. Il fut fait caporal à Lody, sergent à Castiglione; et delà ce surnom de *petit-caporal*, resté long-temps à Napoléon parmi les soldats. Et qui peut dire la chaîne qui unit la plus petite cause aux plus grands événemens! peut-être ce sobriquet a-t-il contribué au prodige de son retour en 1815; lorsqu'il haranguait le premier bataillon qu'il rencontra, avec lequel il fallut parlementer, une voix s'écria : « *Vive notre petit caporal! nous ne le combattrons jamais!* »

L'administration du Directoire et celle du Général en chef de l'armée d'Italie, semblaient deux gouvernemens tout différens.

Le Directoire, en France, mettait à mort les émigrés; jamais l'armée d'Italie n'en fit périr aucun. Le Directoire alla même jusqu'à écrire

à Napoléon, lorsqu'il sut *Wurmser* assiégé dans Mantoue, de se rappeler qu'il était émigré; mais Napoléon, en le faisant prisonnier, s'empressa de rendre à sa vieillesse un hommage des plus touchans.

Le Directoire employait vis-à-vis du Pape des formes outrageantes; le Général de l'armée d'Italie, ne l'appelait que Très-Saint-Père, et lui écrivait avec respect.

Le Directoire voulait renverser le Pape; Napoléon le conserva.

Le Directoire déportait les prêtres et les proscrivait; Napoléon disait à son armée, quand elle les rencontrait, de se rappeler que c'étaient des Français et leurs frères.

Le Directoire eût voulu exterminer partout jusqu'aux vestiges de l'aristocratie; Napoléon écrivait aux démocrates de Gênes, pour blâmer leurs excès à cet égard, et n'hésitait pas à leur mander que, s'ils voulaient conserver son estime, ils devaient respecter la statue de Doria, et les institutions qui avaient fait la gloire de leur république.

Jeudi 7 au Samedi 9.

Uniformité. — Ennui. — L'Empereur se décide à écrire ses Mémoires.

Nous continuions toujours notre navigation, sans que rien vînt interrompre l'uniformité qui nous entourait. Tous nos jours se ressemblaient; l'exactitude de mon journal pouvait seule me laisser savoir où nous en étions du mois et de la semaine. Heureusement le travail remplissait tous mes momens, et la journée coulait avec une certaine facilité. Les matériaux que j'amassais dans la conversation de l'après-dînée, ne me laissaient pas de temps perdu jusqu'à celle du lendemain.

Cependant l'Empereur savait que je travaillais beaucoup; il soupçonnait même l'objet de mon occupation; il voulut s'en assurer, et prit connaissance de quelques pages; il n'en fut pas mécontent. Mais, revenant plusieurs fois sur le même sujet, il trouvait qu'un tel journal serait plus intéressant qu'utile; que les événemens militaires, par exemple, tirés ainsi de seules conversations courantes, seraient tou-

jours maigres, incomplets, sans objet et sans résultat, de pures anecdotes souvent puériles, au lieu d'opérations et de résultats classiques. Je saisis avidement l'occasion favorable, j'abondai dans son sens, j'osai suggérer l'idée qu'il me dictât les campagnes d'Italie : « Ce serait » un bienfait pour la patrie, un vrai monument » de la gloire nationale. Nos momens étaient » bien oisifs, nos heures bien longues, le tra» vail les tromperait; quelques instans pour» raient n'être pas sans charmes. » Ce devint alors le sujet de conversations prises et reprises plusieurs fois.

Enfin l'Empereur se décida, et le samedi 9 septembre 1815, me faisant venir dans sa chambre, il me dicta, pour la première fois, quelque chose sur le siége de Toulon : on le trouvera aux campagnes d'Italie, qui formeront un ouvrage séparé, sans que cela intervienne en rien dans les anecdotes que je continuerai de consigner ici, quand l'occasion s'en présentera.

Dimanche 10 au Mercredi 13.

Vents alizés. — La Ligne.

Lorsqu'on approche des Tropiques, on rencontre, ce qu'on appelle les vents alizés; vents éternellement de la partie de l'Est. La science explique ce phénomène d'une manière assez satisfaisante. Lorsqu'en venant d'Europe on commence à atteindre ces vents, ils soufflent du Nord-Est; à mesure qu'on s'avance vers la Ligne, ils se rapprochent de l'Est; on a généralement à craindre des calmes sous la Ligne. Lorsqu'elle est dépassée, les vents gagnent graduellement vers le Sud, jusqu'au Sud-Est; et, quand enfin on dépasse les Tropiques, on perd les vents alizés, et l'on rentre dans les vents variables, comme dans nos parages européens. Le bâtiment, qui, venant d'Europe, se dirige sur Sainte-Hélène, est toujours poussé vers l'Ouest par ces vents constans de l'Est. Il serait bien difficile qu'il pût atteindre cette île par une route directe : il n'en a pas même la prétention; il pousse sa pointe jusque dans les parages variables du midi, et gouverne alors

vers le cap de Bonne-Espérance, de manière à rencontrer les vents alizés du Sud-Est, qui le ramènent vent arrière sur Sainte-Hélène.

Or, il y a deux systèmes pour aller trouver les vents variables du Sud : c'est de couper la Ligne du vingt au vingt-quatrième degré de longitude, méridien de Londres; les partisans de cette route disent qu'on y est moins exposé au calme de la Ligne, et que, si elle vous présente le désavantage de vous porter souvent jusqu'à la vue du Brésil, elle vous fait alors franchir cet espace en beaucoup moins de temps. L'amiral Cockburn, qui penchait à croire cette route un préjugé et une routine, se décida pour le second système qui consistait à prendre beaucoup plus à l'Est; et d'après des exemples particuliers, qui lui étaient connus, il chercha à couper la Ligne vers les deuxième ou troisième degrés de longitude. Il ne doutait pas, dans sa route vers les vents variables, de passer assez près sous le vent de Sainte-Hélène, pour raccourcir de beaucoup son chemin, si même il ne parvenait à l'atteindre, en courant des bords, sans sortir des vents alizés.

Les vents, qui, à notre grand étonnement, passèrent à l'Ouest, circonstance que l'Amiral nous dit être plus commune que nous ne pensions, vinrent encore favoriser son opinion; il abandonna les mauvais marcheurs de son escadre, à mesure qu'ils restèrent de l'arrière, et ne songea plus lui-même qu'à gagner sa destination avec le plus de célérité possible.

Jeudi 14 au Lundi 18.

Orage. — Libelles contre l'Empereur. — Leur examen — Considérations générales.

Après de petits vents et quelques calmes, le seize nous eûmes un orage de pluie très-considérable; il fut la joie de l'équipage. Les chaleurs étaient extrêmement modérées ; on eût pu même dire qu'à l'exception de Madère, nous avions constamment joui d'une température fort douce. Mais l'eau était fort rare à bord, par motif d'économie précautionnelle; on s'empressa de profiter de cet orage pour en recueillir autant qu'on put; chaque matelot chercha à s'en faire une petite provision. Le fort de l'orage tomba au moment où l'Empereur, après

son dîner, venait faire sa promenade habituelle sur le pont; cela ne l'arrêta pas, seulement il fit apporter la fameuse *rédingote grise* que les Anglais ne considéraient pas sans un vif intérêt. Le Grand-Maréchal et moi ne quittâmes pas l'Empereur. L'orage dura plus d'une heure dans toute sa force; quand l'Empereur rentra, j'eus toutes les peines du monde à me dépouiller de mes vêtemens; presque tout ce que je portais se trouva perdu.

Les jours suivans, le temps fut pluvieux; mes travaux en souffraient tant soit peu; tout était humide et mouillé dans notre mauvaise petite chambre : d'un autre côté, on se promenait difficilement sur le pont; c'étaient les premiers temps de la sorte que nous eussions eus depuis notre départ; ils nous déconcertaient. Je remplis le vide du travail par la conversation avec les officiers du vaisseau; je n'avais point d'intimité avec aucun; mais j'entretenais avec tous des relations journalières de politesse et de prévenance. Ils aimaient à nous faire causer des affaires de France; car on aurait de la peine à croire jusqu'à quel point la France et les Fran-

çais leur étaient étrangers. Nous nous étonnions fort, réciproquement : eux, nous étonnaient par leurs principes dégénérés ; et nous, nous les étonnions par nos idées et nos mœurs nouvelles, dont ils ne se doutaient nullement : la France leur était certainement bien plus étrangère que la Chine.

Un des premiers du vaisseau, dans une conversation familière, fut conduit à dire : « Je » crois que vous seriez tous bien effrayés, si nous » allions vous jeter sur les côtes de France. — » Pourquoi donc ? — Parce que, répondait-il, » le Roi pourrait vous faire payer cher d'avoir » quitté votre pays pour suivre un autre Sou» verain ; et puis, parce que vous portez une » cocarde qu'il a défendue. — Mais est-ce bien » à un Anglais à parler de la sorte ? Il faut que » vous soyez bien déchus ! Assurément vous » voilà bien loin de votre révolution, si juste» ment qualifiée parmi vous de *glorieuse*. Mais » nous qui nous en rapprochons fort, et qui » avons beaucoup gagné, nous vous répondrons » qu'il n'y a pas une de vos paroles qui ne soit » une hérésie : d'abord notre châtiment ne tient

» plus au bon plaisir du Roi, nous ne dépen-
» dons à cet égard que de la loi; or il n'en
» existe aucune contre nous, et si l'on venait
» à la violer sur ce point, ce serait à vous autres
» à nous garantir; car votre général s'y est en-
» gagé par la capitulation de Paris; et ce serait
» une honte éternelle à votre administration, s'il
» tombait des têtes que votre foi publique
» aurait solennellement garanties.

» Ensuite, nous ne suivons pas un autre sou-
» verain : l'empereur Napoléon a été le nôtre,
» c'est incontestable; mais il a abdiqué, et il
» ne l'est plus. Vous confondez ici des actes
» privés avec des mesures de parti; de l'affec-
» tion, du dévouement, de la tendresse, avec
» de la politique. Enfin, pour ce qui est de nos
» couleurs, lesquelles semblent vous offusquer,
» ce n'est qu'un reste de notre vieille toilette;
» nous ne les portons encore aujourd'hui que
» parce que nous les portions hier; on ne se
» sépare pas indifféremment de ce que l'on
» aime, il y faut un peu de contrainte et de
» nécessité; pourquoi ne nous les avez-vous
» pas ôtées quand vous nous avez privés de nos

» armes? l'un n'eût pas été plus inconvenable » que l'autre. Nous ne sommes plus ici que des » hommes privés; nous ne prêchons pas la sédi- » tion; ces couleurs nous sont chères, nous ne » saurions le nier : elles le sont, parce qu'elles » nous ont vu vainqueurs de tous nos ennemis; » parce que nous les avons promenées en triom- » phe dans toutes les capitales de l'Europe; » parce que nous les portions tant que nous » avons été le premier peuple de l'univers. »

Dans une autre circonstance, un des mêmes officiers, après avoir parcouru avec moi la grande vicissitude des événemens, me disait : « Que sait-on! peut-être sommes-nous destinés » à réparer les maux que nous vous avons faits! » Vous seriez donc bien étonné si un jour lord » Wellington venait à reconduire Napoléon dans » Paris? — Ah! oui, disais-je, je serais fort » étonné; et d'abord, je n'aurais pas l'honneur » d'être de la partie : à ce prix, j'abandonnerais » même Napoléon! Mais je puis être tranquille, » je vous jure que Napoléon ne me soumettra » pas à cette épreuve; c'est de lui de qui je » tiens ces sentimens; c'est lui qui m'a guéri

» de la doctrine contraire, qui fut ce que j'ap-
» pelle l'erreur de mon enfance. »

Les Anglais se montraient aussi très-avides de nous questionner sur l'Empereur, dont le caractère et les dispositions leur avaient été peints, à ce qu'ils avouaient maintenant, de la manière la plus fausse. Ce n'était pas leur faute, observaient-ils, ils ne le connaissaient que par les ouvrages publiés chez eux; tous très-exagérés contre lui: ils en avaient plusieurs à bord. Un jour, comme je voulais regarder ce que lisait un des officiers, il ferma son livre avec embarras, me disant qu'il était si fort contre l'Empereur, qu'il se ferait conscience de me le laisser voir. Une autre fois l'amiral me questionna longuement sur certaines imputations consignées dans divers ouvrages de sa bibliothèque, dont quelques-uns, me disait-il, jouissaient d'une certaine considération, et dont tous, convenait-il, avaient produit un grand effet, en Angleterre, contre le caractère de Napoléon. Ces circonstances me donnèrent l'idée de passer en revue successivement tous les ouvrages de ce genre qui se trouveraient à bord, et d'en

consigner mon opinion dans mon journal ; ne devant jamais se rencontrer de situation aussi favorable que la mienne pour obtenir, au besoin, quelque éclaircissement sur les points qui pouvaient en valoir la peine.

Mais avant d'entamer aucun de ces extraits, il faut qu'on me passe quelques considérations générales : elles suffiront pour répondre d'avance à la plus grande partie des inculpations sans nombre que je rencontrerai.

La calomnie et le mensonge sont les armes de l'ennemi civil ou politique, étranger ou domestique ; c'est la ressource du vaincu, du faible, de celui qui hait ou qui craint ; c'est l'aliment des salons, la pâture de la place publique. Ils s'acharnent d'autant plus que l'objet est plus grand : il n'est rien alors qu'ils ne hasardent et ne propagent. Plus ces calomnies, ces mensonges, sont absurdes, ridicules, incroyables, plus ils sont recueillis, répétés de bouche en bouche. Les triomphes, les succès, ne feront que les irriter d'avantage ; ils s'amoncelleront toujours en véritable orage moral qui venant à crever au moment du revers, précipitera la

chute, la complétera, deviendra l'opinion et son immense levier.

Or, jamais on n'en fut autant assailli, ni plus défiguré que Napoléon; jamais on n'accumula sur personne autant de pamphlets et de libelles, d'absurdes atrocités, de contes ridicules, de fausses assertions; et cela devait être : Napoléon, sorti de la foule pour monter au rang suprême, marchant à la tête d'une révolution qu'il avait tout à fait civilisée, entraîné, par ces deux circonstances, dans une lutte à mort contre le reste de l'Europe, lutte dans laquelle il n'a succombé que pour avoir voulu la terminer trop promptement; Napoléon, à lui seul le génie, la force, le destin de sa propre puissance, vainqueur de ses voisins, en quelque façon monarque universel; *Marius*, pour les aristocrates; *Sylla*, pour les démocrates; *César*, pour les républicains, devait, au dedans et au dehors, réunir contre lui un ouragan de passions.

Le désespoir, la politique et la rage durent le peindre, dans tous les pays, comme un objet d'horreur et d'effroi. Qu'on ne s'étonne donc

plus de tout ce qui a été dit contre lui. S'il y avait à s'étonner, ce serait qu'on n'ait pas dit davantage, ou que l'effet n'ait pas été encore plus grand. Jamais il ne voulut permettre, au temps de sa puissance, qu'on s'occupât de répondre. « Les soins qu'on prendrait, disait-il, » ne donneraient que plus de poids aux incul- » pations qu'on voudrait combattre. On ne man- » querait pas de dire que tout ce qui serait » écrit dans ma défense aurait été commandé » et payé. Déjà les louanges maladroites de ceux » qui m'entouraient, m'avaient été parfois plus » préjudiciables que toutes ces injures. Ce n'é- » tait que par des faits qu'il me convenait d'y » répondre : un beau monument, une bonne » loi de plus, un triomphe nouveau, devaient » détruire des milliers de ces mensonges : les » déclamations passent, disait-il, les actions » restent! »

C'est indubitablement vrai pour la postérité : les grands hommes d'autrefois nous sont parvenus dégagés des inculpations éphémères et passionnées de leurs contemporains ; mais il n'en est pas ainsi durant la vie, et Napoléon a

fait la cruelle épreuve, en 1814, que les déclamations peuvent étouffer jusqu'aux actions mêmes. Au moment de sa chute, ce fut un vrai débordement, il en fut comme couvert. Toutefois il n'appartenait qu'à lui, dont la vie est si féconde en prodiges, de surmonter cette épreuve, et de reparaître, presque aussitôt, tout resplendissant du sein de ses propres ruines. Son merveilleux retour est assurément sans exemple, soit dans l'exécution, soit dans les résultats. Les transports qu'il fit naître se glissèrent jusque chez les voisins, ils y créèrent des vœux publics ou secrets : et celui qu'en 1814 on avait poursuivi, abattu, comme le fléau des peuples, reparut tout-à-coup en 1815 leur espérance.....

Le mensonge et la calomnie aussi virent alors échapper leur proie, tant ils avaient abusé de leurs excès. Le bon sens des peuples en fit en grande partie justice, et ils ne les croiraient plus aujourd'hui. « Le poison ne pouvait plus » rien sur Mithridate, me disait l'Empereur, il » y a peu de jours, en parcourant de nouveaux » articles contre lui ; eh bien, la calomnie, de-

» puis 1814, ne pourrait pas davantage aujour-» d'hui contre moi. »

Quoiqu'il en soit, dans cette clameur universelle dirigée contre lui au temps de sa puissance, l'Angleterre tint toujours le premier rang.

Il y eut constamment chez elle deux grandes fabriques en toute activité : celle des émigrés, à qui tout était bon ; et celle des ministres anglais, qui avaient établi cette diffamation en système : ils en avaient organisé régulièrement l'action et les effets ; ils entretenaient à leur solde des folliculaires et des libellistes dans tous les coins de l'Europe ; on leur prescrivait leur tâche ; on liait, on combinait leurs attaques, etc., etc.

Mais c'était en Angleterre surtout, que le ministère anglais multipliait l'emploi de ces armes puissantes. Les Anglais, plus libres, plus éclairés, avaient d'autant plus besoin d'être remués. Les ministres trouvaient, dans ce système, le double avantage de monter l'opinion contre l'ennemi commun, et de la détourner de leur propre conduite, en dirigeant les clameurs, l'indignation publique sur le caractère et les actes

d'autrui; par-là, ils sauvaient à leur propre caractère, à leurs propres actes, un examen et des récriminations qui eussent pu les embarrasser. Ainsi l'assassinat de Paul à Pétersbourg; celui de nos envoyés en Perse; l'enlèvement de Naper-Tandy dans la ville libre d'Hambourg; la prise, en pleine paix, des deux riches frégates espagnoles; l'acquisition de toute l'Inde; Malte, le cap de Bonne-Espérance, gardés contre la foi des traités; la machiavélique rupture du traité d'Amiens; l'injuste saisie de nos bâtimens, sans déclaration de guerre; la flotte danoise enlevée, avec une si froide et si ironique perfidie, etc., etc., sont autant d'attentats qui ont été se perdre dans l'agitation universelle qu'on avait eu l'art d'exciter contre un autre.

Pour être juste sur les inculpations accumulées sur Napoléon, par la foule d'ouvrages dirigés contre lui, il faudrait donc faire la part aux passions, aux circonstances; rejeter avec mépris tout ce qui est apocryphe, anonyme et de pure déclamation; s'en tenir aux seuls faits, aux preuves surtout, que n'auront pas manqué de publier ceux qui, l'ayant renversé,

sont demeurés maîtres des pièces authentiques, des archives des ministères, de celles des tribunaux, en un mot, de toutes les sources de la vérité en usage parmi les hommes; mais ils n'ont rien publié, rien produit; et dès-lors, que de pièces s'écroulent d'elles-mêmes de ce monstrueux échafaudage. Et pour être plus régulièrement équitable encore, si on ne veut juger Napoléon qu'à côté de ses analogues et de ses pairs, c'est-à-dire, à côté des fondateurs de dynasties, ou de ceux qui sont parvenus au trône, à la faveur des troubles; alors, nous ne craignons pas de le dire, il se montre sans égal, il brille pur au milieu de tout ce qu'on lui oppose. Ce serait perdre son temps que de passer en revue les citations sans nombre de l'histoire ancienne et moderne : elles sont à la portée de chacun; ne considérons que les deux pays qui nous touchent.

Napoléon a-t-il, comme Hugues-Capet, combattu son souverain? L'a-t-il fait mourir prisonnier dans une tour?

Napoléon en a-t-il agi comme les princes de la maison actuelle d'Angleterre, qui, deux fois,

couvrirent, en 1715 et en 1745, les échafauds de victimes; victimes auxquelles l'inconséquente politique des ministres anglais d'aujourd'hui, ne laisse, d'après leurs propres principes actuels, d'autre qualification que celle de sujets fidèles mourant pour leur souverain légitime, d'autre titre que celui de martyrs!!!

La marche de Napoléon au rang suprême est au contraire toute simple, toute naturelle, toute innocente; elle est unique dans l'histoire; et il est vrai de dire que les circonstances de son élévation, la rendent sans égale. « Je n'ai » point usurpé de couronne, disait-il un jour » au Conseil d'État, je l'ai relevée dans le ruis- » seau; le peuple l'a mise sur ma tête : qu'on » respecte ses actes! »

Et en la relevant ainsi, Napoléon a remis la France dans la société de l'Europe, a terminé nos horreurs et ressuscité notre caractère; il nous a purgés de tous les maux de notre crise funeste, et nous en a conservé tous les biens : « Je suis » monté sur le trône, vierge de tous les crimes » de ma position, disait-il dans une autre cir-

» constance. Est-il bien des chefs de dynastie » qui pussent en dire autant? »

Jamais, à aucune époque de l'histoire, on ne vit la faveur distribuée avec autant d'égalité; le mérite plus indistinctement recherché et récompensé; l'argent public plus utilement employé; les arts, les sciences plus encouragés; jamais la gloire ni le lustre de la patrie ne furent élevés si haut : « Je veux, nous disait-il un jour » au Conseil d'État, que le titre de Français » soit le plus beau, le plus désirable sur la » terre; que tout Français, voyageant en Eu- » rope, se croie, se trouve toujours chez lui. »

Si la liberté sembla souffrir quelque atteinte, si l'autorité sembla parfois dépasser les bornes, les circonstances le rendaient nécessaire, inévitable. Les malheurs d'aujourd'hui nous éclairent trop tard sur cette vérité; nous rendons justice, quand il n'est plus temps, au courage, au jugement, à la prévoyance, qui dictaient alors ces efforts et ses mesures. C'est si vrai, que, sous ce rapport, la chute politique de Napoléon a accru de beaucoup sa domination morale. Qui doute aujourd'hui que sa gloire,

l'illustration de son caractère, ne gagnent infiniment par ses malheurs!!!

A présent, si les ouvrages que je viens de parcourir, me fournissent des circonstances qui sortent de ces considérations générales, elles deviendront l'objet de mon examen particulier. Du reste, ce que j'écrirai ne sera pas une controverse politique; je ne m'adresserai point à l'homme de parti, dont l'opinion est d'avance toute dans ses intérêts et sa passion; je ne parle qu'à l'homme froid, ami de la vérité, désireux de la connaître; ou bien encore à l'écrivain sans passions, qui, dans les temps à venir, cherchera des matériaux avec impartialité: c'est à eux seuls que je m'adresse. Mon témoignage, à leurs yeux, doit être bien supérieur à tous les témoignages anonymes, et demeurer l'égal de ceux qui portent un caractère.

Le premier de ces ouvrages, qui me tomba sous la main fut l'*Anti-Gallican*, dont je parlerai plus loin.

Mardi 19 au Vendredi 22.

Emploi de nos journées.

Nous avancions toujours avec le même vent, le même ciel et la même température. Notre navigation, des plus monotones, demeurait fort douce; nos journées étaient longues, mais le travail les faisait passer. L'Empereur me dictait régulièrement ses campagnes d'Italie; je tenais déjà plusieurs chapitres. Les jours qui avaient suivi la première dictée, avaient été marqués par peu de ferveur; mais la régularité et la promptitude avec lesquelles je lui portais mon travail chaque matin, ses progrès, l'attachèrent tout à fait, et le charme des heures qu'il y employait le lui eurent bientôt rendu comme nécessaire; aussi, j'étais sûr que tous les jours, vers onze heures, il me faisait appeler; il semblait attendre lui-même ce moment avec impatience. Je lui lisais ce qu'il avait dicté la veille; il faisait des corrections, et me dictait la suite: cela le conduisait en un clin-d'œil jusqu'à quatre heures; il demandait alors son valet-de-chambre, passait bientôt après dans le salon,

où une partie de piquet ou d'échecs le conduisait jusqu'au dîner.

L'Empereur dicte très-vite, presque aussi vite que la parole ; il fallut me créer une espèce d'écriture hiéroglyfique. Je courais, à mon tour, dicter à mon fils; j'étais assez heureux et assez prompt pour recueillir, à peu près littéralement, toutes les expressions de l'Empereur. Je n'avais plus de momens perdus; tous les jours on venait m'avertir qu'on était déjà à table; heureusement que je pouvais m'y glisser sans être aperçu, ma place étant à côté de la porte, qui demeurait toujours ouverte; j'en avais changé, depuis long-temps, à la prière du capitaine Ross, commandant du vaisseau, qui, ne parlant qu'anglais, était bien aise de pouvoir se faire expliquer ou apprendre quelques mots de français : j'étais venu me mettre entre lui et le Grand-Maréchal. Le capitaine Ross est bon, doux, plein d'attentions; j'avais créé l'habitude, suivant leur usage de s'offrir un verre de vin, d'adresser le mien à la santé de sa femme; il me rendait le sien à la santé

de la mienne : ce fut depuis notre coutume journalière.

Après le dîner, l'Empereur ne manquait jamais de revenir sur la dictée du matin, comme jouissant de l'occupation et du plaisir qu'elle lui avait causés. Cela me valait en cet instant, comme aussi toutes les fois que je l'abordais dans le jour, certaines interpellations de plaisanteries qu'il avait consacrées par leurs répétitions nombreuses : « *Ah! le sage Las* » *Cases!...* à cause de mon Atlas de le Sage, » *M. l'illustre Mémorialiste! le Sully de Sainte-* » *Hélène!* » et plusieurs autres mots de la sorte. Puis il ajoutait maintes fois : « Après tout, mon » cher, ces Mémoires seront aussi connus que » tous ceux qui les ont devancés; vous vivrez » autant que tous leurs auteurs; on ne pourra » jamais s'arrêter sur nos grands événemens, » écrire sur ma personne, sans avoir recours » à vous. » Et, reprenant la plaisanterie, il continuait avec gaîté : « On dira : après tout, il » devait bien le savoir; c'était son conseiller » d'état, son chambellan, son compagnon fidèle. » On dira : Il faut bien le croire, il ne ment

» pas, c'était un honnête homme, etc., etc. »
et mille autres choses semblables.

Samedi 23 au Lundi 25.

Phénomène du hasard — Passage de la Ligne. — Baptême.

Le vent d'Ouest continuait toujours, à notre grand étonnement; c'était une espèce de phénomène dans ces parages : il nous avait très-favorisés jusque-là. Mais, en fait de phénomènes, le hasard en combina, le vingt-trois, un bien plus extraordinaire encore : ce jour-là nous traversâmes la Ligne, par zéro de latitude, zéro de longitude, et zéro de déclinaison; circonstance que le seul hasard ne renouvellera peut-être pas dans un siècle, puisqu'il faut arriver au premier méridien, précisément vers midi, passer la Ligne à cette même heure, et y arriver en même temps que le soleil, le jour de l'équinoxe.

Ce fut un jour de grosse joie et de grand désordre dans tout l'équipage : c'était la cérémonie que nos marins appellent le baptême, et que les Anglais nomment le jour de *grande*

barbe. Les matelots, dans l'appareil le plus burlesque, conduisent en cérémonie, aux pieds de l'un d'eux, transformé en Neptune, tous ceux qui n'ont point encore traversé la Ligne; là un immense rasoir vous parcourt la barbe, préparée avec du goudron; des sceaux d'eau dont on vous inonde aussitôt de toutes parts, les gros éclats de rire dont l'équipage accompagne votre fuite, complètent l'initiation des grands mystères; personne n'est épargné; les officiers mêmes sont, en quelque façon, plus maltraités en cette circonstance que les derniers des matelots. Nous seuls, par une grâce parfaite de l'Amiral, qui jusque-là s'était plu à nous effrayer de cette terrible cérémonie, échappâmes à ses inconveniens et à ses ridicules; nous fûmes conduits, avec toutes sortes d'attentions et de respects, aux pieds du dieu grossier, dont chacun de nous reçut un compliment de sa façon : là se bornèrent toutes nos épreuves.

L'Empereur fut scrupuleusement respecté pendant toute cette saturnale, qui d'ordinaire ne respecte jamais rien. Ayant appris l'usage,

et le ménagement dont on usait à son égard, il ordonna qu'on distribuât cent napoléons au grotesque Neptune et à sa bande, ce à quoi l'Amiral s'opposa, autant par prudence peut-être, que par politesse.

Mardi 26 au Samedi 30.

Prise d'un requin. — Examen de l'Anti-Gallican. — Ouvrages du général Wilson. — Pestiférés de Jaffa. — Traits de la campagne d'Égypte. — Esprit de l'armée d'Egypte. — Berthier. — Railleries des soldats. — Dromadaires. — Mort de Kléber. — Jeune Arabe. — Philipeaux et Napoléon, singularités. — A quoi tiennent les destinées. — Caffarelly, son attachement pour Napoléon. — Réputation de l'armée française en Orient. — Napoléon quittant l'Égypte pour aller gouverner la France. — Expédition des Anglais. — Kléber et Desaix.

Le temps continuait toujours de nous être favorable. La Ligne passée, nous devions nous attendre à chaque instant au vent d'Est, ou de Sud-Est ; la continuation du vent d'Ouest était extraordinaire, et ne pouvait durer long-temps. Le parti qu'avait pris l'Amiral, de se porter beaucoup dans l'Est, rendait notre position

des plus avantageuses, et nous flattait d'un très-court passage.

Un de ces jours, dans l'après-midi, les matelots prirent un énorme requin; l'Empereur voulut savoir la cause du grand bruit et de la confusion arrivés subitement au-dessus de sa tête, et, sur ce qu'il apprit, il eu la fantaisie d'aller voir le monstre marin : il monta sur la dunette, et s'en étant approché de trop près, un effort de l'animal, qui renversa quatre ou cinq matelots, faillit lui casser les jambes; il descendit, le bas gauche tout couvert de sang; nous le crûmes blessé, ce n'était que le sang du requin.

Mes occupations et mes travaux continuaient de la manière la plus uniforme.

L'Anti-Gallican, le premier des ouvrages dont j'avais entrepris la lecture, était un volume de cinq cents pages, où l'on avait recueilli tout ce qui avait été composé en Angleterre, au moment où l'on s'y trouvait menacé de l'invasion des Français. Il s'agissait alors de nationaliser cet événement, d'exciter tous les esprits, de soulever la nation entière contre sa

dangereuse ennemie; ce sont donc des discours publics, des exhortations, des appels, de citoyens zélés; des chansons satyriques, des pièces mordantes, des articles exagérés de journaux, versant à pleines mains l'odieux ou le ridicule sur les Français et leur Premier Consul, dont l'audace, le génie et le pouvoir, inspiraient de vives alarmes. Rien d'ailleurs de plus naturel, de plus légitime : toutes ces productions ne sont autre chose que la nuée de traits qu'on se lançait avant de combattre corps à corps; autant en emportait le vent, si l'on n'en était pas atteint; aussi aucune de ces pièces ne pouvait former un témoignage pour l'homme sensé, et ne mérite de contradiction.

On fait peu d'attention aux pamphlétistes, parce que leur caractère est le contre-poison de leurs paroles; il ne devrait pas en être de même d'un historien : toutefois celui-ci s'en rapproche, si, s'écartant du calme et de l'impartialité obligés de son ministère, il s'abandonne à la déclamation, et laisse percer le fiel.

Tel est le sentiment que me laissèrent diverses productions du général Wilson, que je

lus après l'Anti-Gallican. Cet auteur nous était d'autant plus préjudiciable, que ses talens, sa bravoure, ses nombreux et brillans services, lui donnaient plus de poids aux yeux de ses concitoyens. Une circonstance concourait à rendre ses œuvres plus particulièrement connues à bord du vaisseau, et faisait qu'on nous en parlait davantage : il avait un de ses enfans au nombre des jeunes aspirans du vaisseau; et, à ce sujet, mon fils, que la similitude d'âge tenait la plupart du temps au milieu d'eux, put voir à son aise le changement qui s'opéra dans ces jeunes têtes à notre égard. Tous ces enfans nous étaient naturellement très-défavorables : ils croyaient, en recevant l'Empereur, n'avoir embarqué rien moins que l'ogre capable de les dévorer; mais bientôt le voisinage et la vérité exercèrent sur eux la même influence que sur le reste du vaisseau; et ce fut aux dépens du petit Wilson, à qui les camarades donnaient la chasse, en expiation disaient-ils, de toutes les histoires de son père.

. . . .

Ici, dans mon manuscrit, commençait le baton-

nage d'un très-grand nombre de feuillets ; le motif en était exprimé en marge, ainsi qu'il suit :

« J'avais recueilli un grand nombre de griefs dans l'ouvrage du général Wilson, auxquels je répondais, peut-être, à mon tour avec amertume ; une circonstance récente me les fait supprimer.

» M. Wilson vient de paraître avec éclat dans une cause touchante, qui honore le cœur de ceux qu'elle a compromis : le salut de *Lavalette*. Interpellé devant un tribunal français s'il n'avait pas jadis publié des ouvrages sur nos affaires ; il a répondu que oui, et qu'il y avait exprimé ce qu'il croyait *vrai alors*. Ce mot en dit plus que tout ce que j'aurais pu faire, et je me suis hâté d'effacer ce que j'avais écrit ; heureux de devenir juste moi-même envers M. Wilson, dont j'accusais, dans ma colère, les intentions et la bonne foi *.

* Après mon enlèvement de Longwood, sir Hudson Lowe, saisi de mes papiers, parcourait, avec mon agrément, ce journal. Il y trouvait des choses fort désagréables pour lui ; et un moment il me dit : « M. le » Comte, quel héritage vous préparez à mes enfans ! —

Je laisse donc de côté les ouvrages de M. Wilson, et les diverses inculpations qu'ils renferment; je supprime aussi les nombreuses réfutations que j'avais amassées; je ne m'arrêterai que sur un seul point, parce qu'il a été reproduit en cent ouvrages divers; qu'il a rempli l'Europe, et a été propagé même en France avec une grande faveur : je veux dire l'empoisonnement des pestiférés de Jaffa.

Rien assurément ne saurait mieux prouver

» Ce n'est pas ma faute, répondis-je; il ne tient qu'à » vous qu'il en soit autrement; vous me rendrez heu» reux de me mettre à même d'effacer, ainsi que je l'ai » fait, il y a peu de jours, pour le général Wilson. » Sur quoi de demander ce qu'il y avait donc sur celui-ci, et nous y passons. Après avoir lu tout ce qui le concernait, et le motif de mon effaçure, il dit, d'un air piteux, pensif et chagrin : « Oui, je le vois bien; mais je ne » comprends pas....; car je connais beaucoup Wilson, et » il s'était pourtant bien chaudement montré pour les » Bourbons. »

Quand nous apprîmes la délivrance de Lavalette, nous en tressaillîmes de joie sur notre rocher. Quelqu'un observant que son libérateur Wilson, n'était apparamment pas le même que celui qui avait écrit tant de mauvaises choses sur l'Empereur. « Et pourquoi pas? dit Napoléon. » Que vous connaissez peu les hommes et les passions!

combien la calomnie peut tout entreprendre avec succès; seulement qu'elle soit audacieuse, impudente, qu'elle ait de nombreux échos, qu'elle soit puissante, qu'elle veuille, et peu importe du reste qu'elle blesse les probabilités, la raison, le bon sens, la vérité; elle est sûre de ses effets.

Un général, un héros, un grand homme, jusque-là respecté de la fortune autant que des hommes, fixant en ce moment les regards des

---

» Qui vous dit que celui-ci ne serait pas un de ces » esprits ardens, passionnés, qui aura écrit ce qu'il croyait » alors. Et puis nous étions ennemis, nous combattions. » Aujourd'hui que nous sommes abattus, il sait mieux; » il peut se trouver abusé, trompé, en être mécontent; » et peut-être nous souhaiter à présent autant de bien » qu'il a cherché à nous faire de mal. »

La sagacité de Napoléon était telle, ou le hasard ici le conduisait si justement, qu'on pourrait dire qu'il ne faisait que lire de loin. Ce Robert Wilson était en effet l'écrivain même; heurté de voir un grand peuple privé de ses premiers droits, il se récriait désormais contre les alliés, comme s'ils lui eussent imposé des chaînes à lui-même, et personne n'a montré une plus vive indignation sur les traitemens faits à Napoléon, ni témoigné un plus ardent désir de les voir cesser.

trois parties du monde, imposant l'admiration à ses ennemis mêmes, est tout-à-coup accusé d'un crime réputé inoui, sans exemple; d'un acte dit inhumain, atroce, cruel, et, ce qui est surtout bien remarquable, tout à fait inutile.

Les détails les plus absurdes, les circonstances les moins probables, les accessoires les plus ridicules, s'accumulent autour de ce premier mensonge; on le répand dans toute l'Europe, la malveillance s'en saisit et l'accroît; on le lit dans toutes les gazettes; il se consigne dans tous les livres; et dès-lors il devient pour tous un fait avéré; l'indignation est au comble, la clameur universelle. Vainement voudrait-on raisonner contre le torrent, oser essayer de le combattre; démontrer qu'on ne fournit aucunes preuves, qu'on se contredit soi-même; présenter des témoignages opposés, irrécusables, les témoignages de ceux de la profession même, qu'on dit avoir administré le poison ou s'y être refusés; soutenir qu'on ne saurait accuser d'inhumanité celui-là même qui, peu de temps auparavant, immortalisa ces mêmes hôpitaux de Jaffa par l'acte le plus sublime, le plus héroïque, en se

dévouant à toucher solennellement les pestiférés, pour tromper et vaincre les imaginations malades; qu'on ne saurait prêter une pareille idée à celui qui, consulté par les officiers de santé, pour savoir si l'on devait brûler ou seulement laver les vêtemens de ces malades, faisant valoir la perte considérable qu'amènerait la première mesure, leur répond : « *Messieurs, je suis » venu ici pour fixer l'attention et reporter les » intérêts de l'Europe sur le centre de l'ancien » monde, et non pour entasser des richesses.* » Vainement voudrait-on faire voir que ce crime supposé eût été sans but, sans motif quelconque : le général français avait-il à craindre qu'on lui débauchât ses malades; qu'on s'en renforçât contre lui? voulait-il par-là se délivrer tout à fait de la peste? Mais il y réussissait également en laissant ses malades au milieu de ses ennemis, et de plus il la leur procurait. Vainement voudrait-on démontrer qu'un chef insensible, égoïste, se fût au contraire délivré de tout embarras, en laissant simplement ces malheureux après lui : ils eussent été mutilés, massacrés, il est vrai; mais il ne fût venu

dans l'idée de personne de lui en adresser aucun reproche.

Tous ces raisonnemens, quelques inattaquables qu'ils fussent, seraient vains, inutiles, tant sont grands et infaillibles les effets du mensonge et de la déclamation que souffle le vent des circonstances passionnées. Le crime imaginaire restera dans toutes les bouches, il se gravera dans toutes les imaginations, et, pour le vulgaire et sa masse, il est désormais et à jamais un fait constant et prouvé.

Ce qui surprendra ceux qui ne savent pas combien il faut se défier des rumeurs publiques, et ce que je me plais à consigner ici, pour montrer une fois de plus de quelle manière peut s'écrire l'histoire, c'est que le Grand-Maréchal Bertrand, qui était lui-même de l'armée d'Egypte, à la vérité dans un grade inférieur qui n'admettait aucun contact direct avec le général en chef, avait cru lui-même, jusqu'à Sainte-Hélène, l'histoire de l'empoisonnement exercé sur une soixantaine de malades; le bruit en était répandu, accrédité dans l'armée même. Or, que répondre à ceux qui vous disaient

victorieusement : « C'est bien vrai, je le tiens » précisément des officiers qui s'y trouvaient. » Et pourtant il n'en était rien.

Voici ce que j'ai recueilli de la source la plus élevée ; de la bouche de Napoléon même.

1° Que le nombre des pestiférés, dont il s'agit, n'était, selon le rapport fait au général en chef, que de *sept*.

2° Que ce n'est pas le général en chef, mais un homme de la profession même, qui, au moment de la crise, proposa d'administrer l'opium.

3° Que cet opium n'a été administré à aucun.

4° Que la retraite s'étant faite avec lenteur, une arrière-garde a été laissée trois jours dans Jaffa.

5° Qu'à son départ, les pestiférés avaient expiré, à l'exception d'un ou de deux que les Anglais ont dû trouver vivant.

N. B. « Depuis mon retour à Paris, ayant eu la facilité de causer avec ceux-là mêmes que leur état ou leur profession rendaient naturellement les premiers acteurs de cette scène, ceux dont la déposition avait le droit de passer

pour officielle et authentique, j'ai eu la curiosité de descendre aux plus petits détails, et voici ce que j'en ai recueilli. »

« Les malades dépendans du chirurgien en chef, c'est-à-dire les blessés, ont tous été évacués sans exception, à l'aide des chevaux de tout l'état-major, sans en excepter même ceux du général en chef, qui marcha long-temps à pied comme tout le reste de l'armée ; ceux-là demeurent donc hors de la question.

» Le reste, dépendant du médecin en chef, et au nombre de vingt environ, se trouvant dans un état absolument désespéré, tout à fait intransportable, et l'ennemi approchant, il est très-vrai que Napoléon demanda au médecin en chef si ce ne serait pas un acte d'humanité que de leur donner de l'opium ; il est très-vrai encore qu'il lui fut répondu alors, par ce médecin : que son état était de guérir, et non de tuer ; réponse qui, semblant plutôt s'adapter à un ordre qu'à un objet en discussion, a servi de base peut-être à la malveillance et à la mauvaise foi, pour créer et répandre la fable qui a couru depuis partout à ce sujet.

» Du reste, tous les détails, obtenus par moi, m'ont donné pour résultat incontestable :

» 1° Que l'ordre n'a pas été donné d'administrer de l'opium aux malades.

» 2° Qu'il n'existait même pas, en cet instant, dans la pharmacie de l'armée, un seul grain d'opium pour le service des malades.

» 3° Que l'ordre eût-il été donné, et eût-il existé de l'opium, les circonstances du moment, et les situations locales, qu'il serait trop long de déduire ici, eussent rendu l'exécution impossible. »

A présent, voici peut-être ce qui a pu aider à établir, et peut, en quelque sorte, excuser l'erreur de ceux qui se sont obstinés à soutenir avec acharnement des faits contraires.

« Quelques-uns de nos blessés, qui avaient été embarqués, tombèrent entre les mains des Anglais; or on manquait de tous médicamens dans le camp, et on y avait pourvu par des compositions extraites d'arbres ou de végétaux indigènes; les tisannes et autres médicamens y étaient d'un goût et d'une apparence horribles. Ces prisonniers, soit pour se faire plaindre da-

vantage; soit qu'ils eussent eu vent de l'opium projeté, soit enfin parce qu'ils le crussent, à cause de la nature des médicamens qu'on leur avait administrés, dirent aux Anglais qu'ils venaient d'échapper, comme par miracle, à la mort, ayant été empoisonnés par leurs officiers de santé : voilà pour la colonne du chirurgien en chef.

» Voici pour les autres. L'armée avait eu le malheur d'avoir pour pharmacien en chef, un misérable auquel on avait accordé cinq chameaux pour apporter du Caire la masse des médicamens nécessaires pour l'expédition. Il eut l'infamie d'y substituer, pour son propre compte, du sucre, du café, du vin et autres comestibles, qu'il vendit ensuite avec un bénéfice énorme. Quand la fraude vint à être découverte, la colère du général en chef fut sans bornes, et ce misérable fut condamné à être fusillé; mais tous les officiers de santé, si distingués par leur courage, et si chers à l'armée par leurs soins, accoururent implorer le général, lui témoignant que l'honneur de leur corps en demeurerait flétri; le coupable échappa

donc. Et plus tard, quand les Anglais s'emparèrent du Caire, il les joignit, et fit cause commune avec eux ; mais, ayant renouvelé quelques brigandages de sa façon, il fut condamné par eux à être pendu, et il n'échappa que par ses imprécations contre le général en chef Bonaparte, qu'en débitant mille horreurs sur son compte, et en se proclamant authentiquement lui-même comme ayant été celui qui, par ses ordres, avait administré l'opium aux pestiférés : son pardon fut la condition et devint le prix de ses calomnies. Voilà, sans doute, les premières sources de ceux qui n'ont pas été mus par la mauvaise foi.

» Du reste, le temps a déjà fait pleine justice de cette absurde calomnie, comme de tant d'autres qu'on avait entassées sur le même caractère, et il l'a fait avec une telle rapidité, qu'en relisant mon manuscrit, je me suis trouvé embarrassé de l'importance que j'avais mise à combattre un fait qu'on n'oserait plus soutenir aujourd'hui. Toutefois, j'ai voulu conserver ce que j'écrivais alors, comme un témoignage de l'impression du moment, et si aujourd'hui j'y

ai ajouté de nouveaux détails, c'est que je me les suis trouvés sous la main, et que j'ai pensé qu'il était précieux de les consigner comme historiques. »

M. le général Wilson, dans son erreur, s'est vanté avec complaisance, d'avoir été le premier à faire connaître et propager en Europe ces odieuses atrocités. Il est à croire que sir Sydney Smith, son compatriote, lui disputera cet honneur; d'autant plus, qu'en grande partie, il pourrait réclamer, avec justice, celui de leur invention. C'est dans sa fabrique, et dans le système de corruption qu'il avait importé dans ces parages, qu'ont pris naissance tous ces bruits mensongers qui ont inondé l'Europe, au grand détriment de notre brave armée d'Egypte.

On sait que sir Sydney Smith ne s'occupait qu'à débaucher notre armée : les fausses nouvelles d'Europe, la diffamation du général en chef, les offres les plus séduisantes aux officiers et aux soldats, tout lui était bon : les pièces sont publiques, on connaît ses proclamations. Un moment elles inquiétèrent même assez le général français, pour qu'il s'occupât

d'y remédier; ce qu'il fit en interdisant toute communication avec les Anglais, et mettant à l'ordre du jour que leur commodore était devenu fou; ce qui fut cru dans l'armée, et désespéra sir Sydney Smith, qui, dans sa fureur, envoya un cartel à Napoléon. Celui-ci fit répondre qu'il avait de trop grandes affaires en tête pour s'occuper de si peu de chose; que si c'était le grand Marlborough, encore passe, il verrait; mais que si le marin anglais avait absolument besoin de bretailler, il allait neutraliser quelques toises sur la plage, et y envoyer un des bravaches de l'armée; que là, le fou de commodore pourrait débarquer, et s'en donner à cœur joie.

Mais, puisque me voilà sur l'Egypte, je vais réunir ici ce que mes conversations éparses m'ont fourni, et qui pourrait ne pas se trouver dans les Mémoires de la campagne d'Egypte, dictés par Napoléon au Grand-Maréchal.

La campagne d'Italie montre tout ce que le génie et les conceptions militaires peuvent enfanter de plus brillant et de plus positif; les vues diplomatiques, les talens administratifs,

les mesures législatives, y sont constamment en harmonie avec les prodiges de guerre; ce qui frappe encore et complète le tableau, c'est l'ascendant subit et irrésistible du jeune général; l'anarchie de l'égalité, la jalousie républicaine, tout disparaît devant lui; il n'est pas jusqu'à la ridicule souveraineté du Directoire qui ne semble aussitôt suspendue : le Directoire ne demande pas de comptes au général en chef de l'armée d'Italie, il les attend; il ne lui prescrit point de plan, ne lui ordonne point de système; mais il reçoit de lui des relations de victoires, des conclusions d'armistice, des renversemens d'états anciens, des créations d'états nouveaux, etc., etc.

Eh bien! tout ce qu'on admire dans la campagne d'Italie, se retrouve dans l'expédition d'Égypte. Celui qui observe et qui réfléchit trouve même que tout cela s'y élève encore plus haut, par les difficultés de tout genre, qui donnent à cette expédition une physionomie particulière, et requièrent de son chef plus de ressources et de créations; car ici tout est différent; le climat, le terrain, les habitans, leur

religion, leurs mœurs, la manière de combattre, etc., etc.....*

Les Mémoires de la campagne d'Égypte fixeront des idées qui ne furent, dans le temps, que des conjectures et des discussions pour une partie de la société.

1° L'expédition d'Égypte fut entreprise au grand désir mutuel du Directoire et du général en chef.

---

* Les données les plus précieuses sur ces deux immortelles campagnes seront, sans contredit, le recueil des ordres du jour et la correspondance journalière du général en chef, avec les généraux et les administrateurs de son armée. On en a publié plusieurs volumes, sous le titre de : *Correspondance inédite, officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte, etc.* Paris, chez *Pankouke.* Leur ensemble formera sans doute long-temps l'école où tous les gens du métier iront puiser leurs plus heureuses et plus utiles leçons.

N. B. Il s'en est fait depuis, à Stuttgard, 1822, une édition beaucoup plus complette, enrichie d'un grand nombre de pièces inédites et de notes intéressantes dues aux soins de deux savans professeurs Allemands, Messieurs *Leindner* et *Le Bret*, qui se montrent, bien qu'étrangers, infatigables dans la recherche et la publication de tout ce qui peut faire rendre justice au caractère méconnu de Napoléon.

2° La prise de Malte ne fut point due à des intelligences particulières, mais à la sagacité du général en chef : « C'est dans Mantoue que » j'ai pris Malte, nous disait un jour l'Empe-» reur, c'est le généreux traitement employé » sur Wurmser, qui me valut la soumission du » Grand-Maître et de ses chevaliers. »

3° L'acquisition de l'Égypte fut calculée avec autant de jugement, qu'exécutée avec habileté. Si Saint-Jean-d'Acre eût cédé à l'armée française, une grande révolution s'accomplissait dans l'Orient, le général en chef y fondait un empire, et les destinées de la France se trouvaient livrées à d'autres combinaisons.

4° Au retour de la campagne de Syrie, l'armée française n'avait presque pas fait de pertes; elle était dans l'état le plus formidable et le plus prospère.

5° Le départ du général en chef pour la France, fut le résultat du plan le plus magnanime, le plus grand. On doit rire de l'imbécillité de ceux qui considérèrent ce départ comme une évasion ou une désertion.

6° Kléber tomba victime du fanatisme musul-

man; rien ne peut autoriser, en quoique ce soit, l'absurde calomnie qui essaya d'attribuer cette catastrophe à la politique de son prédécesseur, ou aux intrigues de celui qui lui succéda.

7° Enfin, il demeure à peu près prouvé que l'Égypte fût restée à jamais une province française, s'il y eût eu, pour la défendre, tout autre que Menou; rien que les fautes grossières de ce dernier ont pu amener sa perte, etc., etc. »

L'Empereur disait qu'aucune armée dans le monde n'était moins propre à l'expédition d'Égypte que celle qu'il y conduisit; c'était celle d'Italie; il serait difficile de rendre le dégoût, le mécontentement, la mélancolie, le désespoir de cette armée, lors de ses premiers momens en Égypte. L'Empereur avait vu deux dragons sortir des rangs, et courir à toute course se précipiter dans le Nil. Bertrand avait vu les généraux les plus distingués, Lannes, Murat, jeter, dans des momens de rage, leurs chapeaux bordés sur le sable, et les fouler aux pieds en présence des soldats. L'Empereur expliquait ces sentimens à merveille. « Cette » armée avait rempli sa carrière, disait-il; tous

» les individus en étaient gorgés de richesses, » de grades, de jouissances et de considération; » ils n'étaient plus propres aux déserts ni aux » fatigues de l'Égypte; aussi, continuait-il, si » elle se fût trouvée dans d'autres mains que » les miennes, il serait difficile de déterminer » les excès dont elle se fût rendue coupable. »

On y complota plus d'une fois d'enlever les drapeaux, de les ramener à Alexandrie, et plusieurs autres choses semblables. L'influence, le caractère, la gloire de leur chef, purent seuls les retenir. Un jour Napoléon, gagné par l'humeur à son tour, se précipita dans un groupe de généraux mécontens, et s'adressant à l'un d'eux, de la plus haute stature : « Vous avez » tenu des propos séditieux, lui dit-il avec » véhémence; prenez garde que je ne remplisse » mon devoir; vos cinq pieds dix pouces ne » vous empêcheraient pas d'être fusillé dans » deux heures. »

Cependant, quant à la conduite vis-à-vis de l'ennemi, l'Empereur disait que cette armée ne cessa jamais d'être l'armée d'Italie, qu'elle fut toujours admirable. Ceux surtout que l'Empe-

reur appelait la faction des amoureux à grands sentimens, ne pouvaient être conduits ni gouvernés; leur esprit était malade; ils passaient les nuits à chercher dans la lune l'image réfléchie des idoles qu'ils avaient laissées au-delà de la mer. A la tête de ceux-ci, se trouvait B......; B......., faible et sans esprit, qui, lorsque le général en chef fut sur le point d'appareiller de Toulon, accourut de Paris, en poste jour et nuit, pour lui dire qu'il était malade et qu'il ne pouvait pas le suivre, bien qu'il fut son chef d'état-major. Le général en chef n'y fit seulement pas attention. B....... n'était plus aux pieds de celle qui l'avait dépêché pour s'excuser; aussi s'embarqua-t-il; mais arrivé en Égypte, l'ennui le saisit, il ne put résister à ses souvenirs; il demanda et obtint de retourner en France. Il prit congé de Napoléon, lui fit ses adieux; mais revint bientôt après, fondant en larmes, disant qu'il ne voulait pas, après tout, se déshonorer, qu'il ne pouvait pas non plus séparer sa vie de celle de son général.

B....... portait une espèce de culte à ses amours : à côté de sa tente il en avait toujours

une autre, aussi magnifiquement soignée que le boudoir le plus élégant ; elle était consacrée au portrait de sa maîtresse, auquel il allait jusqu'à brûler parfois des encens. Cette tente s'est dressée même dans les déserts de Syrie. Napoléon disait en souriant, qu'il est arrivé néanmoins qu'on a profané plus d'une fois son temple par un culte moins pur, en y introduisant furtivement des divinités étrangères.

B...... a constamment persisté dans son amour, qui l'a conduit plus d'une fois jusqu'au voisinage de l'idiotisme. Dans sa première rédaction de la bataille de Marengo, le jeune *Visconti*, simple capitaine au plus, et son aide de camp, s'y trouvait nommé cinq ou six fois en souvenir de sa mère : c'était lui, disait l'Empereur, qui avait gagné la bataille ; il fallut que le général en chef jetât le papier au nez du rédacteur.

L'Empereur croyait bien avoir donné à B...... quarante millions dans sa vie ; mais il pensait que la faiblesse de son esprit, son peu d'ordre, sa ridicule passion, en auraient gaspillé une grande partie.

L'humeur des soldats en Égypte s'exhalait heureusement en mauvaises plaisanteries : c'est ce qui sauve toujours les Français. Ils en voulaient beaucoup au général Caffarelli, qu'ils croyaient un des auteurs de l'expédition ; il avait une jambe de bois, ayant perdu la sienne sur les bords du Rhin. Quand, dans leurs murmures, ils le voyaient passer en boîtant, ils disaient à ses oreilles : « Celui-là se moque bien » de ce qui arrivera ; il est toujours bien sûr » d'avoir un pied en France. »

Les savans étaient aussi l'objet de leurs brocards. Les ânes étaient fort communs dans le pays ; il est peu de soldats qui n'en eussent à leur disposition, et ils ne les nommèrent jamais que leurs demi-savans.

Le général en chef, en partant de France, avait fait une proclamation dans laquelle il leur disait qu'il allait les mener dans un pays où il les enrichirait tous ; qu'il voulait les y rendre possesseurs chacun de sept arpens de terre. Les soldats, quand ils se trouvèrent dans le désert, au milieu de cette mer de sable sans limites, ne manquèrent pas de mettre en question la

générosité de leur général ; ils le trouvaient bien retenu de n'avoir promis que sept arpens. « Le gaillard, disaient-ils, peut bien assuré- » ment en donner à discrétion, nous n'en abu- » serons pas. »

Quand l'armée traversait la Syrie, il n'est pas un des soldats qui n'eût à la bouche ces vers de Zaïre :

Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits.
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie.

Dans un moment de loisir et d'inspection du pays, le général en chef, profitant de la marée basse, traversa la mer Rouge à pied sec, et gagna la rive opposée. Au retour, il fut surpris par la nuit, et s'égara au milieu de la mer montante ; il courut le plus grand danger et faillit périr, précisément de la même manière que Pharaon : « Ce qui n'eût pas manqué, di- » sait gaîment Napoléon, de fournir à tous les » prédicateurs de la chrétienté un texte magni- » fique contre moi. »

Ce fut à son arrivée sur la rive arabique,

qu'il reçut une députation des cénobites du mont Sinaï, qui venaient implorer sa protection et le supplier de vouloir bien s'inscrire sur l'antique registre de leurs garanties. Napoléon se trouva inscrire son nom à la suite d'Ali, de Saladin, d'Ibrahim et de quelques autres!!....

C'est à ce sujet, ou touchant quelque chose de cette nature, que l'Empereur observait que dans la même année, il avait reçu des lettres de Rome et de la Mecque; le Pape l'appelant son très-cher fils, et le Shérif, le protecteur de la sainte Kaba.

Ce rapprochement extraordinaire doit être, du reste, à peine surprenant dans celui qu'on a vu conduire des armées et sur les sables brûlans du Tropique, et dans les *steps* glacés du Nord; qui a failli être englouti par les vagues de la mer Rouge, et a couru des périls dans les flammes de Moscow, menaçant les Indes de ces deux points extrêmes.

Le général en chef partageait la fatigue des soldats; les besoins étaient quelquefois si grands, qu'on était réduit à se disputer les plus petites choses, sans distinction de rang; ainsi, il était

telle circonstance, dans le désert, où les soldats auraient à peine cédé leur place à leur général, pour qu'il vînt tremper ses mains dans une source fangeuse. Passant sous les ruines de Péluze, et suffoqué par la chaleur, on lui céda un débris de porte où il put, quelques instans, mettre sa tête à l'ombre. « Et on » me faisait là, disait Napoléon, une immense » concession. » C'est précisément là, qu'en remuant quelques pierres à ses pieds, un hasard bien singulier lui présenta une superbe antique connue parmi les savans*. . . . . . .

Quand les Français voulurent se rendre en Asie, ils eurent à traverser le désert qui la sépare de l'Afrique. Kléber, qui commandait l'avant-garde, manqua sa route et s'égara dans

* C'était un camée d'Auguste, seulement ébauché; mais une superbe ébauche. Napoléon le donna au général Andréossi, qui recherchait beaucoup les antiquités; M. Denon, alors absent, ayant vu plus tard ce camée, fut frappé de sa ressemblance avec Napoléon, qui alors reprit le camée pour lui-même. Depuis, il était passé à Joséphine, et M. Denon ne sait plus ce qu'il est devenu. (*Détails fournis par M. Denon, depuis mon retour en France.*)

le désert. Napoléon, qui le suivait à une demi-journée, vint donner, à la nuit tombante, avec une légère escorte, dans le milieu du camp des Turcs; il fut vivement poursuivi, et n'échappa que parce que, la nuit venue, les Turcs prirent cette circonstance pour une embûche. Mais qu'était devenu tout le corps de Kléber? La plus grande partie de la nuit se passa dans une anxiété cruelle. On reçut enfin des indices par quelques Arabes du désert, et le général en chef courut, sur son dromadaire, à la recherche de ses soldats. Il les trouva dans le plus profond désespoir, à la veille de périr de soif et de fatigue; de jeunes soldats avaient même brisé leurs fusils. La vue du général sembla les rappeler à la vie, en leur rendant l'espérance. Napoléon leur annonça en effet des vivres et de l'eau qui le suivaient. « Mais » quand tout cela eût tardé encore davantage, » leur dit-il, serait-ce une raison de murmurer » et de manquer au courage? Non, soldats; » apprenez à mourir avec honneur. »

Napoléon voyageait la plupart du temps, dans le désert, sur un dromadaire. La dureté physi-

que de cet animal fait qu'on ne s'occupe nullement de ses besoins : il mange et boit à peine ; mais sa délicatesse morale est extrême, il se butte et devient furieux contre le mauvais traitemens. L'Empereur disait que la dureté de son trot donnait des nausées, comme le roulis d'un vaisseau ; cet animal fait vingt lieues dans la journée. L'Empereur en créa des régimens, et l'emploi militaire qu'il leur donna, fut bientôt la désolation des Arabes. Le cavalier s'accroupit sur le dos de l'animal ; un anneau, passé dans les narines de celui-ci, sert à le conduire : il est très-obéissant ; à un certain bruit du cavalier, l'animal s'agenouille, pour lui donner la facilité de descendre. Le dromadaire porte des fardeaux très-lourds ; on ne le décharge jamais pendant tout le voyage : arrivé le soir à la station, on place des étais sous le fardeau, l'animal s'accroupit et sommeille ; au jour il se relève, la charge est à sa place, il continue sa route. Le dromadaire n'est qu'une bête de somme, un animal purement de fardeau et nullement de trait. Toutefois, en Syrie, on était venu à bout de les atteler à des pièces d'ar-

tillerie, et de leur faire rendre des services assez essentiels.

Napoléon, que les habitans d'Egypte n'appelaient que le sultan *Kébir* (père du feu), s'y était rendu très-populaire. Il avait inspiré un respect spécial pour sa personne; partout où il paraissait, on se levait en sa présence; on n'avait cette déférence que pour lui seul. Les égards constans qu'il eut pour les Scheiks, l'adresse avec laquelle il sut les gagner, en avaient fait le véritable souverain de l'Egypte, et lui sauvèrent plus d'une fois la vie; sans leurs révélations, il eût été victime du combat sacré comme Kléber; celui-ci, au contraire, s'aliéna les Scheiks en en faisant bâtonner un, et il périt. Bertrand se trouva un des juges qui condamnèrent l'assassin, et il nous le faisait observer un jour à dîner, ce qui fit dire à l'Empereur : « Si les libellistes qui veulent que ce » soit moi qui ai fait périr Kléber, le savaient, » ils ne manqueraient pas de vous dire l'assas- » sin ou le complice, et concluraient que votre » titre de Grand-Maréchal et votre séjour à

» Sainte-Hélène, en ont été la récompense et
» le châtiment. «

Napoléon causait volontiers avec les gens du pays, et leur montrait toujours des sentimens de justice qui les frappaient. Revenant de Syrie, une tribu arabe vint au-devant de lui, tout à la fois pour lui faire honneur et vendre ses services de transport. « Le chef était ma-
» lade; il s'était fait remplacer par son fils, de
» l'âge et de la taille du vôtre que voilà, me
» disait l'Empereur; il était sur son dromadaire,
» marchant à côté du général en chef, le ser-
» rant de très-près, et causant avec beaucoup
» de babil et de familiarité. — Sultan Kébir,
» lui disait-il, j'aurais un bon conseil à vous
» donner, à présent que vous revenez au Caire?
» — Eh bien! Parle, mon ami; je le suivrai,
» s'il est bon. — Voici ce que je ferais, si j'étais
» de vous : En arrivant au Caire, je ferais venir
» sur la place le plus riche marchand d'esclaves,
» et je choisirais pour moi les vingt plus jolies
» femmes; je ferais venir ensuite les plus riches
» marchands de pierreries, et je me ferais donner
» une bonne part; je ferais de même de tous

» les autres; car à quoi bon régner ou être le » plus fort, si ce n'est pour acquérir des ri- » chesses ! — Mais, mon ami, s'il était plus beau » de les conserver aux autres? — Cette maxime » sembla le faire penser, mais non pas le con- « vaincre. Le jeune homme promettait beaucoup, » comme on voit, pour un Arabe : il était vif, » intrépide, conduisait sa troupe avec ordre et » hauteur. Peut-être est-il appelé à choisir un » jour dans la place du Caire, tout ce qu'il » conseillait d'y prendre. «

Une autre fois des Arabes, avec lesquels on était en amitié, pénétrèrent dans un village de la frontière, et un malheureux *fellah* (paysan) fut tué. Le Sultan Kébir entra dans une grande colère, et donna l'ordre de poursuivre la tribu dans le désert jusqu'à extinction, jurant d'en obtenir vengeance. Cela se passait devant les grands Scheiks; l'un d'eux se prit à rire de sa colère et de sa détermination : «Sultan Kébir, » lui dit-il, vous jouez là un mauvais jeu; ne » vous brouillez pas avec ces gens là, ils peu- » vent vous rendre dix fois plus de mal que vous » ne pourriez leur en faire. Et puis pourquoi

» tant de bruit? Parce qu'ils ont tué un misé-
» rable? Est-ce qu'il était votre cousin (expres-
» sion proverbiale chez eux)? — Il est bien
» mieux que cela, reprit vivement Napoléon,
» tous ceux que je gouverne sont mes enfans;
» la puissance ne m'a été donnée que pour
» garantir leur sûreté. » Tous les Scheiks s'inclinant à ces paroles dirent : « Oh! C'est beau!
» Tu as parlé comme le prophête. »

La décision de la grande Mosquée du Caire, en faveur de l'armée française, fut un chef-d'œuvre d'habileté de la part du général en chef: il amena le synode des grands Scheiks à déclarer, par un acte public, que les Musulmans pouvaient obéir et payer tribut au général français. C'est le premier et seul exemple de la sorte, depuis l'établissement du Koran qui défend de se soumettre aux Infidèles; les détails en sont précieux; on les trouvera dans les campagnes d'Égypte.

Il est bizarre sans doute, de voir, à Saint-Jean-d'Acre, des Européens venir se battre dans une bicoque d'Asie, pour s'assurer la possession d'une partie de l'Afrique; mais il l'est bien

davantage que ceux qui dirigeaient les efforts opposés fussent de la même nation, du même âge, de la même classe, de la même arme, de la même école.

Philippeaux, aux talens duquel les Anglais et les Turcs durent le salut de Saint-Jean-d'Acre, avait été camarade de Napoléon à l'École militaire de Paris; ils y avaient été examinés ensemble avant d'être envoyés à leurs corps respectifs. « Il était de votre taille, » me disait un jour l'Empereur, qui venait d'en dicter l'éloge dans un des chapitres de la campagne d'Egypte, après y avoir mentionné tout le mal qu'il en avait reçu. — « Sire, répondais-je, il y » avait bien plus d'affinité encore; nous avions » été intimes et inséparables à l'École militaire. » En passant par Londres, avec sir Sydney Smith, » dont il venait de procurer l'évasion du Tem- » ple, il me fit chercher partout; je ne le man- » quai à son logement que d'une demi-heure; » je l'eusse probablement suivi, je ne faisais rien » alors, des aventures m'eussent paru sédui- » santes, et pourtant qu'elle combinaison nou- » velle dans mes destinées!!!

» C'est par ce que je sais toute la part que » le hasard a sur nos déterminations politiques, » disait à ce sujet l'Empereur, que j'ai toujours » été sans préjugés, et fort indulgent sur le » parti que l'on avait suivi dans nos convul- » sions : être bon Français, ou vouloir le de- » venir, était tout ce qu'il me fallait. » Et l'Empereur comparait la confusion de nos troubles à des combats de nuit, où souvent l'on frappe sur le voisin au lieu de frapper sur l'ennemi, et où tout se pardonne au jour, quand l'ordre s'est rétabli, et que tout s'est éclairci. « Et moi- » même, puis-je affirmer, disait-il, malgré mes » opinions naturelles, qu'il n'y eût pas eu » telles circonstances qui eussent pu me faire » émigrer? le voisinage de la frontière, une » liaison d'amitié, l'influence d'un chef, etc. » En révolution, on ne peut affirmer que ce » qu'on a fait : il ne serait pas sage d'affirmer » qu'on n'aurait pas pu faire autre chose. » Et il citait à ce sujet un exemple bien singulier du hasard sur les destinées : *Serrurier* et *Hédouville cadet* marchent de compagnie pour émigrer en Espagne ; une patrouille les rencontre ;

Hédouville, plus jeune, plus leste, franchit la frontière, se croit très-heureux, et va végéter misérablement en Espagne. Serrurier, obligé de rebrousser dans l'intérieur, et s'en désolant, devient Maréchal : voilà pourtant ce qui en est des hommes, de leurs calculs et de leur sagesse !

A Saint-Jean-d'Acre, le général en chef perdit *Caffarelli*, qu'il aimait extrêmement et dont il faisait le plus grand cas; celui-ci portait une espèce de culte à son général en chef; l'influence était telle qu'ayant eu plusieurs jours de délire avant de mourir, lorsqu'on lui annonçait Napoléon, ce nom semblait le rappeler à la vie; il se recueillait, reprenait ses esprits, causait avec suite et retombait aussitôt après son départ : cette espèce de phénomène se renouvela toutes les fois que le général en chef vint auprès de lui.

Napoléon reçut, durant le siége de Saint-Jean-d'Acre, une preuve de dévouement héroïque et bien touchante : étant dans la tranchée, une bombe tomba à ses pieds; deux grenadiers se jetèrent aussitôt sur lui, le pla-

cèrent entre eux d'eux; et élevant leurs bras au-dessus de sa tête, le couvrirent de toutes parts. Par bonheur, la bombe respecta tout le groupe; nul ne fut touché.

Un de ces braves grenadiers a été depuis le général *Dosmenil*, qui perdit une jambe dans la campagne de Moscou, et commanda la place de Vincennes lors de l'invasion de 1814. La capitale était occupée depuis plusieurs semaines par les alliés, que Dosmenil tenait encore. Il n'était alors question, dans tout Paris, que de son obstination à se défendre, et de la gaîté de sa réponse aux sommations russes : « Quand vous me rendrez ma jambe, je vous » rendrai ma place. »

L'armée française s'était acquise en Egypte, une réputation sans égale, et elle la méritait; elle avait dispersé et frappé de terreur les célèbres Mamelouks, la milice la plus redoutable de l'Orient. Après la retraite de Syrie, une armée turque vint débarquer à Aboukir; Mourad-Bey, le plus brave et le plus capable des Mamelouks, sortit de la Haute-Egypte où il s'était réfugié, et gagna, par des chemins

détournés, le camp des Turcs. Au débarquement de ceux-ci, les détachemens français s'étaient repliés pour se concentrer : fier de cette apparence de crainte, le pacha qui commandait dit avec emphase, en apercevant Mourad-Bey : « Eh bien! ces Français tant redoutés, dont tu n'as pu soutenir la présence ; je me montre, les voilà qui fuyent devant moi! » Mourad-Bey, vivement blessé, lui répondit avec une espèce de fureur : « Pacha, rends grâce au Prophète qu'il convienne à ces Français de se retirer; car s'ils se retournaient, tu disparaîtrais devant eux comme la poussière devant l'aquilon. »

Il prophétisait : à quelques jours de là, les Français vinrent fondre sur cette armée ; elle disparut, et Mourad-Bey, qui eut des entrevues avec plusieurs de nos généraux, ne revenait pas de la petitesse de leur taille, et de l'état chétif de leur personne : les Orientaux attachent une haute importance aux formes de la nature; ils ne concevaient pas comment tant de génie pouvait se trouver sous une si mince enveloppe. La vue seule de Kléber satisfit leur

pensée : c'était un homme superbe, mais de manières très-dures. La sagacité des Egyptiens leur avait fait deviner qu'il n'était pas Français; en effet, bien qu'Alsacien, il avait passé ses premières années dans l'armée prussienne, et pouvait passer pour un pur Allemand. L'un de nous prétendit alors qu'il avait été janissaire dans sa jeunesse, ce qui fit rire beaucoup l'Empereur, qui lui dit qu'on s'était moqué de lui.

Le Grand-Maréchal disait à l'Empereur, qu'à la bataille d'Aboukir il se trouvait pour la première fois dans son armée, et près de sa personne : il était si peu fait, continuait-il, à l'audace de ses manœuvres, qu'il comprit à peine aucun des ordres qu'il entendit donner. « Surtout, Sire, disait-il, quand je vous entendis crier à un officier de vos guides : Allons, » mon cher Hercule, prenez vingt-cinq hommes, » et chargez-moi cette canaille. — Vraiment je » me crus hors de mes sens : Votre Majesté, » montrait de la main peut-être mille chevaux » turcs. »

Du reste, les pertes de l'armée d'Egypte sont loin d'être aussi considérables que pour-

raient le faire présumer un sol aussi étranger, l'insalubrité du climat, l'éloignement de toutes les ressources de la patrie, les ravages de la peste, et surtout les nombreux combats qui ont immortalisé cette armée. Elle était, au débarquement, de trente mille hommes; elle s'accrut de tous les débris de la bataille navale d'Aboukir, et peut-être encore de quelque arrivage partiel de France; et cependant la perte totale, depuis l'entrée en campagne jusqu'à deux mois après le départ du général en chef pour l'Europe, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-sept à vingt-huit mois, ne s'élève qu'à huit mille neuf cent quinze, ainsi que le prouve le document officiel de l'ordonnateur en chef de cette armée. *

* Tués dans les combats	3614
Morts de leurs blessures	854
Morts par accidens	290
Morts par maladies ordinaires	2468
Morts de la fièvre pestilentielle	1689
Total	8915

Au Caire, le 10 frimaire an IX.

Signé, l'ordonnateur en chef, SARTELON.

Assurément, il faut bien que la vie d'un homme soit pleine de prodiges, pour qu'on s'arrête à peine sur un des actes dont on ne trouve pas d'exemples dans l'histoire. Quand César passa le Rubicon, et que la souveraineté en fut le résultat, César avait une armée, et marchait à son corps défendant. Quand Alexandre, poussé par l'ardeur de la jeunesse et par le feu de son génie, alla débarquer en Asie, pour faire la guerre au grand roi, Alexandre était fils d'un roi, roi lui-même, et il courait aux chances de l'ambition et de la gloire, à la tête des forces de son royaume. Mais qu'un simple particulier, dont le nom, trois ans auparavant, était inconnu à tous, qui n'avait eu, en cet instant, d'autre auxiliaire que quelques victoires, son nom et la conscience de son génie, ait osé concevoir de saisir à lui seul les destinées de trente millions d'hommes, de les sauver des défaites du dehors et des dissentions du dedans; qu'ému, à la lecture des troubles qu'on lui peignait, à l'idée des désastres qu'il prévoyait, il se soit écrié : « De » beaux parleurs, des bavards, perdent la

France! il est temps de la sauver! » Qu'il ait abandonné son armée, traversé les mers, au péril de sa liberté, de sa réputation; atteint le sol français, volé dans la capitale; qu'il y ait saisi en effet le timon, arrêté court une nation ivre de tous les excès; qu'il l'ait replacée subitement dans les vrais sentiers de la raison et des principes; qu'il lui ait préparé, dès cet instant, un jet de puissance et de gloire inconnu jusque là, et que le tout se soit accompli sans qu'il en coûtât une larme ou une goutte de sang à personne, c'est ce qu'on peut appeler une des plus gigantesques et des plus sublimes entreprises dont on ait jamais entendu parler; c'est ce qui saisira d'étonnement et d'admiration une postérité calme, sans passions; et c'est pourtant ce que des gens du temps qualifièrent d'évasion désespérée, d'infâme désertion. Toutefois l'armée qu'il laissa après lui, occupa l'Egypte deux ans encore. L'opinion de l'Empereur était qu'elle ne devait même jamais y être forcée; le Grand-Maréchal, qui y est resté jusqu'au dernier instant, en convenait aussi.

Après le départ du Général en chef pour la France, Kléber, qui lui succéda, circonvenu et séduit par des faiseurs, traita de l'évacuation de l'Égypte ; mais quand le refus des ennemis l'eut contraint de s'acquérir une nouvelle gloire et de mieux connaître ses forces, il changea tout à fait de pensée et devint lui-même partisan de l'occupation de l'Égypte ; ce devint aussi le sentiment général de l'armée. Kléber alors ne s'occupa plus qu'à s'y maintenir ; il éloigna de lui les meneurs qui avaient dirigé sa première intention, et ne s'entoura plus que de l'opinion contraire. L'Égypte n'eût jamais couru de dangers s'il eût vécu ; sa mort seule en amena la perte. Alors l'armée se partagea entre Menou et Regnier ; ce ne fut plus qu'un champ d'intrigues ; la force et le courage des Français restèrent les mêmes ; mais l'emploi ou la direction qu'en fit le général, ne ressemblèrent plus à rien.

Menou était tout à fait incapable. Les Anglais vinrent l'attaquer avec vingt mille hommes ; il avait des forces beaucoup plus nombreuses, et le moral des deux armées ne pouvait pas se

comparer. Par un aveuglement inconcevable, Menou se hâta de disperser toutes ses troupes, dès qu'il apprit que les Anglais paraissaient; ceux-ci se présentèrent en masse, et ne furent attaqués qu'en détail. Ici l'Empereur disait : « Comme la Fortune est aveugle! Avec des me» sures inverses, les Anglais eussent été infailli» blement détruits, et que de nouvelles chances » pouvait amener un tel échec! »

Leur débarquement, du reste, fut admirable, disait le Grand-Maréchal; en moins de cinq à six minutes, ils présentèrent cinq mille cinq cents hommes en bataille, c'était un mouvement d'opéra; ils en firent trois pareils. Douze cents hommes seuls s'opposèrent à ce débarquement, et causèrent beaucoup de dommages. A très-peu de temps de là, cette masse de treize à quatorze mille hommes fut intrépidement attaquée par le général Lanusse, qui n'en avait que trois mille, et qui, brûlant d'ambition, et ne désespérant pas d'en venir à bout à lui seul, ne voulut attendre personne; il renversa tout d'abord, fit un carnage immense, et succomba.

S'il eût eu seulement deux à trois mille hommes de plus, il remplissait son projet.

Les Anglais furent bien surpris, quand ils jugèrent par eux-mêmes de notre situation en Égypte, et s'estimèrent bien heureux de la tournure qu'avaient prise les affaires.

Le général Hutchinson, qui recueillit la conquête, disait plus tard en Europe, que s'ils avaient connu le véritable état des choses, ils n'auraient certainement jamais tenté le débarquement; mais on était persuadé en Angleterre qu'il n'y avait pas six mille Français en Égypte. Cette erreur venait des lettres interceptées et des intelligences dans le pays même. « Tant il » est dans le caractère français, disait l'Empe» reur, d'exagérer, de se plaindre et de tout » défigurer dès qu'on est mécontent. La foule » de ces rapports pourtant, n'étaient que le ré» sultat de la mauvaise humeur, ou des imagi» nations malades : il n'y avait rien à manger » en Égypte, écrivait-on; toute l'armée avait » péri à chaque nouvelle bataille; les maladies » avaient tout emporté, il ne restait plus per» sonne, etc. »

La continuité de ces rapports avait fini par persuader Pitt; et comment ne l'eût-il pas été? Par une bizarrerie des circonstances, les premières dépêches de Kléber adressées au Directoire et les lettres de l'armée, furent reçues à Paris précisément par l'ancien général d'Égypte, qui venait d'exécuter le dix-huit Brumaire; et qu'on explique, si l'on peut, les contradictions qu'elles renfermaient; qu'on se serve, si l'on veut ensuite, d'autorités individuelles pour soutenir son opinion. Kléber, général en chef, mandait au Directoire qu'il n'avait que six mille hommes; et, dans le même paquet, les états de l'inspecteur aux revues, en montraient au-delà de vingt mille. Il disait qu'il était sans argent, et les comptes du trésor montraient de grandes sommes. Il disait que l'artillerie n'était plus qu'un parc retranché, vide de toutes munitions, et les états de cette arme constataient des approvisionnemens pour plusieurs campagnes. « Aussi, disait Napoléon, si Kléber, en vertu » du traité qu'il avait commencé, avait évacué » l'Égypte, je n'eusse pas manqué de le mettre » en jugement à son arrivée en France. Toutes

» ces pièces contradictoires avaient été déjà
» soumises à l'examen et à l'opinion du Con-
» seil d'État. »

Qu'on juge, d'après les lettres de Kléber, le général en chef, ce que pouvaient être celles d'un rang inférieur, celles des simples soldats? Voilà cependant ce que les Anglais interceptaient tous les jours; ce qu'ils ont imprimé, ce qui a dirigé leurs opérations, ce qui aurait dû leur coûter bien cher. L'Empereur, dans toutes ses campagnes, disait-il, a toujours vu le même effet des lettres interceptées, et quelquefois il en a recueilli de grands fruits.

Dans les lettres qui lui tombèrent alors dans les mains, il trouva des horreurs contre sa personne; elles durent lui être d'autant plus sensibles, que plusieurs venaient de gens qu'il avait comblés, auxquels il avait donné sa confiance, et qu'il croyait lui être fort attachés. Un d'eux, dont il avait fait la fortune, et sur lequel il devait compter le plus, mandait que le général en chef venait de s'évader, volant deux millions au trésor. Heureusement, dans ces mêmes dépêches, les comptes du payeur témoignaient que

le général n'avait pas même pris la totalité de son traitement. « A cette lecture, disait l'Empe- » reur, j'éprouvai un vrai dégoût des hommes : » ce fut le premier découragement moral que » j'aie senti ; et s'il n'a pas été le seul, du moins » il a été peut-être le plus vif. Chacun, dans » l'armée, me croyait perdu, et l'on s'empressait » déjà de faire sa cour à mes dépens. » Du reste, cette même personne tenta depuis de rentrer en faveur : l'Empereur dit qu'il n'empêcha point qu'on ne l'employât subalternement; mais il ne voulut jamais le revoir : il répondit constamment qu'il ne le connaissait pas; ce fut là toute sa vengeance.

L'Empereur répétait jusqu'à satiété, que l'Égypte devait demeurer à la France, et qu'elle y fût infailliblement demeurée, si elle eût été défendue par Kléber ou Desaix. C'étaient ses deux lieutenans les plus distingués, disait-il ; tous deux d'un grand et rare mérite, quoique d'un caractère et de dispositions bien différentes. On en trouvera les portraits dans les Mémoires de la campagne d'Égypte.

Kléber était le talent de la nature : celui de

Desaix était entièrement celui de l'éducation et du travail. Le génie de Kléber ne jaillissait que par momens, quand il était réveillé par l'importance de l'occasion, et il se rendormait aussitôt après au sein de la mollesse et des plaisirs. Le talent de Desaix était de tous les instans; il ne vivait, ne respirait que l'ambition noble et la véritable gloire : c'était un caractère tout à fait antique. L'Empereur dit que sa mort a été la plus grande perte qu'il ait pu faire; leur conformité d'éducation et de principes eussent fait qu'ils se seraient toujours entendus; Desaix se serait contenté du second rang, et fût toujours demeuré dévoué et fidèle. S'il n'eût pas été tué à Marengo, le Premier Consul lui eût donné l'armée d'Allemagne, au lieu de la continuer à Moreau. Du reste, une circonstance bien extraordinaire dans la destinée de ces deux lieutenans de Napoléon, c'est que le même jour et à la même heure où Desaix tombait à Marengo d'un coup de canon, Kléber périssait assassiné au Caire.

Dimanche 1 au Mardi 3 Octobre.

Nature des dictées de l'Empereur.

Le vent, la mer, la température restaient toujours les mêmes. Ce vent d'Ouest, qui nous avait été d'abord si favorable, commençait à nous devenir contraire : nous nous étions jetés à l'Est, dans l'espoir des vents alizés; mais à présent nous nous trouvions sous le vent de notre destination, par la continuité de ces vents d'Ouest, dont la constance surprenait tout le monde, et faisait la désolation de tout l'équipage.

Pour l'Empereur, il continuait régulièrement chaque matin ses dictées, auxquelles il s'attachait chaque jour davantage; aussi les heures lui semblaient-elles désormais moins lourdes.

Le vaisseau avait été poussé tellement vite hors du port, que tout y était resté à faire en pleine mer. Il n'y avait pas long-temps qu'on venait de le peindre; l'Empereur a l'odorat extrêmement délicat; cette odeur de peinture l'affecta spécialement, il en fut très-incommodé, et garda la chambre deux jours.

Chaque soir c'était un plaisir pour lui, en

se promenant sur le pont, de revenir sur le travail du matin. Il ne s'était trouvé d'abord d'autre document qu'un mauvais ouvrage, sous le titre de *Guerre des Français en Italie*, sans motif, sans but, sans chronologie suivie; l'Empereur le parcourait, sa mémoire faisait le reste, je la trouvais d'autant plus admirable, qu'elle semblait arriver au besoin et comme de commande.

L'Empereur se plaignait chaque jour, en commençant, que ces objets lui étaient devenus étrangers; il semblait se défier de lui, disant qu'il ne pourrait jamais arriver au résultat; il rêvait alors pendant quelques minutes, puis se levait, se mettait à marcher et commençait à dicter. Dès cet instant, c'était un tout autre homme; tout coulait de source, il parlait comme par inspiration; les expressions, les lieux, les dates, rien ne l'arrêtait plus.

Le lendemain, je lui rapportais au net ce qu'il avait dicté. A la première correction qu'il indiquait, il continuait à dicter le même sujet, comme s'il n'eût rien dit la veille; la différence de cette seconde version à la première, était fort

grande; celle-ci était plus positive, plus abondante, mieux ordonnée; elle présentait même parfois des différences matérielles avec la première.

Le surlendemain, à la première correction, encore même opération et troisième dictée, qui tenait des deux premières, et les mettait d'accord. Mais à partir de là, eût-il dicté une quatrième, une septième, une dixième fois, ce qui n'a pas été sans exemple, c'était désormais toujours précisément les mêmes idées, la même contexture, presque les mêmes expressions; aussi, n'avait-on plus besoin de prendre la peine d'écrire, bien que sous ses yeux, il n'y faisait pas d'attention, et continuait jusqu'au bout. Si l'on n'avait pas entendu, c'eût été vainement qu'on eût essayé de le faire répéter, il allait toujours, et comme c'était extrêmement vite, on ne s'y hasardait pas, dans la crainte de perdre encore davantage, et de ne plus s'y retrouver.

Mardi 4 au Samedi 7.

Singulière bizarrerie du hasard.

Les vents constans du Sud-Ouest étaient devenus une véritable calamité; nous reculions désormais au lieu d'avancer; nous nous enfoncions tout à fait dans le golfe de Guinée. Nous y aperçûmes un bâtiment qu'on fit reconnaître: l'on fit signal que c'était un français égaré comme nous, et hors de sa route, qui, parti d'un port de Bretagne, se rendait à l'île de Bourbon. L'Empereur s'occupait beaucoup de son manque de livres; je lui dis en riant que j'en avais peut-être une caisse à bord de ce bâtiment; car j'en avais expédié une à cette destination, il y avait peu de mois. Ce que peut la bizarrerie du hasard, je disais vrai! Si j'avais cherché ce bâtiment, j'aurais inutilement, sans doute, parcouru toutes les mers; c'était lui, je l'appris le lendemain, quand je connus son nom par l'officier qui en avait fait la visite. Celui-ci avait étrangement surpris le capitaine français, en lui disant que l'Empereur Napoléon était à bord du vaisseau qu'il voyait, fai-

sant route pour Sainte-Hélène. Le bonhomme, secouant la tête avec douleur, lui avait dit : « Vous nous privez de notre trésor, vous nous » enlevez celui qui pouvait nous gouverner sui- » vant nos mœurs et nos goûts. »

Dimanche 8 au Mercredi 11.

Murmures contre l'Amiral. — Examen d'un nouvel Ouvrage. — Réfutations. — Réflexions.

Le temps était d'une obstination sans exemple. Chaque soir on se consolait de la contrariété du jour, dans l'espoir d'une crise heureuse de la nuit; mais chaque matin on se réveillait avec le même chagrin. Nous avions été presqu'à la vue du Congo, nous courions pour nous en éloigner. Le temps semblait pris de manière à ne changer jamais. Le découragement était extrême, l'ennui au dernier degré. Les Anglais s'en prenaient à leur Amiral : s'il avait pris la route de tout le monde, disait-on, on serait arrivé depuis long-temps; ses caprices l'avaient porté, contre toute raison, à une expérience dont on ne verrait pas la fin. Les murmures cependant n'étaient pas aussi violens

que contre Christophe Colomb ; nous eussions trop ri, pour notre compte, de le voir réduit à trouver un Saint-Salvador pour se dérober à la crise. Pour moi, que le travail employait en entier, je m'occupais à peine de ce contre-temps : et qu'importait après tout une prison ou une autre ! Quant à l'Empereur, il y semblait plus insensible encore, il ne voyait dans tout cela que des jours écoulés.

Les Mémoires de Napoléon Bonaparte, par quelqu'un qui ne l'a jamais quitté pendant quinze ans, tel fut l'ouvrage qui, dans mon examen, succéda à celui de M. Wilson ; volume anonyme, ce qui devait suffire déjà pour inspirer à tous une première défiance ; mais sa contexture et son style imposent bientôt des doutes plus positifs encore à tout lecteur qui a de la réflexion, et l'habitude des Ouvrages ; enfin, celui qui a vu et qui connaît tant soit peu l'Empereur, n'hésite pas, dès les premières pages, à affirmer que cet écrit est un véritable roman fait à plaisir ; que son auteur n'a jamais connu, ni approché l'Empereur : il est à cent lieues de son langage, de ses habitudes et de tout ce qui le

concerne. L'Empereur n'a jamais dit à un ministre : « Comte, faites ceci, Comte, exécutez » cela ; » les ambassadeurs ne venaient point à son lever ; Napoléon ne pouvait faire, à quatorze ans, à une dame, en compagnie, la réponse qu'on lui prête au sujet du vicomte de Turenne ; parce que de dix ans à dix-huit, il était aux écoles militaires, et qu'on n'y recevait pas la compagnie des dames ; ce n'est pas Pérignon, qui ne le connaissait pas, mais Dugommier, qui avait été son général, qui le recommandait d'une manière si distinguée au Directoire ; c'est une lettre pour rétablir la démocratie, et non les Bourbons, qu'un militaire adressa dans le temps au Premier Consul, etc., etc. Jamais l'Empereur, auquel on accorda assez généralement en Europe d'avoir été impénétrable dans ses projets et ses vues, n'a eu l'habitude des gestes qui eussent pu le trahir, encore moins celle des monologues qu'on eût pu entendre ; sa colère ne le jeta jamais dans des accès d'insanité ou d'épilepsie, fable ridicule qui a fait long-temps la nourriture de certains salons de Paris, et qu'ils avaient fini par abandonner eux-

mêmes, quand ils eurent vu que ces accidens n'arrivaient jamais dans les occasions importantes. Cette production est indubitablement un ouvrage de commande, une spéculation de libraire, lequel aura fourni le titre. Quoiqu'il en soit, on eût pensé qu'avec une carrière aussi publique que celle de l'Empereur et de ceux qui l'entouraient, l'auteur eût pu montrer plus de connaissance et de vérité : il sent son insuffisance à cet égard, et cherche à s'en défendre en disant qu'il a dû altérer les noms, et n'a pas voulu faire certains portraits trop ressemblans; mais il pousse cette circonspection jusqu'aux faits mêmes; on ne saurait les reconnaître, la plupart sont entièrement de son imagination : ainsi ce papier d'Egypte, dont la perte cause tant d'anxiété au Général en chef; cette recommandation du jeune Anglais, qui transporte Bonaparte de joie, en lui ouvrant une si brillante perspective de fortune à Constantinople; ce vrai mélodrame de la Malmaison, où l'héroïsme de M[me] Bonaparte, dont il fait une amazone, pourvoit avec tant de courage, d'activité, au salut de son mari, peuvent exciter l'intérêt

du lecteur; mais ils sont autant de fables, dont la dernière, pour le dire en passant, nous montre que le caractère et les dispositions de l'Impératrice Joséphine n'étaient pas plus familiers à l'auteur que ceux de l'Empereur. Toutefois l'écrivain, en vantant de temps à autres certains traits, relevant certaines actions, combattant certaines impostures, se donne un air d'impartialité qui, aux yeux du vulgaire, joint à sa prétendue situation auprès de l'Empereur durant quinze ans, produit un merveilleux effet. La plupart des Anglais du vaisseau s'étaient attachés à cet ouvrage comme à une espèce d'oracle. Ils ne revenaient pas de voir l'Empereur si différent du caractère que lui prête ce roman; ils étaient plus naturellement portés à penser que l'adversité ou la contrainte changeait l'Empereur, que d'imaginer que ces choses imprimées étaient tout bonnement autant de mensonges; à mes observations, ils répondaient toujours : « C'est » pourtant d'un homme impartial et qui ne l'a » pas quitté depuis quinze ans? — Mais, leur » disais-je, quel est le nom de cet homme? » S'il vous avait injurié personnellement dans

» son livre, comment le traîneriez-vous devant » un tribunal, pour en avoir justice? Le premier » d'entre nous ne pourrait-il pas en être l'au- » teur? » Ces argumens étaient sans réplique sans doute; mais il leur en coûtait beaucoup pour détruire eux-mêmes la première impression qu'ils avaient reçue : tel est le vulgaire, et l'effet inévitable que produisent toujours sur lui les mensonges imprimés!

Quoi qu'il en soit, je n'irai pas plus loin sur un ouvrage, qui ne vaut pas qu'on s'en inquiète davantage; je fais grâce de ce qui suivait, je le supprime. En relisant mon manuscrit, en Europe, je trouve que l'opinion a fait de tels progrès, que j'aurais honte aujourd'hui de combattre des allégations et des faits que l'esprit et le bon goût ont repoussés depuis long-temps, et qu'on ne retrouve plus que dans la bouche des sots.

Toutefois, en detruisant les idées imaginaires que notre anonyme s'est plu à donner du caractère de Napoléon, on pensera peut-être que j'aurais dû y substituer les miennes? je m'en donnerai bien de garde; je me contenterai d'ins-

crire ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu; je rendrai ses conversations, et l'on ne demandera plus rien.

Jeudi 12. — Vendredi 13.

Cependant, à force de patience et à l'aide de quelques légères variations, nous approchions du but; et, bien que privés de la mousson naturelle, nous portions désormais sur notre destination ou très-près. A mesure que nous avancions, le temps nous favorisait davantage; enfin le vent devint bon tout à fait; mais ce ne fut guère qu'à vingt-quatre heures de notre but.

Samedi 14.

Vue de Sainte-Hélène.

On s'attendait à voir Sainte-Hélène ce jour-là même; l'Amiral nous l'avait annoncé. A peine étions-nous sortis de table, qu'on cria : *Terre!* C'était à un quart d'heure près de l'instant qu'on avait fixé. Rien ne peut montrer davantage les progrès de la navigation, que cette espèce de merveille, par laquelle on vient de si loin, attaquer et rencontrer, à heure fixe, un seul point

dans l'espace; phénomène qui résulte de l'observation rigoureuse de points fixes ou de mouvemens constans dans l'univers.

L'Empereur gagna l'avant du vaisseau pour voir la terre, et crut l'apercevoir; moi, je ne vis rien. Nous restâmes en panne toute la nuit.

Dimanche 15.

Arrivée à Sainte-Hélène.

Au jour, j'ai vu l'île à mon aise et de fort près : sa forme m'a paru d'abord assez considérable; mais elle rapetissait beaucoup à mesure que nous approchions. Enfin, soixante-dix jours après avoir quitté l'Angleterre, et cent dix après avoir quitté Paris, nous jetons l'ancre vers midi; elle touche le fond, et c'est là le premier anneau de la chaîne qui va clouer le moderne Prométhée sur son roc.

Nous trouvâmes au mouillage une grande partie des bâtimens de notre escadre, qui s'étaient séparés de nous, ou que nous avions laissés en arrière comme trop mauvais marcheurs; ils étaient pourtant arrivés il y avait déjà quelques jours : preuve de plus de l'extrême incertitude

dans tous les calculs de la mer, dès qu'ils reposent sur les caprices des calmes, la force et les variations du vent.

L'Empereur, contre son habitude, s'est habillé de bonne heure et a paru sur le pont; il s'est avancé sur le passe-avant pour considérer le rivage plus à son aise. On voyait une espèce de village encaissé parmi d'énormes rochers arides et pelés qui s'élevaient jusques aux nues *. Chaque plateforme, chaque ouverture, toutes les crêtes, se trouvaient hérissées de canons. L'Empereur parcourait le tout avec sa lunette; j'étais à côté de lui; mes yeux fixaient constamment son visage; je n'ai pu surprendre la plus légère impression, et pourtant c'était là désormais peut-être sa prison perpétuelle! Peut-être son tombeau!.... Que me restait-il donc, à moi, à sentir ou à témoigner!

L'Empereur est rentré bientôt après; il m'a fait appeler, et nous avons travaillé comme de coutume.

---

* Voyez la vue A, publiée pour faire suite au Mémorial de Sainte-Hélène.

L'Amiral, qui était descendu de bonne heure à terre, est revenu sur les six heures extrêmement fatigué; il avait parcouru toutes les localités, et croyait avoir trouvé quelque chose de convenable; mais il y fallait des réparations, elles pouvaient tenir deux mois; il y en avait déjà près de trois que nous occupions notre cachot de bois, et les instructions précises des ministres étaient de nous y retenir jusqu'à ce que notre prison à terre fût prête. L'Amiral, il faut lui rendre justice, ne se trouva pas capable d'une telle barbarie; il nous annonça, en laissant percer une espèce de jouissance intérieure, qu'il prenait sur lui de nous débarquer dès le lendemain.

SÉJOUR A BRIARS.

Depuis le 16 novembre 1815, jour du débarquement à Sainte-Hélène, jusqu'au 9 décembre, veille de la translation à Longwood.

Espace d'un mois et vingt-quatre jours.

Lundi 16 Octobre 1815.

Débarquement de l'Empereur à Sainte-Hélène.

L'Empereur, après son dîner, s'est embarqué, avec l'Amiral et le Grand-Maréchal, pour se rendre à terre. Un mouvement très-remarquable avait réuni tous les officiers sur la dunette, et une grande partie de l'équipage sur les passe-avant : ce mouvement n'était plus celui de la curiosité, on se connaissait depuis trois mois; l'intérêt le plus vif avait succédé.

Avant de descendre dans le canot, l'Empereur fit appeler le capitaine commandant le vaisseau, prit congé de lui, et le chargea de transmettre ses remercîmens aux officiers et à l'équipage. Ces paroles ne furent pas sans pro-

duire une grande émotion sur ceux qui les entendirent ou se les firent expliquer.

Le reste de la suite de l'Empereur débarqua sur les huit heures. Nous fûmes accompagnés par plusieurs des officiers. Tout le monde, au demeurant, lorsque nous quittâmes le vaisseau, a semblé nous témoigner une véritable sympathie.

Nous trouvâmes l'Empereur dans le salon qu'on lui avait destiné : il monta, peu d'instans après, dans sa chambre, où nous fûmes appelés. Il n'était guère mieux qu'à bord du vaisseau; nous nous trouvions placés dans une espèce d'auberge ou d'hôtel garni.

La ville de Sainte-Hélène n'est autre chose qu'une très-courte rue, ou prolongement de maisons, le long d'une vallée très-étroite, resserrée entre deux montagnes à pic d'un roc tout à fait nu et stérile.

Mardi 17.

L'Empereur se fixe à Briars. — Description. — Situation misérable.

A six heures du matin, l'Empereur, le Grand-Maréchal et l'Amiral allèrent à cheval visiter

Longwood (long bois), maison qui avait été arrêtée pour sa résidence, et située à deux ou trois lieues de la ville. A leur retour ils virent une petite maison de campagne dans le prolongement de la vallée, à deux milles au-dessus de la ville. L'Empereur répugnait extrêmement à retourner où il avait couché; il s'y fût trouvé dans une réclusion plus complète encore qu'à bord du vaisseau : des sentinelles gardaient les portes, des curieux se groupaient sous ses fenêtres; il eût donc été réduit strictement à sa chambre. Un petit pavillon, dépendant de cette petite maison de campagne, lui plut, et l'Amiral convint qu'il y serait mieux qu'à la ville. L'Empereur s'y fixa et m'envoya chercher; il s'était tellement attaché à son travail des campagnes d'Italie, qu'il ne pouvait plus s'en passer; je me mis aussitôt en route pour le joindre.

La petite vallée où s'élève le hameau de Sainte-Hélène, se prolonge dans l'île long-temps encore, en serpentant au milieu de deux chaînes de montagnes arides qui la bordent et la resserrent*

* Voyez la carte géographique et la vue A.

Il y règne constamment un beau chemin de voitures, très-bien entretenu ; au bout de deux milles environ, ce chemin n'est plus tracé que sur le flanc de la montagne même, sur lequel il s'appuie à gauche, ne montrant plus que des précipices et des abîmes sur son bord de la droite. Mais bientôt le terrain s'élargit en face, et présente un petit plateau où se trouvent quelques bâtisses, de la végétation et plusieurs arbres : c'est une espèce de petit Oasis au milieu des rochers. Là était la demeure modeste d'un négociant de l'île (M. Balcombe). A trente ou quarante pas, à droite de la maison principale, et sur un tertre à pic, se voit une espèce de guinguette ou petit pavillon servant à la famille, dans les beaux jours, pour aller prendre le thé et respirer plus à l'aise : c'était là le réduit loué par l'Amiral, pour la demeure temporaire de l'Empereur, qui l'occupait depuis le matin. Tout en gravissant les contours du monticule, qui sont très-rapides, je l'aperçus en effet de loin, et le contemplai. C'était bien lui, un peu courbé, les mains derrière le dos ; cet uniforme si leste et si

simple, ce petit chapeau si renommé! Il était debout sur le seuil de la porte, sifflant un air de vaudeville, quand je l'abordai. « Ah! vous » voilà? me dit-il, pourquoi n'avez-vous pas » amené votre fils? — Sire, répondis-je, le » respect, la discrétion m'en ont empêché. — » Vous ne sauriez vous en passer, continua-t-il, » faites-le venir. »

Jamais l'Empereur, dans aucune de ses campagnes, peut-être dans aucune des situations de sa vie, n'eût sans doute de logement plus exigu, ni autant de privations. Le tout ici consistait en une seule pièce au rez-de-chaussée, de forme à peu près carrée; une porte sur chacun des deux côtés opposés, et deux fenêtres sur chacun des deux côtés perpendiculaires; du reste, sans rideaux, sans volets, à peine un siége. L'Empereur, en ce moment, se trouvait seul, ses deux valets de chambre étaient à courir pour lui composer un lit. Il lui prit fantaisie de marcher un peu; or le monticule n'offrait pas de terre-plein sur aucune des faces de la petite guinguette; ce n'était tout autour que grosses pierres et débris de rochers. Il prit

mon bras, et se mit à causer gaîment. Cependant la nuit se faisait, le calme était profond, la solitude entière; qu'elle foule de sensations et de sentimens vinrent m'assaillir en cet instant! Je me trouvais donc seul, tête-à-tête dans le désert, presque en familiarité avec celui qui avait gouverné le monde! avec Napoléon enfin!!! Tout ce qui se passait en moi!... Tout ce que j'éprouvais!... Mais, pour le bien comprendre, il faudrait peut-être se reporter au temps de sa toute puissance; au temps où il suffisait d'un seul de ses décrets pour renverser des trônes ou créer des rois! Il faudrait se mettre bien dans l'esprit ce qu'il faisait éprouver, aux Tuileries, à tout ce qui l'entourait; l'embarras timide, le respect profond, avec lesquels l'abordaient ses ministres, ses officiers; l'anxiété, la crainte des ambassadeurs, celle des princes et même des rois! Or, rien de tout cela n'était encore altéré en moi!....

Lorsque l'Empereur voulut se coucher, il se trouva qu'une fenêtre donnait à nu sur le côté de son lit, presque à la hauteur de son visage; nous la barricadâmes du mieux que nous pûmes

pour le préserver de l'air, auquel il est très-sensible, le plus léger courant suffisant pour l'enrhumer ou lui causer des maux de dents. Quant à moi, je gagnai le comble précisément au-dessus de l'Empereur; espace de sept pieds carrés, où il n'y avait qu'un lit, sans un seul siége; c'est là que fut mon gîte et celui de mon fils, pour lequel il fallut placer un matelas par terre. Pouvions-nous nous plaindre? nous étions si près de l'Empereur, de là nous entendions le son de sa voix, même ses paroles!.....

Ses valets de chambre se couchèrent par terre, en travers de la porte, enveloppés dans leurs manteaux.

Voilà la description littérale de la première nuit de Napoléon à *Briars* (aux ronces), c'était le nom de l'endroit.

Mercredi 18.

Description de Briars. — Son jardin. — Rencontre des petites demoiselles de la maison.

J'ai déjeûné avec l'Empereur, il n'avait ni nappe ni serviettes, son déjeûner était le reste du dîner de la veille.

Un officier anglais avait été logé dans la maison voisine, pour notre garde, et deux sous-officiers allaient et venaient militairement sous nos yeux, pour surveiller nos mouvemens. Le déjeûner fini, l'Empereur s'est mis au travail, qui a duré quelques heures; après le travail, il lui a pris fantaisie d'explorer notre nouveau domaine, de découvrir le terrain environnant, d'en prendre possession.

En descendant de notre tertre, par le côté opposé à la maison principale, nous trouvâmes un sentier bordé d'une haie de raquettes, et longeant des précipices, lequel nous conduisit, au bout de deux cents pas, à un petit jardin dont la porte se trouvait ouverte. Ce jardin est tout en longueur, et d'un terrain très-inégal; une allée, assez pleinière, en parcourt l'étendue; à l'entrée, une espèce de berceau forme l'une des extrémités; à l'autre bout, sont deux cahutes où logent les nègres chargés du soin du jardin. Il s'y trouvait des arbres fruitiers et quelques fleurs. A peine y étions-nous entrés, que nous y fûmes joints par les deux filles du maître de la maison, âgées de quatorze à quinze

ans : l'une vive, étourdie, ne respectant rien ; l'autre plus posée, mais d'une grande naïveté ; toutes deux parlant un peu le français. Elles eurent bientôt parcouru le jardin, et mis tout à contribution pour l'offrir à l'Empereur, qu'elles accablèrent de questions les plus bizarres et les plus ridicules. L'Empereur s'amusa beaucoup de cette familiarité si nouvelle pour lui. « Nous » sortons du bal masqué, me dit-il, quand nous » les eûmes quittées. »

Jeudi 19. — Vendredi 20.

Sur la jeunesse française. — L'Empereur visite la maison voisine. — Naïvetés.

L'Empereur fait appeler mon fils pour déjeûner; qu'on juge de toute sa joie à une telle faveur! C'était la première fois qu'il allait le voir d'aussi près, l'entendre, peut-être lui parler! Son saisissement en était extrême.

Du reste, la table demeurait encore sans nappe, le repas continuait de s'apporter de la ville, et ne présentait que deux ou trois mauvais plats. Aujourd'hui il s'y trouvait un poulet, l'Empereur l'a voulu couper lui-même, et nous

l'a distribué : il s'étonnait d'y réussir aussi bien; il y avait si long-temps, disait-il, qu'il n'en avait fait autant; car toute sa galanterie, ajoutait-il, avait été se perdre pour toujours dans les affaires et les soucis de son généralat d'Italie.

Le café, qui est un besoin pour l'Empereur, s'est trouvé si mauvais, qu'il s'est cru empoisonné : il l'a jeté, et m'a fait laisser le mien.

L'Empereur se servait en ce moment d'une tabatière où se trouvaient enchassées plusieurs médailles antiques; des inscriptions grecques étaient autour; l'Empereur doutant d'un des noms de ces portraits, m'a dit de les lui traduire; et comme je lui répondais que c'était au-dessus de mes forces, il s'est mis à rire, disant : « Vous n'êtes donc pas plus fort que moi? » Alors mon fils s'est offert en tremblant, et a lu Mithridate, Démétrius-Poliorcetes et quelques autres. L'extrême jeunesse de mon fils et cette circonstance, ont alors attiré son attention. « Quoi! votre fils en est déjà là? a-t-il dit. C'est » bien! » Et il s'est mis à le questionner longuement sur son lycée, ses maîtres, leurs leçons; puis revenant à moi. « Quelle jeunesse, a-t-il

» dit, je laisse après moi! C'est pourtant mon
» ouvrage! Elle me vengera suffisamment par
» tout ce qu'elle vaudra! à l'œuvre il faudra
» bien après tout qu'on rende justice à l'ouvrier!
» et le travers d'esprit ou la mauvaise foi des
» déclamateurs tombera devant mes résultats.
» Si je n'eusse songé qu'à moi, à mon pouvoir,
» ainsi qu'ils l'ont dit et le répètent sans cesse,
» si j'eusse réellement eu un autre but que le
» règne de la raison, j'aurais cherché à étouffer
» les lumières *sous le boisseau;* au lieu de cela,
» on ne m'a vu occupé que de les produire
» au grand jour. Et encore n'a-t-on pas fait
» pour ces enfans tout ce dont j'avais eu la
» pensée. Mon université, telle que je l'avais
» conçue, était un chef-d'œuvre dans ses com-
» binaisons, et devait en être un dans ses résul-
» tats nationaux. Un méchant homme m'a tout
» gâté; et cela avec mauvaise intention, et par
» calcul sans doute, etc., etc. »

Le soir venu, l'Empereur a voulu entrer chez les voisins. Le maître, pris par la goutte, était en robe de chambre, étendu sur son canapé; sa femme et nos deux petites demoi-

selles du matin étaient autour de lui. Le bal masqué a repris de plus belle ; on a fait échange de tout ce qu'on savait. On a parlé de romans ; l'une des petites avait lu Mathilde de Mme Cottin : ce fut une très-grande joie de voir que l'Empereur la connaissait. Un gros Anglais, à face carrée, vrai *vacuum plenum* à ce qu'il paraît, qui écoutait gravement de toutes ses oreilles pour tâcher de mettre à profit son peu de français, se hasarda de demander, avec réserve, à l'Empereur, si la princesse, amie de Mathilde, dont il admirait particulièrement l'excellent caractère, vivait toujours ; l'Empereur lui répondit avec solennité : « Non, Monsieur, elle » est morte et enterrée. » Et il allait se croire mystifié, disait-il, quand il vit, à cette malheureuse nouvelle, les larmes prêtes à rouler dans les grands et gros yeux de la grosse face.

Une des petites filles ne fut pas moins naïve : c'était plus pardonnable ; toutefois, j'en dus conclure qu'on n'était pas fort ici en chronologie. Parcourant Estelle de Florian, pour montrer qu'elle lisait le français, elle tomba sur Gaston de Foix, et le voyant qualifié de général,

elle demanda à l'Empereur s'il avait été bien content de lui dans ses armées, s'il avait échappé à toutes les batailles, et s'il vivait encore.

Samedi 21.

L'Amiral vient voir l'Empereur.

L'Amiral, dans la matinée, est venu rendre visite à l'Empereur; il a frappé à sa porte; si je ne m'y fusse pas trouvé, l'Empereur eût été dans la nécessité d'aller ouvrir lui-même, ou l'Amiral y serait encore.

Tous les membres épars de notre petite colonie sont aussi venus de la ville, et nous nous sommes trouvés un instant tous réunis. Chacun a raconté ses nombreuses misères, et l'Empereur les a ressenties d'autant plus vivement.

Dimanche 22 au Mardi 24.

Horreurs et misères de notre exil. — Indignation de l'Empereur. — Note envoyée au Gouvernement anglais.

Les ministres anglais, en violant les droits de l'hospitalité auxquels nous nous étions abandonnés avec tant de confiance, semblaient n'a-

voir rien épargné pour rendre cette violation plus amère et plus sensible. En nous reléguant au bout de la terre, au milieu des privations, des mauvais traitemens, des besoins de toute espèce, ils avaient voulu nous faire boire le calice jusqu'à la lie. Sainte-Hélène est une véritable Sibérie ; la différence n'en est que du froid au chaud, et dans son peu d'étendue.

L'empereur Napoléon, qui possédait tant de puissance et disposa de tant de couronnes, s'y trouve réduit à une méchante petite cahutte de quelques pieds en carré, perchée sur un roc stérile ; sans rideaux, ni volets, ni meubles. Là, il doit se coucher, s'habiller, manger, travailler, demeurer ; il faut qu'il sorte s'il veut qu'on la nettoye. Pour sa nourriture on lui apporte de loin quelques mauvais plats, comme à un criminel dans son cachot. Il manque réellement des premiers besoins de la vie : le pain, le vin, ne sont point les nôtres, ils nous répugnent ; l'eau, le café, le beurre, l'huile et les autres nécessités, y sont rares ou à peine supportables ; un bain, si nécessaire à sa santé, ne se trouve pas ; il ne peut prendre l'exercice du cheval.

Ses compagnons, ses serviteurs, sont à deux milles de lui; ils ne peuvent parvenir auprès de sa personne qu'accompagnés d'un soldat; ils demeurent privés de leurs armes; sont condamnés à passer la nuit au corps-de-garde, s'ils reviennent trop tard ou s'il y a quelque méprise de consigne, ce qui arrive presque chaque jour. Ainsi se réunissent pour nous, sur la cime de cet affreux rocher, la dureté des hommes et les rigueurs de la nature! et pourtant il eût été facile de nous procurer une demeure plus convenable et des traitemens plus doux.

Certes, si les souverains de l'Europe ont arrêté cet exil, une haine secrète en a dirigé l'exécution. Si la politique seule a dicté cette mesure comme nécessaire, n'eût-elle pas dû, pour en convaincre le monde, entourer d'égards, de respects, de dédommagemens de toute espèce, l'illustre victime vis-à-vis de laquelle elle se dit forcée de violer les principes et les lois.

Nous nous trouvions tous auprès de l'Empereur; il récapitulait avec chaleur tous ces faits. « A quel infâme traitement ils nous ont réservés! » s'écriait-il. Ce sont les angoisses de la mort!

» A l'injustice, à la violence, ils joignent l'ou-
» trage, les supplices prolongés! Si je leur étais
» si nuisible, que ne se défaisaient-ils de moi?
» quelques balles dans le cœur ou dans la tête
» eussent suffi; il y eût eu du moins quelque
» énergie dans ce crime! Si ce n'était vous
» autres et vos femmes surtout, je ne voudrais
» recevoir ici que la ration du simple soldat.
» Comment les souverains de l'Europe peuvent-
» ils laisser polluer en moi ce caractère sacré
» de la souveraineté! Ne voyent-ils pas qu'ils se
» tuent de leurs propres mains à Sainte-Hélène!
» Je suis entré vainqueur dans leurs capitales;
» si j'y eusse apporté les mêmes sentimens, que
» seraient-ils devenus? Ils m'ont tous appelé
» leur frère, et je l'étais devenu par le choix
» des peuples, la sanction de la victoire, le
» caractère de la religion, les alliances de leur
» politique et de leur sang. Croyent-ils donc le
» bon sens des peuples insensible à leur morale,
» et qu'en attendent-ils? Toutefois, faites vos
» plaintes, Messieurs, que l'Europe les connaisse
» et s'en indigne! Les miennes sont au-dessous

» de ma dignité et de mon caractère : j'ordonne
» ou je me tais. »

Le lendemain un officier ouvrit tout bonnement la porte, et s'introduisit lui-même, sans plus de façon, dans la chambre de l'Empereur, où j'étais à travailler avec lui. Ses intentions, du reste, étaient bonnes : c'était le capitaine d'un des petits bâtimens venus avec nous, qui repartait pour l'Europe et avait voulu venir prendre les ordres de l'Empereur. Napoléon revint sur le sujet de la veille, et s'animant par degrés, lui exprima, pour son gouvernement, les pensées les plus élevées, les plus fortes, les plus remarquables. Je les traduisais à mesure et rapidement. L'officier semblait frappé de chaque phrase, et nous quitta, promettant d'accomplir fidèlement sa mission. Mais rendra-t-il les expressions, l'accent surtout, dont je fus témoin? L'Empereur en fit rédiger une espèce de note, que l'officier aura trouvée bien faible, auprès de ce qu'il avait entendu d'abondance. La voici :

NOTE. « L'Empereur désire, par le retour du

prochain vaisseau, avoir des nouvelles de sa femme et de son fils, et savoir si celui-ci vit encore? Il profite de cette occasion pour réitérer et faire parvenir au gouvernement britannique les protestations qu'il a déjà faites contre les étranges mesures adoptées contre lui.

« 1° Le Gouvernement l'a déclaré prisonnier de guerre. L'Empereur n'est point prisonnier de guerre : sa lettre au Prince Régent, écrite et communiquée au capitaine Maitland, avant de se rendre à bord du Bellerophon, prouve assez, au monde entier, les dispositions et la confiance qui l'ont conduit librement sous le pavillon anglais. ...

» L'Empereur eût pu ne sortir de France que par des stipulations qui eussent prononcé sur ce qui était relatif à sa personne ; mais il a dédaigné de mêler des intérêts personnels avec les grands intérêts dont il avait constamment l'esprit occupé. Il eût pu se mettre à la disposition de l'empereur Alexandre, qui avait été son ami, ou de l'empereur François, qui était son beau-père; mais, dans la confiance qu'il avait dans la nation anglaise, il n'a voulu d'autre

protection que les lois ; et, renonçant aux affaires publiques, il n'a cherché d'autre pays que les lieux qui étaient gouvernés par des lois fixes, indépendantes des volontés particulières.

» 2° Si l'Empereur eût été prisonnier de guerre, les droits des nations civilisées, sur un prisonnier de guerre, sont bornés par le droit des gens, et finissent d'ailleurs avec la guerre même.

» 3° Le gouvernement anglais considérant l'Empereur, même arbitrairement, comme prisonnier de guerre, son droit se trouvait alors borné par le droit public, ou bien il pouvait, comme il n'y avait point de cartel entre les deux nations dans la guerre actuelle, adopter vis-à-vis de lui les principes des sauvages qui donnent la mort à leurs prisonniers. Ce droit eût été plus humain, plus conforme à la justice, que celui de le porter sur cet affreux rocher : la mort qui lui eût été donnée à bord du Bellerophon en rade de Plymouth, eût été un bienfait en comparaison.

» Nous avons parcouru les contrées les plus infortunées de l'Europe, aucune ne saurait

être comparée à cet aride rocher : privé de tout ce qui peut rendre la vie supportable, il est propre à renouveler à chaque instant les angoisses de la mort. Les premiers principes de la morale chrétienne, et ce grand devoir imposé à l'homme de suivre sa destinée, quelle qu'elle soit, peuvent l'empêcher de mettre lui-même un terme à une si horrible existence; l'Empereur met de la gloire à demeurer au-dessus d'elle. Mais si le gouvernement britannique devait persister dans ses injustices et ses violences envers lui, il regarde comme un bienfait qu'il lui fasse donner la mort. »

Le bâtiment partant pour l'Europe, chargé de cette note, était le Redpol, capitaine *Desmont.*

Qu'on nous passe l'insipide monotonie de nos plaintes : on les retrouvera toujours les mêmes, sans doute; mais qu'on se dise bien qu'elles ont dû nous causer beaucoup plus d'ennui à répéter qu'on n'en aura à les lire.

Mercredi 25 au Vendredi 27.

Vie de Briars, etc. — Nécessaire d'Austerlitz. — Grand Nécessaire de l'Empereur. — Son contenu. — Objets, libelles contre Napoléon, etc., abandonnés aux Tuileries.

L'Empereur s'habillait de fort bonne heure; il faisait dehors quelques tours, nous déjeûnions vers les dix heures, il se promenait encore, et nous nous mettions ensuite au travail. Je lui lisais ce qu'il m'avait dicté la veille, que mon fils avait recopié le matin; il le corrigeait, et me dictait pour le lendemain. Nous ressortions sur les cinq heures, et revenions dîner à six heures, si toutefois le dîner était arrivé de la ville. La journée était bien longue, les soirées l'étaient bien plus encore. Malheureusement je ne connaissais pas les échecs, j'eus un moment envie de les apprendre la nuit; mais comment, et de qui? Je me donnai pour savoir un peu le piquet, l'Empereur s'aperçut bientôt de mon ignorance, il tint compte de mon intention; mais cessa. Quelquefois le désœuvrement le conduisait dans la maison voisine, où les petites

demoiselles le faisaient jouer au whist. Plus souvent encore il restait à table après le dîner, et causait assis; car la chambre était trop petite pour s'y promener.

Un de ces soirs il se fit apporter un petit nécessaire de campagne, en examina minutieusement toutes les parties, et me le donna, disant : « Il y a bien long-temps que je l'ai, je » m'en suis servi le matin de la bataille d'Austerlitz. Il passera au petit Emmanuel, continua-t-il, en regardant mon fils. Quand il » aura trente ou quarante ans, nous ne serons » plus, mon cher; l'objet n'en sera que plus » curieux, il le fera voir et dira : c'est l'Empereur Napoléon qui l'a donné à mon père » à Sainte-Hélène. » Je me saisis du don précieux, et je lui porte une espèce de culte; je le vénère comme une sorte de relique.

Passant de là à l'examen d'un grand nécessaire, il parcourut des portraits de sa propre famille, et des présens qui lui avaient été faits à lui-même : c'étaient les portraits de Madame, de la reine de Naples, des filles de Joseph, de ses frères, du roi de Rome, etc. Un Auguste

et une Livie des plus rares; une continence de Scipion et une autre antique du plus grand prix donnée par le Pape; un Pierre-le-Grand, sur boîte, une autre boîte avec un Charles-Quint, une autre encore avec un Turenne; d'autres enfin, dont il se sert journellement, couvertes de médaillons rassemblés de César, d'Alexandre, de Sylla, de Mithridate, etc., etc. Venaient ensuite quelques tabatières où était son portrait enrichi de diamans. Il en chercha alors tout-à-coup un sans diamans; ne le trouvant pas, il appela son valet de chambre pour qu'on le lui donnât; malheureusement ce portrait se trouvait encore à la ville avec le gros des effets : j'en fus fâché, je pouvais croire que j'y perdais quelque chose.

L'Empereur alors passa en revue plusieurs tabatières de Louis XVIII, qui avaient été laissées sur sa table aux Tuileries, lors de son départ précipité. L'une présentait sur un fond noir, en pâte imitant l'ivoire, et dans une contexture bizarre, le portrait de Louis XVI, de la Reine et de Mme Élisabeth : ils formaient trois croissans adossés l'un à l'autre en forme

de triangle équilatéral; une quantité de chérubins fort serrés formaient la bordure extérieure. Une autre boîte représentait une chasse au lavis et croquée, et qui ne pouvait avoir d'autre mérite que la main qui l'avait faite, on la croyait de madame la duchesse d'Angoulême. Une troisième enfin présentait un portrait qui devait être, selon les apparences, celui de la comtesse de Provence. Ces trois objets étaient simples et même communs, et ne pouvaient avoir de précieux que leur historique.

En arrivant à Paris, le vingt mars au soir, l'Empereur trouva le cabinet du Roi dans le même état où il avait été occupé; tous les papiers demeuraient encore sur les tables. L'Empereur fit pousser ces tables dans les angles de l'appartement, et en fit apporter de nouvelles; il voulut qu'on ne touchât à rien, se réservant d'examiner ces papiers dans ses momens perdus. Et comme l'Empereur a quitté lui-même la France sans rentrer aux Tuileries, le Roi aura trouvé sa chambre et ses papiers à peu près comme ils les avait laissés.

L'Empereur jeta les yeux sur quelques-uns

de ces papiers. Il y trouva des lettres du Roi à M. d'Avarai, à Madère, où il est mort : elles étaient de sa main, et lui avaient sans doute été renvoyées. Il y trouva aussi d'autres lettres très-confidentielles du Roi, pareillement de sa main. Mais comment se trouvaient-elles là? Comment lui étaient-elles revenues? Cela était plus difficile à expliquer. Elles étaient de cinq à six pages, fort purement écrites, de beaucoup d'esprit, disait l'Empereur; mais très-abstraites et fort métaphysiques. Dans l'une, le prince disait à la personne à laquelle il s'adressait : *Jugez, Madame, si je vous aime, vous m'avez fait quitter le deuil.* Et ce deuil, disait l'Empereur, amenait de longs paragraphes d'un style tout à fait académique. L'Empereur ne devinait pas à qui cela pouvait s'adresser, ni ce que ce deuil pouvait signifier; j'étais hors d'état de pouvoir lui donner aucuns renseignemens.

C'est sur une de ces tables que deux ou trois jours après avoir reconfirmé quelqu'un à la tête d'une institution célèbre, l'Empereur trouva un mémoire de cette personne, qui assurément

l'eût empêché de la nommer de nouveau; par la manière dont elle s'y exprimait à l'égard de lui et de toute sa famille.

Il y avait encore beaucoup d'autres pièces de cette nature; mais les véritables archives de la bassesse, du mensonge et de la vilenie se trouvaient dans les appartemens de M. de Blacas, grand-maître de la garde-robe, ministre de la maison : ils étaient pleins de projets, de rapports et de pétitions de toute espèce. Il était peu de ces pièces où l'on ne se fît valoir aux dépens de Napoléon, qu'on était assurément bien loin d'attendre. Le tout était si volumineux, que l'Empereur fut obligé de nommer une commission de quatre membres pour en faire le dépouillement; il regarde comme une faute de n'avoir pas confié ce dépouillement à une seule personne, et tellement à lui, qu'il fût sûr qu'on n'y aurait rien soustrait. Il a eu des raisons de croire qu'il y eût trouvé déjà des indices salutaires sur les perfidies dont il s'est vu entouré à son retour de Waterloo.

On trouva, entre autres, une longue lettre d'une des femmes de la princesse Pauline. Cette

volumineuse lettre s'exprimait fort mal sur la princesse et ses sœurs, et ne parlait de *cet homme* (c'était l'Empereur) que sous les plus mauvaises couleurs. On n'avait pas cru que ce fût assez, on en avait raturé une partie, et interligné d'une main étrangère, pour y faire arriver Napoléon lui-même de la manière la plus scandaleuse; et à la marge, et de la main de l'interligneur, il y avait : *Bon à imprimer.* Quelques jours de plus, probablement ce petit libelle allait voir le jour.

Une parvenue, tenant un rang distingué dans l'Etat, courbée sous les bienfaits de l'Empereur, écrivait en toute hâte à sa *camarade* de même *espèce*, pour lui apprendre la fameuse décision du Sénat touchant la déchéance et la proscription de Napoléon : « Ma chère amie, » mon mari rentre : il est mort de fatigue; » mais ses efforts l'ont emporté, nous sommes » délivrés de cet homme, et nous aurons les » Bourbons. Dieu soit loué, nous serons donc » de *vraies* comtesses ! etc. »

Parmi ces pièces, Napoléon eut la mortification d'en rencontrer de très-inconvenantes

sur sa personne, et cela de la main même de certains qui la veille étaient accourus près de lui, et tenaient déjà de ses faveurs. Dans son indignation, sa première pensée fut d'imprimer ces pièces, et de retirer ses bienfaits; un second mouvement l'arrêta. « Nous sommes » si volatils, si inconséquens, si faciles à enle- » ver, disait-il, qu'il ne me demeurait pas » prouvé, après tout, que ces mêmes gens ne » fussent pas revenus réellement de bon cœur » à moi; et j'allais peut-être les punir, quand » ils recommençaient à bien faire; il valait » mieux ne pas savoir, et je fis tout brûler. »

Samedi 28 au Mardi 31.

L'Empereur commence la campagne d'Egypte avec le Grand-Maréchal. — Anecdotes sur Brumaire, etc. — Lettre du comte de Lille. — La belle duchesse de Guiche.

Nous travaillions mon fils et moi avec la plus grande constance. Il commençait à être malade, la poitrine lui faisait mal; mes yeux se perdaient; nous souffrions réellement de notre grande occupation : il est vrai que nous avions

fait un travail étonnant; nous étions déjà presque à la fin des campagnes d'Italie *.

Cependant l'Empereur ne se trouvait pas encore assez occupé, le travail était sa seule ressource, et ce qu'il avait déjà dicté avait pris assez de couleur pour l'y attacher encore da-

* Je conserve encore quelques-unes de ces premières dictées de l'Empereur. Bien qu'elles aient éprouvé depuis des variations, et reçu un plus grand développement, ce premier jet n'en est pas moins précieux, ne fût-ce même que par sa comparaison avec les idées arrêtées plus tard. Aussi je ne résisterai pas à les reproduire. On les trouvera jetées pêle-mêle dans ce journal; malheureusement je n'en ai qu'un fort petit nombre; lors de mon enlèvement de Longwood et de la saisie de mes papiers, l'Empereur fit réclamer ce que je pouvais avoir des campagnes d'Italie, pour les soustraire à sir H. Lowe; j'en renvoyaî ce qui tomba sous mes yeux. En ayant retrouvé plus tard quelques cahiers dans mes papiers, je fis demander à l'Empereur, au moment de mon départ, qu'il me permît de les garder en souvenir de lui. Il me fit répondre qu'il y consentait avec plaisir, sachant que ce qui demeurait entre mes mains était encore comme si cela n'était pas sorti des siennes. Aussi aucune de ces feuilles ne m'ont-elles quitté, tant que j'ai eu le bonheur de pouvoir espérer qu'il aurait quelque instruction à me faire parvenir relativement aux campagnes d'Italie.

vantage. Il allait atteindre bientôt l'époque de son expédition d'Egypte, il avait souvent parlé d'y employer le Grand-Maréchal; d'un autre côté, ceux d'entre nous qui demeuraient à la ville y étaient mal, et s'y trouvaient malheureux d'être éloignés de l'Empereur. Leur caractère s'aigrissait par cette circonstance, et des contraintes de toute espèce venaient ajouter à leur chagrin. Je suggérai à l'Empereur de nous employer tous ensemble à son travail, et d'attaquer ainsi tout à la fois les campagnes d'Italie, celles d'Egypte, le consulat, le retour de l'île d'Elbe. Les heures lui deviendraient plus courtes, ce bel ouvrage, la gloire de la France, marcherait plus vite, et ces messieurs seraient beaucoup moins malheureux. Cette idée lui sourit, et, à compter de cet instant, un ou deux de ces messieurs venaient régulièrement recevoir la dictée de l'Empereur : ils la lui rapportaient le lendemain, restaient à dîner, et lui procuraient ainsi un peu plus de diversion.

Nous nous étions arrangés aussi de manière à ce qu'insensiblement l'Empereur se trouvât un peu mieux, sous bien des rapports. En pro-

longement de la chambre qu'il occupait, on dressa une assez grande tente que m'avait fait offrir le général-colonel du 53ᵉ. Le cuisinier de l'Empereur vint s'établir à Briars; on tira du linge des malles, on sortit l'argenterie, et le premier dîner de la sorte se trouva être une petite fête. Mais les soirées demeuraient toujours aussi difficiles à passer; l'Empereur retournait quelquefois dans la maison voisine; quelquefois il essayait de marcher hors de sa chambre; plus souvent encore il y demeurait à causer, cherchant à atteindre dix ou onze heures. Il redoutait de se coucher trop tôt : il s'éveillait alors au milieu de la nuit, et cherchant à fuir ses réflexions, il était obligé de se relever pour lire.

Un de ces jours, à dîner, l'Empereur se trouva sous les yeux une de ses propres assiettes de campagne aux armes royales. « Comme » ils m'ont gâté tout cela! » dit-il en expressions bien autrement énergiques; et il ne put s'empêcher d'observer que le Roi s'était bien pressé de prendre possession de ces objets; qu'à coup sûr il ne pouvait réclamer cette argenterie

comme lui ayant été enlevée, qu'elle était bien incontestablement à lui, Napoléon; car quand il monta sur le trône, il ne s'était trouvé nul vestige de propriété royale; en le quittant, il avait laissé à la couronne cinq millions d'argenterie, et peut-être quarante ou cinquante millions de meubles; le tout de ses propres deniers provenant de sa liste civile.

L'Empereur, dans la conversation d'une de ces soirées, a raconté l'événement de Brumaire. J'en supprime ici les détails, parce qu'ils ont été dictés plus tard au général Gourgaud, et qu'on retrouvera l'ensemble de ce grand événement dans la publication des dictées de Napoléon.

Sieyes, qui était un des consuls provisoires avec Napoléon, et qui, à la première conférence, le vit discuter tout à la fois les finances, l'administration, l'armée, la politique, les lois, sortit déconcerté, et courut dire à ses intimes, en parlant de lui : « Messieurs, vous avez un » maître! Cet homme sait tout, veut tout et » peut tout. »

J'étais à Londres à cette époque, et je disais

à l'Empereur que nous y avions conçu de grandes espérances, et que nous avions beaucoup compté sur le dix-huit Brumaire et sur son consulat. Plusieurs de nous, qui avaient connu jadis Mme de Beauharnais, partirent aussitôt pour Paris, dans l'espoir de parvenir, par elle, à exercer quelqu'influence, ou imprimer quelque direction aux affaires qui se présentaient sous une face nouvelle.

Nous pensâmes généralement, dans le temps, que le Premier Consul avait attendu des propositions de nos princes; nous nous appuyions sur ce qu'il avait été assez long-temps sans se prononcer à leur égard, ce qu'il avait fait plus tard, dans une proclamation, d'une manière accablante. Nous attribuions ce résultat à la gaucherie et à la brutalité de l'évêque d'Arras, le conseiller, le directeur suprême de nos affaires; qui, du reste, de son propre aveu, opérait les yeux fermés, se vantant de n'avoir pas lu, disait-il, une seule gazette depuis nombre d'années, depuis qu'elles ne contenaient que les succès ou les mensonges de ces misérables.

Au moment du consulat, quelqu'un ayant voulu lui donner l'idée de tenter quelques négociations auprès du Consul, par l'intermédiaire de Mme Bonaparte, il repoussa la chose avec indignation et dans les termes les plus sales et les plus orduriers; ce qui força l'auteur de la proposition de lui dire que de telles expressions n'étaient guère épiscopales, et qu'il ne les avait certainement pas lues dans son bréviaire.

Dans le même temps, il apostropha grossièrement le duc de Choiseuil, à la table même du prince, et en fut tancé tout aussi vertement; le tout parce que le duc de Choiseuil, sortant des prisons de Calais, et échappant à la mort par le bienfait du Consul, terminait les renseignemens que lui demandait le prince sur Bonaparte, en protestant que pour lui désormais il ne pourrait plus désavouer une reconnaissance personnelle.

L'Empereur disait à tout cela qu'il n'avait jamais songé aux princes; que les phrases auxquelles je faisais allusion étaient d'un des autres Consuls, et sans motif particulier. Que nous semblions, au dehors, ne nous être jamais

douté de l'opinion du dedans; que s'il eût eu pour les princes des dispositions favorables, il n'eût pas été en son pouvoir de les accomplir. Toutefois, il avait reçu, vers ce temps-là, des ouvertures de Mittau et de Londres.

Le Roi lui écrivit, disait-il, une lettre qui lui fut remise par Lebrun, lequel la tenait de l'abbé de Montesquiou, agent secret de ce prince à Paris. Cette lettre, extrêmement soignée, disait : « Vous tardez beaucoup à me » rendre mon trône. Il est à craindre que vous » ne laissiez écouler des momens bien favora- » bles. Vous ne pouvez pas faire le bonheur de » la France sans moi, et moi je ne puis rien » pour la France sans vous. Hâtez-vous donc, » et désignez vous-même toutes les places qui » vous plairont pour vos amis. »

Le Premier Consul répondit : « J'ai reçu la » lettre de Votre Altesse Royale; j'ai toujours » pris un vif intérêt à ses malheurs et à ceux » de sa famille. Elle ne doit pas songer à se » présenter en France; elle n'y parviendrait que » sur cent mille cadavres. Du reste je m'em- » presserai toujours à faire tout ce qui pourrait

» adoucir ses destinées et lui faire oublier ses
» malheurs. «

L'ouverture de M. le comte d'Artois eut plus d'élégance et de recherche encore. Il dépêcha la *duchesse de Guiche*, femme charmante, très-propre, par les grâces de sa figure, à mêler beaucoup d'attraits à l'importance de sa négociation. Elle pénétra facilement auprès de madame Bonaparte, avec laquelle toutes les personnes de l'ancienne cour avaient des contacts naturels : elle en reçut un déjeûner à la Malmaison; et durant le repas, parlant de Londres, de l'émigration et de nos princes, Mme de Guiche raconta qu'il y avait peu de jours, étant chez M. le comte d'Artois, quelqu'un, parlant des affaires, avait demandé au prince ce qu'on ferait pour le Premier Consul, s'il rétablissait les Bourbons ; ce prince avait répondu : « D'abord
» Connétable et tout ce qui s'en suit, si cela lui
» plaisait. Mais nous ne croirions pas que cela
» fût encore assez; nous élèverions sur le Car-
» rousel une haute et magnifique colonne sur
» laquelle serait la statue de Bonaparte cou-
» ronnant les Bourbons. «

. Le Premier Consul arrivant quelque temps après le déjeûner, Joséphine n'eut rien de plus pressé que de lui rendre cette circonstance. « Et as-tu répondu, lui dit son mari, que cette » colonne aurait pour piédestal le cadavre du » Premier Consul? * »

La jolie duchesse était encore là; les charmes de sa figure, ses yeux, ses paroles, étaient dirigés au succès de sa mission. Elle était heureuse, disait-elle, elle ne saurait jamais assez reconnaître la faveur que lui procurait en ce moment Mme Bonaparte de voir et d'entendre un grand homme, un héros. Mais tout fut en vain; la duchesse de Guiche reçut dans la nuit l'ordre de quitter Paris; et les charmes de l'émissaire étaient trop propres à alarmer Joséphine, pour qu'elle insistât ardemment en sa

* Quelques personnes se sont scandalisées mal à propos de cette réponse, pensant qu'elle faisait allusion à la bonne foi des négociateurs; mais le Premier Consul n'avait en vue que la force des choses et des circonstances; idée d'ailleurs que l'on trouve reproduite plus d'une fois, sous d'autres expressions, dans le cours de ce recueil.

faveur : le lendemain, la duchesse de Guiche était en route pour la frontière.

« Du reste, le bruit courut plus tard, disait » Napoléon, que j'avais fait, à mon tour, aux » princes français, des propositions touchant la » cession de leurs droits ou leur renonciation à » la couronne, ainsi qu'on s'est complu à le » consacrer dans des déclarations pompeuses, » répandues en Europe avec profusion, il n'en » était rien. Et comment cela aurait-il pu être? » moi qui ne pouvais régner précisément que » par le principe qui les faisait exclure, celui » de la souveraineté du peuple? Comment au» rais-je cherché à tenir d'eux des droits que » l'on proscrivait dans leurs personnes? C'eût » été me proscrire moi-même; le contre-sens » eût été trop lourd, l'absurdité trop criante, » elle m'eût noyé pour toujours dans l'opinion. » Aussi, directement ni indirectement, de près » ni de loin, je n'ai rien fait qui pût se rap» porter à cela : c'est ce qu'auront pensé sans » doute, dans le temps, les gens réfléchis qui » m'accordaient de n'être ni fou ni imbécille.

« Toutefois, la rumeur causée par cette cir-



» constance me porta à faire rechercher ce qui » pouvait y avoir donné lieu; et voici ce que » j'ai pu recueillir.

« Au temps de notre intelligence avec la » Prusse, et lorsqu'elle s'occupait de nous être » agréable, elle fit demander si de souffrir des » princes français sur son territoire, nous cau- » serait de l'ombrage, et on répondit que non. » Enhardie, elle demanda si on aurait une trop » grande répugnance à la mettre à même de » leur procurer des secours annuels; on lui ré- » pondit encore que non, pourvu qu'elle ga- » rantît qu'ils demeureraient tranquilles, et » s'abstiendraient de toute intrigue.

» Cette affaire se traitant entre eux, et la » négociation une fois en train, Dieu sait ce » que le zèle de quelque agent, ou même les » doctrines du cabinet de Berlin, qui n'étaient » pas les nôtres, peuvent avoir proposé! Voilà » sans doute le motif et le prétexte qui donnè- » rent lieu à cette belle lettre de Louis XVIII, » qui fut fort admirée, et à laquelle adhérè- » rent avec éclat tous les membres de sa famille. » Ces princes saisirent avidement cette occasion

» pour réveiller en leur faveur l'intérêt et l'at-
» tention de l'Europe qui, distraite par les
» grands événemens du temps, ne s'en occu-
» pait plus. »

Mercredi 1 au Samedi 4 Novembre.

Emploi des journées. — Conseil d'Etat, Scène grave; Dissolution du Corps Législatif en 1813. — Sénat.

Nos journées avaient déjà toute l'uniformité de celles que nous passions à bord du vaisseau. L'Empereur me faisait appeler pour déjeûner avec lui : c'était de dix à onze heures. Le déjeûner fini, après une demi-heure de conversation, je lui lisais ce qu'il avait dicté la veille, et il me dictait de nouveau pour le lendemain. L'Empereur ne s'habillait plus dès le matin; il ne sortait plus avant le déjeûner, cela lui avait rendu la journée trop décousue et trop longue. Il ne s'habillait plus à présent que sur les quatre heures. Il sortait alors, pour qu'on pût faire son lit et nettoyer sa chambre. Nous allions nous promener dans le jardin. Il affectionnait cette solitude; je fis couvrir d'une toile l'espèce de berceau qui s'y trouve : on y apporta une

table, des chaises, et dès ce moment ce fut là que l'Empereur dictait à celui de ces messieurs qui arrivait de la ville pour le travail.

En face de la maison du propriétaire, au-dessous de nous, se trouvait une allée bordée de quelques arbres; c'était là que les deux soldats anglais avaient pris poste pour nous surveiller; mais ils en furent retirés avec le temps, à la demande de notre hôte, qui s'en trouvait choqué pour son propre compte. Néanmoins ils avaient continué de rôder à vue de l'Empereur, attirés par la curiosité, ou conduits par la nature de leurs ordres. Ils finirent par disparaître tout à fait, et l'Empereur prit insensiblement possession de cette allée inférieure. Ce fut pour lui une véritable augmentation de domaine; il s'y rendait chaque jour après son travail, en sortant du jardin, pour y attendre l'heure de son dîner. Les deux petites demoiselles et leur mère venaient l'y joindre, et lui raconter les nouvelles. Il y retournait aussi parfois après son dîner, quand le temps le permettait: il passait alors la soirée sans qu'il eût besoin d'entrer chez les voisins, ce qu'il ne faisait qu'à la dernière

extrémité, et quand il savait surtout qu'il n'y avait pas d'étranger; ce que j'allais préalablement vérifier au travers des croisées.

Dans une de ces promenades, l'Empereur s'étendit beaucoup sur le Sénat, le Corps Législatif, et le Conseil d'État surtout. Il avait, disait-il, tiré vraiment un grand parti de celui-ci, dans tout le cours de son administration. Je vais tracer ici quelques détails sur ce Conseil d'État, d'autant plus volontiers qu'on en avait fort peu d'idée dans les salons; et comme il ne subsiste plus aujourd'hui sur le même pied, j'intercallerai ici, chemin faisant, quelques lignes sur son mécanisme et ses attributions.

« Le Conseil d'État était généralement com» posé, disait l'Empereur, de gens instruits, » bons travailleurs et de bonne réputation ; » *Fermont* et *Boulay*, par exemple, sont cer» tainement de braves et honnêtes gens. Malgré » les immenses affaires litigieuses qu'ils ont gé» rées, et les gros émolumens dont ils jouis» saient, on ne me surprendrait pas du tout » si l'on m'apprenait qu'aujourd'hui ils sont tout » au plus au-dessus de l'aisance. »

L'Empereur employait individuellement les conseillers d'État à tout, disait-il, et avec avantage. En masse, c'était son véritable conseil, sa pensée en délibération, comme les ministres étaient sa pensée en exécution.

Au Conseil d'État se préparaient les lois que l'Empereur présentait au Corps Législatif, ce qui le rendait tout à fait un des élémens de la puissance législative; là se rédigeaient les décrets de l'Empereur, ses réglemens d'administration publique; là s'examinaient, se discutaient et se corrigeaient les projets de ses ministres, etc.

Le Conseil d'État recevait l'appel, et prononçait en dernier ressort sur tous les jugemens administratifs; accidentellement, sur tous les autres tribunaux, même sur la Cour de Cassation. Là s'examinaient aussi les plaintes contre les ministres; les appels même de l'Empereur à l'Empereur mieux informé. Ainsi le Conseil d'État, constamment présidé par l'Empereur, et souvent en opposition directe avec les ministres, ou en réformation de leurs actes et de leurs écarts, se trouvait donc naturellement le

refuge des intérêts, ou des personnes lésées par quelque autorité que ce fût; et quiconque y a assisté, sait avec quelle chaleur la cause des citoyens s'y trouvait défendue. Une commission de ce conseil recevait toutes les pétitions de l'Empire, et mettait sous les yeux du Souverain celles qui méritaient son attention.

Il est étonnant combien, à l'exception des gens de loi et des employés de l'administration, le reste, parmi nous, et surtout ce qu'on appelle la société, était dans l'ignorance de notre propre législation politique; on n'avait point du tout d'idées justes du Conseil d'État, du Corps Législatif, du Sénat. C'était un adage reçu, par exemple, que le Corps Législatif, réunion de muets, adoptait passivement, sans opposition, toutes les lois qu'on lui présentait : on attribuait à la complaisance et à la servilité ce qui ne tenait qu'à la nature et à la bonté de l'institution.

Les lois préparées dans le Conseil d'État étaient présentées par des commissaires tirés de son sein à une commission du Corps Législatif chargée de les recevoir : ils les discutaient

ensemble à l'amiable, ce qui les faisait souvent reporter sans bruit au Conseil d'État pour y être modifiées. Quand les deux députations ne pouvaient pas s'entendre, elles allaient tenir des conférences régulières, sous la présidence de l'Archi-chancelier ou de l'Archi-trésorier; de sorte que, quand ces lois arrivaient au Corps Législatif, elles avaient déjà l'assentiment des deux partis opposés. S'il existait encore quelque différence, elle était discutée contradictoirement par les deux commissions, en présence de la totalité du Corps Législatif, faisant les fonctions de jury; lequel, quand il se trouvait suffisamment éclairé, prononçait en scrutin secret, ayant ainsi la facilité d'émettre en toute liberté son opinion, puisque personne ne pouvait savoir si l'on mettait une boule noire ou une boule blanche. « Aucun mode, assurément, » disait l'Empereur, ne pouvait être plus convenable contre notre effervescence nationale et » notre jeunesse en matière de liberté politique. »

L'Empereur me demandait si la discussion était bien libre au Conseil d'État, si sa présence n'en gênait pas les délibérations. Je lui

citai une séance fort longue où il était demeuré constamment seul de son avis, et avait en conséquence succombé. Je fus assez heureux pour lui en rappeler, tant bien que mal, le sujet. Il y fut aussitôt. « Oui, dit-il, ce doit être une » femme d'Amsterdam, sous la peine de mort, » trois fois acquittée par les Cours Impériales, » et dont la Cour de Cassation réclamait encore » la mise en jugement. »

L'Empereur voulait que cet heureux concours de la loi eût épuisé sa sévérité à l'égard de l'accusée ; que cette heureuse fatalité des circonstances tournât à son profit. On lui répondait qu'il possédait la bienfaisante ressource de faire grâce ; mais que la loi était inflexible, et qu'il fallait qu'elle eût son cours. La discussion fut fort longue, M. *Muraire* parla beaucoup et très-bien ; il entraîna tout le monde. L'Empereur, qui était constamment demeuré seul, se rendit en prononçant ces paroles remarquables : « Messieurs, on prononce ici par » la majorité, je demeure seul, je dois céder ; » mais je déclare que, dans ma conscience, je

» ne cède qu'aux formes. Vous m'avez réduit
» au silence ; mais nullement convaincu. »

Dans le monde, où l'on ne se doutait même pas de ce qu'était le Conseil d'État, on était persuadé que personne n'osait y prononcer une parole en sens différent de l'Empereur ; et je surprenais fort dans nos salons, lorsque je racontais qu'un jour, dans une discussion assez animée, interrompu trois fois dans son opinion, l'Empereur, s'adressant à celui qui venait de lui couper assez impoliment la parole, lui dit avec vivacité : « Monsieur, je n'ai point encore
» fini, je vous prie de me laisser continuer.
» Après tout, il me semble qu'ici chacun a bien
» le droit de dire son opinion. » Sortie qui, malgré le lieu et le respect, fit rire tout le monde et l'Empereur lui-même. . . . . . .

« Toutefois, lui disais-je, on pouvait s'aper-
» cevoir que les orateurs cherchaient à deviner
» quelle serait l'opinion de Votre Majesté ; on
» se voyait heureux d'avoir rencontré juste,
» embarrassé de se trouver dans un sens opposé ;
» on vous accusait de nous tendre des piéges,
» pour mieux connaître notre pensée. » Néan-

moins la question une fois lancée, l'amour propre et la chaleur faisaient qu'on soutenait généralement sa véritable opinion, d'autant plus que l'Empereur excitait à la plus grande liberté. « Je ne me fâche point qu'on me contredise, » disait-il, je cherche qu'on m'éclaire. Parlez » hardiment, répétait-il souvent, quand on se » rendait obscur ou que l'objet était délicat; » dites toute votre pensée : nous sommes ici » entre nous, nous sommes en famille. »

On m'a raconté que, sous le consulat ou au commencement de l'empire, l'Empereur eut à combattre, dans un des membres, une différence d'opinion qui devint, par la chaleur et l'obstination de celui-ci, une véritable affaire personnelle et des plus vives. Napoléon se contint et se réduisit au silence; mais à quelques jours de là, à une de ses audiences publiques, arrivé à son antagoniste : « Vous êtes bien entêté, lui » dit-il à demi sérieusement, et si je l'étais au» tant que vous!... Toutefois vous avez tort de » mettre la puissance à l'épreuve! Vous ne de» vriez pas méconnaître les infirmités humaines! »

Une autre fois il disait en particulier à un

autre membre qui l'avait également poussé à bout : « Ayez donc l'attention de ménager un » peu mon humeur. Dernièrement vous avez » été bien loin ; vous m'avez réduit à me gratter » la tempe : c'est un grand signe chez moi ; » dorénavant évitez de me pousser jusque là. »

Rien n'égalait l'intérêt que la présence et les paroles de l'Empereur répandaient sur les séances du Conseil d'Etat. Il le présidait régulièrement deux fois par semaine, tant qu'il se trouvait dans la capitale, et alors aucun de nous n'y eût manqué pour tout au monde.

Deux séances, disais-je à l'Empereur, m'avaient surtout laissé les plus vives impressions : l'une, de police intérieure, toute de sentiment, lorsqu'il en avait expulsé un membre ; l'autre de décision constitutionnelle, lorsqu'il avait dissout le Corps Législatif.

Un parti religieux soufflait les discordes civiles, on colportait en secret et on faisait circuler des bulles et des lettres du Pape. Elles furent montrées à un conseiller d'État chargé du culte, qui, s'il ne les propagea lui-même, du moins n'en arrêta, ni n'en dénonça la cir-

culation. Cela se découvrit, et l'Empereur l'interpella subitement en plein conseil. « Quel a » pu être votre motif, lui dit-il, Monsieur ? » Seraient-ce vos principes religieux ? Mais » alors, pourquoi vous trouvez-vous ici ? Je ne » violente la conscience de personne. Vous ai- » je pris au collet pour vous faire mon con- » seiller d'État ? C'est une faveur insigne que » vous avez sollicitée. Vous êtes ici le plus » jeune et le seul peut-être qui y soyez sans » des titres personnels ; je n'ai vu en vous que » l'héritier des services de votre père. Vous » m'avez fait un serment personnel ; comment » vos sentimens religieux peuvent-ils s'arranger » avec la violation manifeste que vous venez » d'en faire ? Toutefois, parlez : vous êtes ici » en famille, vos camarades vous jugeront. » Votre faute est grande, Monsieur ! Une cons- » piration matérielle est arrêtée dès qu'on saisit » le bras qui tient le poignard ; mais une cons- » piration morale n'a point de terme : c'est » une traînée de poudre. Peut-être qu'à l'heure » qu'il est des villes entières s'égorgent par » votre faute. » L'accusé, confus, ne répondait

rien ; dès la première interpellation il était convenu du fait. La presque totalité du Conseil, pour laquelle cet événement était inattendu, gardait, dans son étonnement, le silence le plus profond. « Pourquoi, continuait l'Empe-
» reur, dans l'obligation de votre serment,
» n'êtes-vous pas venu me découvrir le coupable
» et sa machination ? Ne suis-je pas abordable
» à chaque instant pour chacun de vous ?—Sire,
» se hasarda de répondre l'interpellé, c'était mon
» cousin.—Votre faute n'en est que plus grande,
» Monsieur, répliqua vivement l'Empereur. Votre
» parent n'a pu être placé qu'à votre sollicita-
» tion ; dès-lors vous avez pris toute la respon-
» sabilité. Quand je regarde que quelqu'un est
» tout à fait à moi, comme vous l'êtes ici,
» ceux qui leur appartiennent, ceux dont ils
» répondent sont, dès cet instant, hors de
» toute police. Voilà quelles sont mes maximes. »
Et comme le coupable continuait à ne rien dire : « Les devoirs d'un conseiller d'État envers
» moi sont immenses, conclut l'Empereur,
» vous les avez violés ; Monsieur, vous ne l'êtes
» plus. Sortez, ne reparaissez plus ici ! » En

sortant, comme il passait assez près de la personne de l'Empereur, l'Empereur lui dit, en jetant les yeux sur lui : « J'en suis navré,
» Monsieur; car j'ai présent la mémoire et les
» services de votre père. » Et quand il fut sorti, l'Empereur ajouta : « J'espère qu'une
» pareille scène ne se renouvellera jamais; elle
» m'a fait trop de mal. Je ne suis pas défiant,
» je pourrais le devenir ! Je me suis entouré
» de tous les partis; j'ai mis auprès de ma
» personne jusqu'à des émigrés, des soldats de
» l'armée de Condé; bien qu'on voulût qu'ils
» m'eussent assassiné, je dois être juste, tous
» m'ont été fidèles. Depuis que je suis au gou-
» vernement voilà le premier individu, auprès
» de moi, qui m'ait trahi. « Et se tournant vers M. Locré, qui rédigeait les séances du Conseil d'État : « Vous écrirez *trahi*, entendez-vous? »

Quel recueil que ces procès-verbaux de Monsieur Locré ! Que sont-ils devenus? On y trouverait mot pour mot tout ce que je raconte.

Quant à la dissolution du Corps Législatif, le Conseil d'État fut convoqué le dernier ou l'avant-dernier jour de décembre 1813. Nous

savions que la séance devait être importante, sans pourtant en connaître l'objet : la crise était des plus graves, l'ennemi entrait sur le territoire français.

« Messieurs, dit l'Empereur, vous connaissez » la situation des choses et les dangers de la » patrie. J'ai cru, sans y être obligé, devoir » en donner une communication intime aux » députés du Corps Législatif. J'ai voulu les » associer ainsi à leurs intérêts les plus chers; » mais ils ont fait de cet acte de ma confiance » une arme contre moi; c'est-à-dire contre la » patrie. Au lieu de me seconder de leurs » efforts, ils gênent les miens. Notre attitude » seule pouvait arrêter l'ennemi, leur conduite » l'appelle; au lieu de lui montrer un front » d'airain, ils lui découvrent nos blessures. Ils » me demandent la paix à grands cris, lorsque » le seul moyen pour l'obtenir était de me » recommander la guerre; ils se plaignent de » moi, ils parlent de leurs griefs; mais quel » temps, quel lieu prennent-ils? N'était-ce pas » en famille, et non en présence de l'ennemi, » qu'ils devaient traiter de pareils objets?

» Etais-je donc inabordable pour eux? Me suis-» je jamais montré incapable de discuter la » raison? Toutefois il faut prendre un parti : » le Corps Législatif, au lieu d'aider à sauver » la France, concourt à précipiter sa ruine, il » trahit ses devoirs; je remplis les miens, je le » dissous!.... «

Alors il nous fit faire lecture d'un décret qui portaient que deux cinquièmes du Corps Législatif avaient déjà épuisé leurs pouvoirs; qu'au premier janvier un autre cinquième allait se trouver dans le même cas, qu'alors la majorité du Corps Législatif serait réellement composée de gens n'ayant plus de droit; que, vu ces circonstances, le Corps Législatif était, dès cet instant, prorogé et ajourné, jusqu'à ce que de nouvelles élections l'eussent completté.

Après la lecture, l'Empereur reprit : « Tel » est le décret que je rends; et si l'on m'assu-» rait qu'il doit, dans la journée, porter le » peuple de Paris à venir en masse me massa-» crer ici aux Tuileries, je le rendrais encore; » car tel est mon devoir. Quand le peuple » français me confia ses destinées, je considérai

» les lois qu'il me donnait pour le régir; si je » les eusse crues insuffisantes, je n'aurais pas » accepté. Qu'on ne pense pas que je suis un » Louis XVI. Qu'on n'attende pas de moi des » oscillations journalières. Pour être devenu » Empereur, je n'ai pas cessé d'être citoyen. » Si l'anarchie devait être consacrée de nou- » veau, j'abdiquerais pour aller dans la foule » jouir de ma part de la souveraineté, plutôt » que de rester à la tête d'un ordre de choses » où je ne pourrais que compromettre chacun, » sans pouvoir protéger personne. Du reste, » conclut-il, ma détermination est conforme à » la loi; et si tous veulent aujourd'hui faire » leur devoir, je dois être invincible derrière » elle, comme devant l'ennemi. » On ne fit pas son devoir !....

L'Empereur, contre l'opinion commune, était si peu absolu, et tellement facile avec son Conseil d'Etat, qu'il lui est arrivé plus d'une fois de remettre en discussion, ou même d'annuler une décision prise, parce qu'un des membres lui avait donné depuis, en particulier, des raisons nouvelles, ou s'était appuyé

sur ce que son opinion personnelle, à lui Empereur, avait influé sur la majorité. Qu'on demande aux chefs de sections surtout?

De même que l'Empereur avait coutume de livrer à des membres de l'Institut toute idée scientifique qui lui venait en tête, de même il livrait toutes ses idées politiques à des conseillers d'État; souvent même ce n'était pas sans des vues particulières et quelquefois secrètes. C'était un moyen sûr, disait-il, de faire creuser une question, de connaître la force d'un homme, ses penchans politiques, d'essayer sa discrétion, etc. J'ai la certitude qu'en l'an XII il a été confié à trois conseillers d'État l'examen d'une question bien extraordinaire : celle de la suppression du Corps Législatif. La majorité fut pour l'approbation, un seul s'éleva contre avec force, et parla long-temps et fort bien. L'Empereur, qui avait présidé avec beaucoup d'attention et de gravité, sans laisser échapper aucune parole ni indice d'opinion, termina la séance en disant : « Une question » aussi grave mérite bien qu'on y pense, nous » y reviendrons. » Mais elle n'a jamais reparue.

Il eût été heureux qu'on eût agi de même lors de la suppression du Tribunat; car elle a été, dans le temps, et est demeurée un grand sujet de déclamation et de reproche. Pour l'Empereur, il n'y vit que la suppression d'un abus coûteux, une économie importante.

« Il est certain, prononçait-il, que le Tribunat » était absolument inutile, et coûtait près d'un » demi-million; je le supprimai. Je savais bien » qu'on crierait à la violation de la loi; mais » j'étais fort, j'avais la confiance entière du » peuple, je me considérais comme réforma- » teur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je le fis » pour le bien. J'eusse dû le créer au contraire, » si j'eusse été hypocrite ou mal intentionné; » car, qui doute qu'il n'eût adopté, sanctionné » au besoin, mes vues et mes intentions; mais » c'est ce que je n'ai jamais recherché dans » tout le cours de mon administration; jamais » on ne m'a vu acheter aucune voix, ni aucun » parti par des promesses, de l'argent ou des » places; non, jamais! et si j'en ai donné à » des ministres, à des conseillers d'État, à des » législateurs, c'est que ces choses étaient à

» donner, et qu'il était naturel et même juste » qu'elles fussent distribuées à ceux qui tra- » vaillaient près de moi.

» De mon temps tous les corps constitués » ont été purs, irréprochables, je le prononce; » ils agissaient par conviction : la malveillance » et la sottise pouvaient dire le contraire ; elles » avaient tort. Et si on les a condamnés, c'est » parce qu'on n'a pas su ou qu'on n'a pas voulu » savoir; et puis aussi à cause du mécontente- » ment et de l'opposition du temps, et par- » dessus tout encore à cause de cet esprit » d'envie, de détraction et de moquerie qui » nous est si particulièrement naturel.

» On a beaucoup accusé le Sénat; on a beau- » coup crié au *servilisme*, à la bassesse; mais » des déclamations ne sont pas des preuves. » Qu'eût-on donc voulu du Sénat? Qu'il eût » refusé des conscrits? Que les commissions de » la liberté individuelle et de la presse eussent » fait esclandre contre le gouvernement? Qu'il » eût fait ce que plus tard, en 1813, a fait une » commission du Corps législatif? Mais voyez » où celle-ci nous a menés. Je doute qu'aujour-

» d'hui les Français lui portent une grande » reconnaissance. Le vrai est que toutes nos » circonstances étaient forcées; les gens sages » le sentaient et savaient s'y plier. Ce qu'on » ignore, c'est que, dans presque toutes les » grandes mesures, des Sénateurs venaient, » avant de voter, me produire à l'écart et quel- » quefois très-chaudement, leurs objections ou » même leurs refus, et qu'ils s'en retournaient » convaincus ou par mes raisonnemens ou par » la force et l'imminence des choses.

» Si je ne faisais pas bruit de tout cela, c'est » que je gouvernais en conscience, et que je » dédaignais la charlatanerie ou tout ce qui » pouvait être pris pour elle.

» Les votes du Sénat étaient à peu près cons- » tamment unanimes, parce que la conviction » y était universelle. On a essayé de rehausser » beaucoup, dans le temps, une imperceptible » minorité, que les louanges hypocrites de la » malveillance, leur pure vanité ou tout autre » travers de caractère, poussaient à une oppo- » sition sans danger. Mais ceux qui la compo- » saient ont-ils tous montré, dans nos dernières

» crises, une tête bien saine ou un cœur bien
» droit? Je le répète, la carrière du Sénat a
» été irréprochable : l'instant seul de sa chute
» a été honteux et coupable. Sans titre, sans
» pouvoir, et en violation de tous les principes,
» il a livré la patrie, et consommé sa ruine. Il
» a été le jouet de hauts intrigans qui avaient
» besoin de discréditer, d'avilir, de perdre une
» des grandes bases du système moderne. Et
» il est vrai de dire qu'ils ont complétement
» réussi ; car je ne sache pas de corps qui
» doive s'inscrire dans l'histoire avec plus d'i-
» gnominie que le Sénat. Toutefois il est juste
» encore d'observer que cette tache n'est pas
» celle de la majorité, et que, parmi les dé-
» linquans, se sont trouvés une foule d'étran-
» gers, au moins indifférens désormais à notre
» honneur et à nos intérêts. »

Le Conseil d'État, lors de l'arrivée de M. le comte d'Artois, s'agita comme il put pour s'attirer son attention et capter sa bienveillance. Il lui fut présenté deux fois, et sollicita d'envoyer une députation à Compiègne au-devant du Roi. Le Lieutenant-Général du royaume

répondit à cette dernière demande que le Roi en recevrait volontiers les membres individuellement; mais qu'on ne devait pas songer à lui envoyer une députation. Il est vrai de dire que les gros bonnets, c'est-à-dire les chefs de sections, étaient absens. Tout ce mouvement d'ailleurs n'avait d'autre but que de tâcher de ne pas perdre le traitement, peut-être même d'être conservé. Ainsi le Conseil d'État fit tout aussitôt son adhésion aux résolutions du Sénat, évitant à la vérité toute expression qui eût pu être injurieuse pour l'Empereur : « Et vous » l'avez signée ? me dit l'Empereur. — Non, » Sire, je refusai ma signature à cette adhé- » sion, soutenant que c'était une insigne folie » que de prétendre demeurer successivement « le conseiller et l'homme de confiance de deux » antagonistes; et que d'ailleurs si le vainqueur » s'y entendait bien, le meilleur gage à pré- » senter à son attention devait être la fidélité » et le respect envers le vaincu. — Et vous » raisonniez juste, observa Napoléon. »

Dimanche 5.

Paroles vives. — Circonstances caractéristiques.

Nous nous trouvions à peu près tous réunis auprès de l'Empereur dans le jardin. Ceux de la ville se plaignaient fort de la manière dont ils y étaient, ainsi que des vexations toujours renouvelées dont ils étaient l'objet. L'Empereur, qui depuis près de quinze jours avait vainement établi le système de ne rien traiter sur cet article que par écrit, comme la manière la plus digne, la plus convenable et la plus propre à amener des résultats; qui avait même arrêté une note à ce sujet, laquelle avait dû être remise depuis long-temps, et ne l'avait jamais été, y revint plusieurs fois sous différentes formes, et quelques-unes assez piquantes. Tous les raisonnemens et toutes les observations indirectes s'appliquaient au Grand-Maréchal. Celui-ci finit par s'en fâcher; car, quels bons naturels n'aigrissent pas les infortunes! Il s'exprima très-vivement; sa femme, très-près de la porte, désespérant de neutraliser l'orage, s'esquiva. Je pus observer alors combien toutes les impres-

sions que pouvait créer cette circonstance se succédaient avec rapidité chez l'Empereur. La raison, la logique, on pourrait même dire le sentiment, dominèrent toujours. « Que vous » n'ayiez point remis cette lettre, si vous la » croyiez nuisible, disait-il, c'est un devoir de » l'amitié que vous me portez; mais cela de- » mandait-il un retard de plus de vingt-quatre » heures? Voilà quinze jours que vous ne m'en » parlez pas. Si ce plan était jugé mauvais, si » la rédaction en avait été défectueuse, pour- » quoi ne pas me le dire? je vous aurais réunis » tous pour la discuter avec moi. »

Nous demeurions tous arrêtés près du berceau, à l'extrémité de l'allée que l'Empereur parcourait seul devant nous, allant et venant. Dans un des momens où l'Empereur était le plus éloignée, le Grand-Maréchal me dit : « Je » crains de m'être exprimé inconvenablement, » et j'en suis bien fâché. — Nous allons vous » laisser avec l'Empereur, lui dis-je, vous le » lui aurez bientôt fait oublier, dès que vous » serez seuls. » Et j'entraînai hors du jardin tout ce qui était là.

Effectivement, le soir, l'Empereur, causant avec moi de sa matinée, disait : « C'était après » nous être raccommodés avec le Grand-Maré- » chal.... ; c'était avant l'algarade du Grand-Ma- » réchal.... », et autres choses pareilles qui prouvaient tout à fait que cette circonstance n'avait rien laissé sur son cœur.

Lundi 6.

Sur les généraux de l'armée d'Italie. — Armée des anciens, Gengiskan, etc. — Invasions modernes. — Caractère des Conquérans.

L'Empereur a été souffrant, et a travaillé beaucoup dans sa chambre. Il m'a dicté les portraits des généraux de l'armée d'Italie : *Masséna*, d'un rare courage et d'une ténacité si remarquable, dont le talent croissait par l'excès du péril ; qui, vaincu, était toujours prêt à recommencer comme s'il eût été vainqueur.

Augereau, qui, tout au rebours, en avait toujours assez, était fatigué et comme découragé par la victoire même ; toutefois Napoléon dit dans sa dictée que c'est Augereau surtout qui

décida de la journée de *Castiglione*, et que, quelque torts que l'Empereur eut à lui reprocher par la suite, le souvenir de ce grand service national lui demeura constamment présent et triompha de tout.

Serrurier, qui avait conservé toutes les formes et la sévérité d'un ancien major d'infanterie; honnête homme, probe, sûr; mais général malheureux.

Steingel, qui possédait si éminemment toutes les qualités d'un général d'avant-garde.

Laharpe, grenadier par le cœur comme par la taille, qui périt si malheureusement.

Vaubois, etc., etc. On trouvera le développement de tout cela aux divers chapitres de la Campagne d'Italie.

Dans divers objets de la conversation du jour, je note ce que l'Empereur disait sur les armées des Anciens. Il se demandait si l'on devait croire aux grandes armées dont il est question dans l'histoire. Il pensait que la plus grande partie des citations était fausse et ridicule. Ainsi, il ne croyait pas aux innombrables armées des Carthaginois en Sicile. « Tant de troupes, ob-

» servait-il ; eussent été inutiles dans une aussi » petite entreprise ; et si Carthage eût pu en » réunir autant, on en eût vu davantage dans » l'expédition d'Annibal, qui était d'une bien » autre importance, et qui pourtant n'avait pas » au-delà de quarante à cinquante mille hom- » mes. » Ainsi il ne croyait point aux millions d'hommes de Darius et de Xercès, qui eussent couvert toute la Grèce, et se seraient sans doute subdivisés en une multitude d'armées partielles. Il doutait même de toute cette partie brillante de l'histoire de la Grèce ; il ne voyait, dans le résultat de cette fameuse guerre persique, que de ces actions indécises, où chacun s'attribue la victoire : Xercès s'en retourna triomphant d'avoir pris, brûlé, détruit Athènes ; et les Grecs exaltèrent leur victoire de n'avoir pas succombé à Salamine. « Quant aux détails » pompeux des victoires des Grecs et des dé- » faites de leurs innombrables ennemis, qu'on » n'oublie pas, observait l'Empereur, que ce » sont les Grecs qui le disent, qu'ils étaient » vains, hyperboliques, et qu'aucune chronique » de Perse n'a jamais été produite pour assurer

« notre jugement par un débat contradictoire. »

Mais l'Empereur croyait à l'histoire romaine, sinon dans tous ses détails, du moins dans ses résultats, parce qu'ils étaient des faits aussi patens que le soleil. Il croyait encore aux armées de Gengiskan et de Tamerlan, quelque nombreuses qu'on les ait prétendues, parce qu'ils traînaient à leur suite des peuples nomades entiers qui se grossissaient encore d'autres peuples dans leur route ; et il ne serait pas impossible, disait l'Empereur, que l'Europe finît un jour de cette manière. La révolution opérée par les Huns, et dont on ignore la cause, parce que la trace s'en perd dans le désert, peut se renouveler.

La Russie est admirablement bien située pour amener une telle catastrophe : elle peut aller puiser à son gré d'innombrables auxiliaires et les déverser sur nous ; elle trouvera tous ces peuples errans d'autant mieux disposés, d'autant plus impatiens, que le récit et les succès de ceux des leurs qui dernièrement ont exécuté chez nous des courses si heureuses et

si productives, auront frappé leur imagination et excité leur avidité.

De là, la conversation a conduit aux conquêtes et aux conquérans; et l'Empereur concluait que pour être conquérant avec succès, il fallait nécessairement être féroce, et que, s'il eût voulu être féroce, il eût conquis le monde. J'ai osé me permettre de combattre ces dernières paroles échappées sans doute à l'humeur du moment; j'ai osé représenter que lui, Napoléon, était précisément la preuve du contraire; qu'il n'avait point été féroce, et pourtant avait conquis le monde; qu'avec de la férocité et nos mœurs modernes, il n'eût certainement jamais été jusque là. En effet, la terreur n'est plus aujourd'hui ce qui peut nous soumettre à un homme; mais seulement de bonnes lois et la persuasion du grand caractère, la connaissance d'une énergie à toute épreuve dans celui chargé de les faire exécuter. Or, tels avaient été précisément, disais-je, la cause des succès de Napoléon, celle de la soumission et de l'obéissance des peuples.

La Convention fut féroce et inspira la terreur;

on plia ; mais on ne put la supporter. Si elle eût été un seul homme, on s'en fût bientôt défait ; mais c'était une hydre ; et encore que de tentatives ne hasarda-t-on pas? que de dangers auxquels elle n'échappa que par miracle! Elle fut obligée de s'ensevelir elle-même au milieu de ses triomphes.

Pour qu'un conquérant pût être féroce avec succès, il faudrait qu'il commandât à des soldats féroces eux-mêmes, et qu'il régnât sur des peuples sans lumières : or, sous ce rapport, la Russie encore possède un avantage immense sur le reste de l'Europe; elle a le rare avantage d'avoir un gouvernement civilisé et des peuples barbares : chez eux les lumières dirigent et commandent; l'ignorance exécute et dévaste. Un sultan turc ne saurait aujourd'hui gouverner long-temps aucune des nations éclairées de l'Europe; l'empire des lumières serait plus fort que sa puissance.

Sur un autre sujet l'Empereur observait que nous autres Français, si nous avions moins d'énergie que les Romains, nous avions plus de bienséance; nous ne nous serions pas

donné la mort comme eux sous les premiers Empereurs; mais aussi nous n'aurions pas montré toutes les turpitudes, toute la servilité qu'on rencontre sous les derniers. « Même dans nos » momens les plus corrompus, disait-il, notre » bassesse n'était pas sans de certaines restric- » tions : tels des courtisans à qui le prince eût » pu tout faire faire chez lui, lui eussent refusé » de s'agenouiller à son lever, etc., etc. »

J'ai déjà dit que nous n'avions avec nous presque aucun des documens sur les affaires de nos jours. Le peu de livres qui avaient suivi l'Empereur n'étaient guère que des classiques qui l'accompagnaient dans toutes ses campagnes. Je reçus du major Hodson, habitant de l'île, une collection politique depuis 1793 jusqu'à 1807, qui, sous le titre d'*Annual register* (registre annuel), donne la suite, assez bien rédigée, des événemens de chaque année, ainsi que quelques pièces officielles des plus importantes. Dans notre disette, ce fut une riche acquisition.

Mardi 7.

Idées, projets, insinuations politiques, etc.

L'Empereur a déjeûné seul, et a travaillé beaucoup dans la journée avec le Grand-Maréchal et M. de Montholon.

Le soir, nous promenant seuls, assez tard, dans l'allée inférieure, devenue le lieu favori, je lui dis qu'une personne importante dont les idées, les récits, pouvaient être notre intermédiaire avec le monde régulateur, et influer sur notre destinée future, avait, avec des formes et des préalables assez significatifs, interpellé l'un de nous de lui dire en conscience ce qu'il croyait de l'Empereur, touchant certains objets politiques : s'il avait donné sa dernière constitution avec la véritable intention de la maintenir; s'il avait renoncé de bonne foi à ses anciens projets du grand Empire; s'il consentirait à laisser l'Angleterre jouir de la suprématie maritime; s'il ne lui envierait pas la tranquille possession de l'Inde; s'il ne se prêterait pas à renoncer aux colonies, et à acheter des Anglais seuls les denrées coloniales au véritable prix

du commerce; s'il ne s'unirait pas aux Américains, dans le cas de leur rupture avec l'Angleterre; s'il ne consentirait pas à l'existence d'un grand royaume en Allemagne, pour la maison d'Angleterre, qui va perdre incessamment celui de la Grande-Bretagne, lors de l'accession au trône de la jeune princesse de Galles, ou, au défaut de l'Allemagne, s'il ne consentirait pas à laisser établir cette domination en Portugal, au cas que l'Angleterre s'en arrangeât avec la cour du Brésil, etc.

Ces questions ne reposaient pas sur des idées vagues ou des opinions oiseuses; la personne les appuyait sur des faits positifs : « Nous avons » besoin, disait-il, d'une paix longue et durable » sur le continent; d'une jouissance paisible » de nos avantages actuels pour sortir de la » crise où nous sommes, et alléger la dette » incommensurable sous laquelle nous cour- » bons : or, l'état présent de la France, ajou- » tait-il, celui de l'Europe ne saurait, avec les » élémens actuels, nous procurer ce résultat.
» Notre victoire de Waterloo vous a perdus; » mais elle est loin de nous avoir sauvés; tous

» les hommes de bon sens, chez nous, tous
» ceux qui peuvent échapper à l'influence mo-
» mentanée des passions le pensent ou le pen-
» seront ainsi, etc., etc.

L'Empereur doutait d'une partie de ce récit, et traitait le reste de rêverie; puis se ravisant, il me dit : « Eh bien, votre opinion? Allons, » Monsieur, vous voilà au Conseil d'État? — » Sire, disais-je, on se permet souvent de rêver » sur les matières les plus graves, et, pour » être emprisonné à Sainte-Hélène, il n'est pas » défendu de composer des romans; j'en vais » donc faire un. Pourquoi pas un mariage po- » litique des deux peuples, où l'un porterait » l'armée en dot et l'autre la flotte; idée folle » sans doute, aux yeux du vulgaire, trop har- » die peut-être aux yeux des gens plus exercés, » et cela parce qu'elle est tout à fait neuve et » hors de toute routine; mais pourtant dans » le genre de ces créations imprévues, lumi- » neuses, utiles, qui caractérisent Votre Majesté, » qu'elle seule peut faire écouter et savoir » accomplir.

» Comment, disais-je allant sans doute au-

» delà des idées de l'interlocuteur anglais lui-
» même, Votre Majesté ne donnerait pas
» demain, si c'était en son pouvoir, tous les
» vaisseaux français pour racheter à la France
» la Belgique et la rive du Rhin? Elle ne
» donnerait pas cent cinquante millions pour
» recevoir des dixaines de milliards? Et quel
» marché du reste que celui qui procurerait
» aux deux peuples à la fois l'objet pour lequel
» l'un et l'autre se ruinent et s'entr'égorgent
» sans cesse depuis tant d'années! Marché qui
» réduirait ces deux peuples à avoir réellement
» besoin l'un de l'autre, au lieu d'être en-
» tretenus en une perpétuelle inimitié? Ne
» serait-ce donc rien pour la France, reçue
» désormais dans toute les colonies anglaises sur
» le pied des Anglais mêmes, que d'avoir ainsi
» sans coup férir la jouissance du commerce
» de toute la terre? Ne serait-ce pas tout pour
» l'Angleterre que de s'assurer, de son côté,
» la souveraineté des mers, l'universalité du
» commerce, pour l'obtention et la conserva-
» tion desquels elle se met sans cesse en péril,
» en attachant désormais, pour toujours, à ce

» système, la France, devenue le régulateur, » l'arbitre même du continent.

» A l'abri désormais de toute crainte, et forte » de toutes les forces de sa compagne, l'Angle- » terre licencierait son armée pour prix du sa- » crifice que la France ferait de sa flotte ; elle » pourrait même aussi réduire de beaucoup le » nombre de ses vaisseaux ; alors elle payerait » sa dette, allégerait ses peuples ; elle prospé- » rerait ; et loin de jalouser la France à l'avenir, » on la verrait, une fois que le système serait » compris, et que les passions auraient fait » place aux vrais intérêts, on la verrait travailler » elle-même à son agrandissement continental, » puisque la France ne serait plus alors que » l'avant-garde dont elle, l'Angleterre, demeu- » rerait les ressources et la réserve.

» L'unité de législation politique des deux » peuples, leurs intérêts communs, des résul- » tats si visiblement avantageux, achèveraient » de suppléer, dans ce plan, à ce que les pas- » sions des gouvernans pourraient présenter » d'obstacles ou de difficultés, etc., etc. »

L'Empereur m'écouta, mais ne répondit rien :

rarement il se laisse pénétrer, ou se prête à des conversations politiques. Dans la crainte de ne m'être pas assez clairement exprimé, je lui demandai de me permettre d'exposer ces idées sur le papier *; il y consentit, et ne s'en expliqua pas davantage. Il était fort tard, il se retira.

Mercredi 8.

Contrariétés. — Réflexions morales.

L'Empereur a dicté, dans le jardin, successivement à MM. de Montholon et Gourgaud, et de là a gagné l'allée favorite.

Il se trouvait fatigué, malade; on a voulu gauchement lui présenter des femmes qui étaient venues se placer dans son chemin avec intention, ce qui l'a contrarié : il les a évitées.

Je lui ai parlé d'aller à cheval pour essayer de se distraire un peu; nous avions trois chevaux à notre disposition depuis quelques jours; l'Empereur m'a répondu qu'il ne pouvait se

* Peut-être placerai-je cette note à la fin du Journal avec d'autres documens, si je peux les retrouver.

faire à l'idée d'avoir constamment un officier anglais à ses côtés; qu'il renonçait décidément au cheval à ce prix, ajoutant que tout devait être calcul dans la vie, et que si le mal d'apercevoir son geolier était plus grand que le bien que procurerait l'exercice, c'était un gain tout clair que d'y renoncer.

L'Empereur a peu dîné. Il s'est amusé au dessert à passer en revue les peintures de quelques assiettes de très-belle porcelaine de Sèvres : ce sont des chefs-d'œuvres en ce genre, elles sont de trente napoléons pièce, et toutes relatives à des vues ou à des objets d'Egypte.

L'Empereur a fini par se rendre à son allée d'affection. Il s'était fort ennuyé tout le jour, disait-il. Après plusieurs conversations brisées et sans suite, il a regardé sa montre, et s'est trouvé tout joyeux de voir qu'il avait atteint dix heures et demie.

La température était délicieuse; insensiblement l'Empereur s'était remis tout à fait. Il se plaignait de sa constitution, qui, bien que forte, le soumettait parfois au plus léger dérangement physique. Il se félicitait du reste

que ses opinions morales fussent de nature à ne pas l'arrêter, quand, à l'imitation des Anciens, il voudrait se soustraire aux dégoûts et aux traverses de la vie. Il disait qu'il n'entrevoyait pas parfois, sans horreur, le grand nombre d'années qu'il pouvait encore avoir à courir, ainsi que l'inutilité d'une longue vieillesse; que s'il pouvait se dire que la France était heureuse, tranquille et sans besoin de lui, il aurait assez vécu.

Nous remontâmes il était plus de minuit; c'était une véritable victoire que d'avoir atteint cette heure tardive.

Jeudi 9.

L'Empereur fait renvoyer les chevaux.

Je suis allé d'assez bonne heure chez M. Balcombe lui porter mes lettres pour l'Europe; un bâtiment allait partir. J'y rencontrai l'officier chargé de notre garde. Frappé de l'état d'affaissement où j'avais vu l'Empereur la veille, et du besoin extrême qu'il avait de prendre quelque exercice, je dis à cet officier que je soupçonnais le motif qui empêchait l'Empereur de sortir à cheval, que j'allais lui parler avec

franchise, et avec d'autant plus de facilité que j'appréciais tout à fait la manière délicate dont il remplissait son office auprès de nous. Je lui demandai donc quelles étaient ses instructions, et ce qu'il ferait si l'Empereur venait à se promener à cheval autour de la maison, lui faisant sentir la répugnance qu'il devait naturellement avoir pour tout ce qui était propre à lui rappeler, à chaque instant, la réclusion où il se trouvait; l'assurant du reste qu'il n'y avait rien qui lui fût personnel, et que si l'Empereur avait envie d'entreprendre de longues courses, j'étais persuadé qu'il le ferait demander de préférence pour en être accompagné. L'officier me répondit que ses instructions étaient de suivre l'Empereur; mais que se faisant une loi de lui être le moins désagréable possible, il prenait sur lui de ne pas l'accompagner.

A déjeûner, je fis part à l'Empereur de ma conversation avec le capitaine. Il me répondit que c'était bien à lui sans doute; mais qu'il n'en profiterait pas, n'étant pas dans ses principes de jouir d'un avantage qui pourrait compromettre un officier.

Cette détermination fut trop heureuse : entrés le soir chez nos hôtes, le capitaine me prit à part, pour me dire qu'ayant été à la ville dans la journée parler à l'Amiral de notre conversation du matin, il lui avait été enjoint de se conformer à ses instructions. Je ne pus m'empêcher de répondre avec vivacité que j'étais sûr que l'Empereur allait ordonner le renvoi immédiat des trois chevaux qu'on avait mis à notre disposition. L'officier auquel je fis connaître, du reste, la réponse que l'Empereur m'avait faite le matin à son sujet, me dit qu'il pensait aussi que c'était très-bien de renvoyer les chevaux, qu'il n'y avait rien de mieux à faire; réponse que je crus dictée par l'humeur qu'il éprouvait lui-même du rôle qu'on lui imposait.

En sortant de chez nos hôtes, l'Empereur continua de se promener dans l'allée. Je lui appris ce que venait de me dire l'officier anglais. On eût dit qu'il s'y attendait; mais je ne m'étais pas trompé, il m'ordonna de faire renvoyer les chevaux. Comme ce contre-temps m'avait été fort sensible, je lui dis, avec un peu de vivacité peut-être, que s'il me le permettait

j'allais rentrer auprès de l'officier pour qu'il eût à remplir sa volonté sur-le-champ. A quoi il répondit, avec une gravité et un son de voix tout particuliers : « Non, Monsieur, point d'hu- » meur ; rarement on fait bien dans cette situa- » tion : il faut toujours laisser s'écouler la nuit » sur l'injure de la veille. »

Nous continuâmes jusqu'à près de minuit : la température était délicieuse.

Vendredi 10.

Respect au fardeau.

Aujourd'hui, après nos travaux ordinaires, l'Empereur, prenant une direction nouvelle, est allé sur la route de la ville jusqu'au point d'où l'on aperçoit la rade et les vaisseaux *. Au retour il a été rencontré dans le chemin par Mme Balcombe, la maîtresse de notre maison, et une Mme Stuart, jeune femme de vingt ans, fort jolie, retournant de Bombay en Angleterre. L'Empereur a causé avec elles des mœurs, des usages de l'Inde; des désagrémens de la mer,

* Voyez la vue B, publiée pour faire suite au Mémorial de Sainte-Hélène.

surtout pour les femmes ; de l'Écosse, patrie de Mme Stuart ; beaucoup d'Ossian, et l'a félicitée de ce que le climat de l'Inde avait respecté son teint d'Écosse.

Des esclaves, chargés de lourdes caisses, ont croisé notre route ; Mme Balcombe leur ayant dit fort rudement de s'éloigner, l'Empereur s'y est opposé, disant : « *Respect au fardeau*, » Madame ! » A ces mots, Mme Stuart, qui n'avait cessé de chercher avidement à la dérobée les traits et la physionomie de l'Empereur, laissa échapper tout bas à sa voisine : « Mon » Dieu, que voilà une figure et un caractère » bien différens de ce qu'on m'avait dit ! »

Samedi 11 au Lundi 13.

Conversations de minuit, au clair de lune, etc. — Les deux Impératrices. — Mariage de Marie-Louise. — Sa maison. — Duchesse de Montebello. — Mme de Montesquiou. — Institut de Meudon. — Sentimens de la maison d'Autriche pour Napoléon. — Anecdotes recueillies en Allemagne depuis le retour en Europe.

Notre vie continuait d'être des plus régulières à Briars : tous les jours, après m'avoir dicté,

l'Empereur sortait entre trois et quatre heures, il se rendait au jardin; là, en se promenant, il dictait à celui qui était venu de la ville pour le travail, lequel écrivait sous la petite tonnelle. Vers les cinq heures et demie, il se rendait, en tournant la maison de nos voisins, dans l'allée inférieure à laquelle il s'attachait chaque jour davantage; ceux-ci alors se trouvaient à leur dîner, ce qui assurait entièrement notre repos et la liberté de cette promenade. J'y venais joindre l'Empereur, il y attendait qu'on l'avertît qu'il était servi.

L'Empereur y descendait encore après son dîner; quelquefois même on y apportait son café. Mon fils se rendait chez nos voisins, et nous restions à continuer la promenade. Nous marchions alors des heures entières; ce qui se prolongeait parfois fort avant dans la nuit quand la lune nous éclairait. C'est là qu'à sa lueur et à la douce température du moment, nous oubliions la chaleur brûlante du jour. Jamais l'Empereur n'était plus causant, ni ne se trouvait de distraction plus complette. C'est dans la longueur et l'abandon de ces conver-

sations qu'il se plaisait à raconter son enfance, les premières années de sa jeunesse, les sentimens et les illusions qui d'ordinaire les embellissent; enfin les détails de sa vie privée depuis qu'il avait joué un rôle sur la grande scène du monde. J'ai reporté ailleurs ce que j'ai cru pouvoir en répéter. Il semblait parfois embarrassé d'avoir parlé trop longuement, et d'avoir exprimé des choses trop minutieuses, et me disait alors : « Mais à votre tour à présent, un peu de vos histoires aussi? vous » n'êtes pas conteur. » Je n'avais garde; j'eusse trop craint de perdre quelque chose de ce qui m'attachait si vivement.

C'est dans une de ces promenades nocturnes, que l'Empereur disait qu'il avait été fort occupé dans sa vie de deux femmes très-différentes : l'une était l'art et les grâces; l'autre l'innocence et la simple nature : et chacune, observait-il, avait bien son prix.

Dans aucun moment de la vie la première n'avait de positions ou d'attitudes qui ne fussent agréables ou séduisantes; il eût été impossible de lui surprendre ou d'en éprouver jamais

aucun inconvénient; tout ce que l'art peut imaginer en faveur des attraits, était employé par elle; mais avec un tel mystère qu'on n'en apercevait jamais rien. L'autre, au contraire, ne soupçonnait même pas qu'il pût y avoir rien à gagner dans d'innocens artifices. L'une était toujours à côté de la vérité, son premier mouvement était la négative; la seconde ignorait la dissimulation; tout détour lui était étranger. La première ne demandait jamais rien à son mari, mais elle devait partout; la seconde n'hésitait pas à demander quand elle n'avait plus, ce qui était fort rare: elle n'aurait pas cru pouvoir jamais rien prendre sans payer aussitôt. Du reste, toutes les deux étaient bonnes, douces, fort attachées à leur mari. Mais on les a déjà devinées sans doute, et quiconque les a vues, reconnaît les deux Impératrices.

L'Empereur disait qu'il les avait constamment trouvées de l'humeur la plus égale, et d'une complaisance absolue.

Le mariage de Marie-Louise s'accomplit à Compiègne, immédiatement après son arrivée.

L'Empereur, déroutant toute l'étiquette convenue, alla au-devant d'elle, et monta déguisé dans sa voiture. Elle fut agréablement surprise quand elle vint à le connaître; on lui avait toujours dit que Berthier, qui était venu l'épouser par procuration à Vienne, était, pour la figure et l'âge, l'exacte ressemblance de l'Empereur : elle laissa échapper qu'elle y trouvait une heureuse différence.

L'Empereur voulut lui épargner tous les détails de l'étiquette domestique en usage dans pareille circonstance; on l'en avait du reste soigneusement instruite à Vienne. L'Empereur, pour ce qui le regardait personnellement, lui demanda quelles instructions elle avait reçues de ses grands parens. D'être à lui tout à fait, et de lui obéir en toutes choses, fut sa réponse; et ce fut aussi, pour l'Empereur, la solution de tout cas de conscience, et non les décisions de certains cardinaux ou évêques, comme on l'a dit dans le temps; d'ailleurs, dans la même circonstance, Henri IV en avait agi de la sorte.

Le mariage avec Marie-Louise, disait l'Em-

pereur, se proposa et se conclut dans le même jour, et sous les mêmes formes et conditions que celui de Marie-Antoinette, dont le contrat fut adopté pour modèle. Depuis la séparation avec Joséphine, on traitait avec l'Empereur de Russie pour une de ses sœurs; les difficultés ne reposaient guère que sur des arrangemens religieux. Le prince Eugène, causant avec M. de Schwartzenberg, apprit de lui que l'Empereur d'Autriche ne serait pas éloigné de donner sa fille; il en fit part à l'Empereur. Un conseil fut convoqué pour décider quelle alliance, de la Russie ou de l'Autriche, serait la plus avantageuse: Eugène et Talleyrand furent pour l'Autriche, Cambacérès parla contre; la majorité fut en faveur d'une Archiduchesse. Eugène fut chargé d'en faire l'ouverture officieuse, et le ministre des relations extérieures reçut des pouvoirs de signer dans le jour même, si l'occasion s'en présentait; ce qui en effet arriva ainsi.

La Russie en prit beaucoup d'humeur, et se regarda comme jouée; elle ne l'était pas: il n'y avait rien d'obligatoire encore vis-à-vis d'elle;

les deux partis demeuraient tout à fait libres. Les intérêts de la politique firent passer sur tout le reste.

L'Empereur donna pour dame d'honneur à l'Impératrice Marie-Louise, la duchesse de Montebello; le comte de Beauharnais pour chevalier d'honneur, et le prince Aldobrandini pour écuyer. Lors des malheurs de 1814, ils ne répondirent pas, disait l'Empereur, au dévouement que l'Impératrice avait droit d'en attendre : son écuyer la déserta sans prendre congé; son chevalier d'honneur ne voulut pas la suivre; et la dame d'honneur, malgré l'extrême affection que lui portait l'Impératrice, crut, disait Napoléon, tous ses devoirs accomplis lorsqu'elle l'eut déposée à Vienne.

La duchesse de Montebello fut dans le temps un de ces choix heureux qui emportèrent l'approbation universelle. Elle était jeune, belle, d'une conduite parfaite, et veuve d'un maréchal, dit le *Roland* de l'armée, qui venait d'expirer tout récemment sur le champ de bataille. Ce choix fut très-agréable à l'armée, et rassura le parti national, qui s'effrayait de

ce mariage, du nombre et de la qualité des Chambellans dont on l'entourait, comme d'un pas vers ce que plusieurs appelaient la contre-révolution, et cherchaient à faire considérer comme telle. Pour l'Empereur, il avait été principalement déterminé par l'ignorance où il était du caractère de Marie-Louise, et la crainte qu'elle n'apportât des préjugés de naissance qui eussent été nuisibles à la Cour de l'Empereur. Quand il l'eut connue, quand il sut qu'elle était tout à fait dans les idées du jour, l'Empereur regretta de n'avoir pas fait un autre choix; de ne s'être pas arrêté sur la comtesse de *Beauveau* qui, bonne, douce, inoffensive, n'aurait agi que par les conseils de famille de ses nombreux parens, et eût pu introduire ainsi une sorte de traditions utiles, et une grande quantité de subalternes bien recommandés; elle eût pu rallier encore beaucoup de personnes qui demeuraient éloignées, et tout cela eût été sans nul inconvénient, parce que cela ne fût arrivé que par les combinaisons de l'Empereur même, qui n'était pas homme à se laisser abuser.

L'Impératrice prit une affection des plus tendres pour la duchesse de Montebello; celle-ci a pu être reine d'Espagne. Ferdinand VII, à Valencey, demanda à l'Empereur d'épouser Melle de Tascher, cousine germaine de Joséphine et de son propre nom, à l'exemple du prince de Bade qui avait épousé Melle de Beauharnais. L'Empereur, qui pensait déjà à se séparer de l'Impératrice Joséphine, s'y refusa, ne voulant pas, par ce nouveau lien, compliquer encore davantage les difficultés. Plus tard, Ferdinand demanda la duchesse de Montebello ou toute autre Française que l'Empereur voudrait adopter. Cette demoiselle de Tascher est celle que l'Empereur maria plus tard au duc d'Aremberg, avec l'intention de la faire gouvernante des Pays-Bas; voulant par la suite du temps dédommager Bruxelles de la perte de son ancienne Cour. L'Empereur voulut mettre le comte de Narbonne, qui n'avait pas été étranger au mariage de l'Impératrice, à la place du comte de Beauharnais; l'extrême chagrin qu'en fit paraître Marie-Louise retint l'Empereur : l'éloignement de l'Impératrice

n'avait du reste d'autre cause que les intrigues de son entourage qui n'avait rien à craindre de M. de Beauharnais; mais qui redoutait fort l'influence et l'esprit de M. de Narbonne.

En général quand l'Empereur avait à nommer, nous disait-il, à des places délicates, il demandait d'ordinaire des candidats à ceux qui l'entouraient; et c'est sur ces listes et les renseignemens qu'il se procurait, qu'il méditait son choix en secret. Il nous a nommé quelques-unes des personnes qu'on lui avait proposées pour dame d'honneur : la princesse de Vaudémont; une Mme de la Rochefoucault, devenue Mme de Castellanes et plusieurs autres; puis il nous a demandé de dire nous-mêmes qui nous eussions proposé; ce qui nous a fait passer en revue une bonne partie de la Cour. Au nom de Mme de Montesquiou, indiqué par l'un de nous : « Je le crois bien, a-t-il ré-
» pondu; mais elle était plus avantageusement
» placée encore. C'est une femme d'un rare mé-
» rite : sa piété est sincère, ses principes excel-
» lens; elle s'est acquis de grands titres à mon
» estime et à mon affection. Il m'en eût fallu

» deux comme elle, une demi-douzaine; je les » eusse toutes placées dignement, et j'en eusse » demandé encore : elle a été parfaite à Vienne » auprès de mon fils. »

Voici du reste qui donnera une idée juste de la manière dont elle élevait le Roi de Rome : Ce jeune prince occupait le rez-de-chaussée donnant sur la cour des Tuileries; il était peu d'heures de la journée où un grand nombre de spectateurs ne regardassent par la fenêtre, dans l'espérance de l'apercevoir. Un jour qu'il était dans un violent accès de colère et qu'il se montrait rebelle à tous les efforts de Mme de Montesquiou, elle ordonna de fermer à l'instant tous les contrevents; l'enfant, étourdi de cette obscurité subite, demanda aussitôt à *Maman Quiou* pourquoi tout cela. « C'est que je vous » aime trop, lui dit-elle, pour ne pas cacher » votre colère à tout le monde. Que diraient » toutes ces personnes que vous gouvernerez » peut-être un jour, si elles vous avaient vu » dans cet état! croyez-vous qu'elles voulussent » vous obéir, si elles vous savaient aussi mé- » chant? » Et l'enfant de demander pardon

aussitôt, et de bien promettre que cela ne lui arriverait plus.

« Voilà au fait, observait l'Empereur, des » manières différentes de celles de M. de Ville-» roi à Louis XV. *Regardez tout ce peuple, mon » maître, il vous appartient; tous ces hommes » que vous voyez là sont les vôtres.* »

Madame de Montesquiou était adorée de cet enfant; quand on voulut la renvoyer de Vienne, il fallut employer la ruse et le tromper; ce fut jusqu'à craindre pour sa santé.

L'Empereur avait beaucoup d'idées nouvelles touchant l'éducation du roi de Rome : il comptait sur l'*Institut de Meudon*, dont il avait déjà décrété les principes, attendant quelques loisirs pour leurs développemens. Il voulait y rassembler tous les princes de la maison impériale, surtout ceux de toutes les branches qu'il avait élevées sur des trônes étrangers. C'était là joindre, prétendait-il, aux soins de l'éducation particulière, tous les avantages de l'éducation en commun. « Destinés, disait-il, a » occuper divers trônes et à régir diverses na-» tions, ces enfans auraient puisé là des prin-

» cipes communs, des mœurs pareilles, des » idées semblables. Pour mieux faciliter la fusion » et l'uniformité des parties fédératives de l'em» pire, chacun de ces princes eût amené du » dehors, avec lui, dix ou douze enfans, plus » ou moins, de son âge et des premières fa» milles de son pays; quelle influence n'eus» sent-ils pas exercée chez eux au retour! Je ne » doutais pas, continuait l'Empereur, que les » princes des autres dynasties étrangères à ma » famille, n'eussent bientôt sollicité de moi, » comme une grande faveur, d'y voir admettre » leurs enfans. Et quel avantage n'en serait-il » pas résulté pour le bien-être des peuples » composant l'association européenne! Tous ces » jeunes princes, observait Napoléon, eussent » été réunis d'assez bonne heure pour contrac» ter les liens si chers et si puissans de la pre» mière enfance, et séparés néanmoins assez » tôt pour prévenir les funestes effets des pas» sions naissantes : l'ardeur des préférences, » l'ambition du succès, la jalousie de l'a» mour, etc. »

L'Empereur eût voulu que toute l'éducation

de ces princes-rois se fût fondée sur des connaissances générales, de grandes vues, des sommaires, des résultats; il eût voulu des connaissances plus que de la science, du jugement plutôt que de l'acquis; l'application des détails plutôt que l'étude des théories; surtout point de parties spéciales trop poursuivies; car il estimait que la perfection ou le trop de succès, dans certaines parties, soit des arts, soit des sciences, était un inconvénient dans le prince. Les peuples, disait-il, n'avaient qu'à perdre d'avoir un poëte pour roi, un virtuose, un naturaliste, un chimiste, un tourneur, un serrurier, etc., etc.

Marie-Louise avouait à l'Empereur que, dans les premiers momens qu'il fut question du mariage, elle ne pouvait se défendre d'une certaine frayeur, à cause de tout le mal qu'elle avait entendu dire de Napoléon parmi les siens; sur quoi, quand elle rappelait tout cela, ses oncles, les Archiducs, qui la poussaient fort à cette union, lui répondaient : « Tout cela » n'était vrai que quand il était notre ennemi; » il ne l'est plus aujourd'hui. »

« Du reste, pour donner une idée de la bienveillance envers nous avec laquelle on élevait cette famille, disait l'Empereur ; il y avait un des très-jeunes Archiducs qui brûlait souvent de ses poupées, en disant qu'il rôtissait Napoléon. Il est vrai que depuis il disait qu'il ne le rôtirait plus, qu'il l'aimait beaucoup à présent, parce qu'il donnait bien de l'argent à sa sœur Louise pour lui envoyer force joujoux. »

Depuis mon retour en Europe, j'ai eu plus d'une occasion de me convaincre des sentimens que cette maison a professés plus tard pour Napoléon. Je tiens de la bouche du témoin même, personnage distingué, qui me le racontait en Allemagne, qu'ayant eu une audience particulière de l'Empereur François, dans le voyage qu'il a fait en Italie, en 1816, il y fut question de Napoléon; François n'en parla jamais que dans les meilleurs termes. On eût pu penser, me disait le narrateur, qu'il le croyait encore régnant en France, et qu'il ignorait qu'il fût en cet instant à Sainte-Hélène : il ne lui donna jamais d'autre qualification que celle de l'Empereur Napoléon.

La même personne me racontait que l'archiduc Jean visitant, en Italie, une rotonde, au plafond de laquelle on voyait une action célèbre dont Napoléon était le héros; en levant la tête, son chapeau tomba en arrière; sa suite se précipita pour le lui rendre. « Laissez, laissez, » dit-il; c'est dans cette attitude qu'on doit » considérer l'homme qui se trouve là-haut. »

Puisque j'en suis là, je vais consigner ici quelques circonstances que j'ai recueillies en Allemagne, à mon retour en Europe, et pour leur assigner tout le prix qu'elles méritent, je dirai que je les tiens de personnes de la haute diplomatie. On sait que tous ces membres composent entre eux une espèce de famille, une sorte de maçonnerie, et que leurs sources sont des plus authentiques.

—L'Impératrice Marie-Louise se plaint qu'en quittant la France, M. de Talleyrand s'était réservé l'honneur de venir lui demander la restitution des diamans de l'État, et vérifier si elle s'était faite avec exactitude.

—En 1814, lors des désastres de la France, le prince Eugène fut l'objet de beaucoup de

séductions et d'un grand nombre de propositions fort brillantes ; un général autrichien lui offrit la couronne d'Italie, au nom des Alliés, s'il voulait se joindre à eux. Cette offre lui vint de plus haut encore et à diverses reprises. Déjà il avait été question de lui, sous l'Empereur, pour les trônes de Portugal, de Naples et de Pologne.

En 1815, des hommes importans dans la diplomatie européenne le sondèrent pour savoir si, dans le cas où Napoléon serait contraint d'abdiquer de nouveau, et le choix du peuple se tournant vers lui, il accepterait. Dans ces circonstances, comme dans tant d'autres, ce prince fut inébranlable dans une ligne de devoir et d'honneur qui le rend immortel : *honneur et fidélité*, fut sa constante réponse, et la postérité en fera sa devise.

Lors de la distribution des États en 1814, l'Empereur Alexandre, qui allait très-souvent à la Malmaison chez l'Impératrice Joséphine, voulait procurer à son fils la souveraineté de Gênes. Celle-ci le refusa, à l'instigation d'un des diplomates dirigeant qui la flattait faussement de quelque chose de mieux.

Au congrès de Vienne, le même Empereur Alexandre, qui honorait le prince Eugène d'une bienveillance toute particulière, exigeait pour lui au moins trois cent mille sujets. Il lui témoignait alors une très-vive amitié, et se promenait régulièrement chaque jour bras-à-bras avec lui. Le débarquement de Cannes vint mettre un terme, sinon au sentiment, du moins aux démonstrations et à l'intérêt politique de l'Empereur de Russie. Il fut même question alors, de la part de l'Autriche, de se saisir de la personne d'Eugène, et de l'envoyer prisonnier dans une forteresse de Hongrie; mais le Roi de Bavière, son beau-père, courut avec indignation chez l'Empereur d'Autriche, lui représenter qu'Eugène était venu à Vienne sous sa protection et sa garantie, et que sa confiance ne serait point trompée; aussi Eugène demeura-t-il libre sur sa parole et celle du Roi son beau-père.

—Aussi tard que 1818, les pièces d'or de vingt francs et de quarante francs se frappaient à Milan encore à l'effigie de Napoléon, et avec le millésime de 1814. Soit par voie d'économie

ou tout autre motif, on n'avait point encore gravé le nouveau coin.

—Alexandre, depuis la chute de Napoléon, a montré dans plusieurs circonstances particulières un éloignement vif et décidé contre lui. C'est Alexandre qui, en 1815, a été l'âme et le promoteur ardent de la seconde croisade contre Napoléon : il a tout dirigé avec la dernière chaleur, semblant en faire une affaire personnelle, et faisant reposer son aversion sur ce qu'il en avait été, disait-il, trompé et joué. Si ce ressentiment tardif n'était pas affecté, on a des raisons de croire qu'il était dû à un ancien confident de Napoléon qui, dans des conversations particulières, avait eu l'art de blesser l'amour propre d'Alexandre par des récits vrais ou faux sur l'opinion et les confidences de Napoléon à l'égard de son illustre ami.

En 1814, Alexandre a laissé croire qu'il ne se fût pas opposé à voir régner le jeune Napoléon. Depuis la seconde abdication, on est porté à penser qu'il a eu beaucoup moins de bienveillance.

L'Empereur Alexandre a marché, dans la

seconde croisade, avec des masses immenses. On l'a entendu estimer, à cette époque, que la guerre pourrait bien durer trois ans, mais que Napoléon n'en succomberait pas moins.

A la première nouvelle de la bataille de Fleurus, les têtes de toutes les colonnes russes eurent ordre de s'arrêter sur-le-champ, tandis que toute la masse autrichienne et bavaroise, de son côté obliqua à l'instant pour s'en séparer, et faire bande à part. Si le congrès de Vienne eût été rompu lors du vingt mars, il est à peu près certain qu'on n'eût pu renouveler la croisade; et si Napoléon eût été victorieux à Waterloo, il est à peu près certain aussi qu'elle allait se trouver dissoute.

— La nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes fut un coup de foudre pour notre plénipotentiaire à Vienne. Il est très-vrai qu'il fut le rédacteur de la fameuse déclaration du treize mars; et, toute virulente qu'elle est, le projet l'était encore bien davantage; il fut amendé par les autres ministres. La figure et la contenance de ce plénipotentiaire, à mesure qu'on apprenait les progrès de Napoléon,

furent un thermomètre qui fit la risée des membres du Congrès.

L'Autriche sut de très-bonne heure à quoi s'en tenir, ses courriers l'instruisaient à merveille. La légation française seule entretenait des doutes; elle distribuait encore une lettre magnanime du Roi à tous les Souverains pour leur faire connaître qu'il était déterminé à mourir aux Tuileries, qu'on savait déjà que ce prince avait quitté la capitale pour gagner la frontière.

Un membre du congrès et lord Wellington s'entretenant confidentiellement avec la légation française, et la carte à la main, assignèrent du vingt au vingt et un l'entrée de Napoléon dans Paris.

L'Empereur François, à mesure qu'il reçut les publications officielles de Grenoble et de Lyon, les envoya immédiatement, à Schœnbrunn, à Marie-Louise qui s'y livra à une joie extrême. Et il est très-vrai que plus tard il a été question d'un enlèvement du jeune Napoléon pour le conduire en France.

Le plénipotentiaire français finit par quitter

Vienne, et se transporta à Francfort et à Wisbad pour être en meilleure situation de négocier à la fois soit à Gand, soit à Paris. Jamais courtisan des événemens n'eût plus d'embarras ni d'anxiétés. L'ardeur que lui avait imprimée la nouvelle du débarquement à Cannes, s'était fort calmée par celle de l'entrée de Napoléon à Paris, et il s'entendit avec Fouché pour que celui-ci le garantit auprès de Napoléon, s'engageant, de son côté, à garantir Fouché auprès des Bourbons. On a le droit de croire que les offres de ce plénipotentiaire envers le souverain revenu, allèrent bien plus haut et bien plus loin encore; mais que Napoléon indigné les repoussa pour ne pas trop dégrader sa politique, a-t-il dit.

En 1814, M. de Talleyrand, avant de se déclarer pour les Bourbons, fut d'abord pour la régence; mais il voulait y jouer le principal rôle. Des fatalités malheureuses pour la dynastie de Napoléon, empêchèrent de mettre à profit ce moment d'incertitude. Tout semble prouver d'ailleurs que le résultat qui prévalut alors était loin d'être les intentions de l'Autriche; qu'elle

y a été probablement jouée, trahie, ou du moins enlevée d'assaut.

La fatalité des mouvemens militaires a fait que les Alliés sont entrés dans Paris, sans que le cabinet autrichien y ait concouru. La fameuse déclaration d'Alexandre contre Napoléon Bonaparte et sa famille, a été faite sans que cette même puissance d'Autriche fût consultée; et M. le comte d'Artois n'a pénétré en France qu'en s'y glissant, en dépit du quartier-général autrichien, qui même lui avait refusé des passeports.

Il paraît que l'Autriche, au retour de Moscow, s'employa de bonne foi à Londres pour y négocier la paix avec Napoléon; mais le cabinet russe y était tout-puissant, et ne voulut entendre à rien. Arriva l'armistice de Dresde, et l'Autriche alors prit le parti de la guerre.

Le négociateur autrichien à Londres, durant tout cet intervalle, ne put jamais être écouté. Il y resta néanmoins fort long-temps encore, et ne quitta que lorsque les Alliés étaient au cœur de la France, et au moment où lord Castelreagh fit pressentir, un instant, que

les succès héroïques de Napoléon à Champaubert, à Montereau, son entrée victorieuse à Troyes, pouvaient rendre les négociations indispensables.

Si dans le principe ce négociateur n'eût pas été envoyé à Londres, il eût été destiné pour Paris, et peut-être eût-il influé alors de manière à amener une tournure différente de celle qui eut lieu, durant son absence, entre les Tuileries et Vienne.

Dans le plus fort de la crise, il se trouva retenu en Angleterre comme par force.

Dans son impatience de rejoindre le centre des grandes négociations, il quitta son poste et gagna la Hollande, en bravant une grande tempête. A peine arrivait-il sur le théâtre des affaires qu'il tomba entre les mains de Napoléon à Saint-Dizier ; mais le sort de la France était alors décidé, bien qu'on ne le sût pas encore au quartier-général français : Alexandre entrait dans Paris.

Le négociateur autrichien avait vainement employé tous les moyens pour se procurer à Londres un passeport qui lui permît de re-

joindre son maître, en passant par Calais et Paris. Ce contre-temps accidentel, ou médité, fut une fatalité de plus; il eût gagné Paris avant les Alliés, se fût trouvé auprès de Marie-Louise, eût déjoué les derniers projets de M. de Talleyrand, et produit des combinaisons nouvelles.

Il existait deux opinions dans le cabinet autrichien : l'une pour l'union avec la France; l'autre pour l'alliance avec la Russie. Soit intrigues, soit fatalités, le parti russe l'emporta tout à fait, et l'Autriche ne fut plus qu'entraînée.

Mardi 14.

Petits détails intérieurs, etc. — Réflexions.

Ce matin on a servi à déjeûner du café plus supportable; il était même bon; l'Empereur a manifesté un vrai plaisir en le goûtant. Quelques momens plus tard il disait, en frottant son estomac de la main, qu'il en sentait le bien là. Il serait difficile de rendre mes sentimens à ces simples paroles : l'Empereur en appréciant ainsi, contre son usage, une si légère jouissance, me découvrait sans le sa-



voir les progrès de toutes les privations qu'on lui impose, et dont il ne se plaint pas.

Le soir, en remontant de notre promenade de l'après-dînée, l'Empereur dans sa chambre m'a lu le chapitre des *Consuls provisoires*, dicté à M. de Montholon. La lecture finie, l'Empereur a pris un ruban, et s'est mis à attacher lui-même les feuilles éparses. Il était tard : le silence de la nuit régnait autour de nous; je contemplais l'Empereur dans son travail qui se prolongeait.

Mes réflexions étaient ce jour-là tournées vers la mélancolie : je regardais ces mains qui ont régi tant de sceptres; elles étaient en cet instant occupées tranquillement, peut-être même non sans quelque charme, à rattacher de simples feuilles de papier auxquelles il imprime il est vrai des traits qui ne se perdront jamais; les portraits qu'il y sème demeureront des jugemens pour la postérité : c'est le livre de vie ou de mort pour beaucoup de ceux qui en sont l'objet. Je me disais silencieusement toutes ces choses, d'autres encore : « Et » l'Empereur me lit tout cela! pensais-je, il

» me parle familièrement, il me demande par» fois ce que j'en pense; j'ose hasarder mon » avis! ah! je ne suis point à plaindre d'être » venu à Sainte-Hélène!... »

Mercredi 15.

Détails très-privés, etc., etc. — Rapprochemens bien bizarres.

Aussitôt après son dîner l'Empereur est descendu dans son allée inférieure; il s'y est fait apporter son café, qu'il a pris en se promenant : la conversation est tombée sur l'amour. J'ai dû dire de fort belles choses et très-délicates sur ce grand sujet, et me montrer fort sentimental; car l'Empereur se mettant à rire de ce qu'il appelait mon gazouillement, m'a dit ne rien comprendre à mon verbiage de roman; et parlant à son tour très-légèrement, il a affecté de vouloir paraître beaucoup plus familier avec les sensations qu'avec les sentimens. Je me suis permis d'observer qu'il s'efforçait de se rendre plus mauvais que ne le portaient les relations du Palais, relations très-authentiques, bien que fort secrètes : « Et

» qu'ont-elles dit? reprenait-il en me fixant gaî-
» ment. — Sire, on veut qu'au sommet de
» votre toute puissance, vous vous soyez laissé
» imposer de douces chaînes; que vous vous
» soyez trouvé le héros d'un roman; que,
» dans une résistance qui vous surprenait, vous
» vous soyez attaché à une simple dame; que
» vous lui ayez bien écrit une douzaine de
» lettres; qu'elle vous ait amené et contraint
» à vous soumettre au travestissement, à vous
» rendre seul mystérieusement chez elle dans
« sa propre demeure, au milieu de Paris. —
» Mais comment l'aurait-on su? a-t-il dit,
» en souriant; ce qui ne voulait pas dire non.
« Et on a ajouté sans doute, a-t-il continué,
» que c'eût été la plus grande imprudence de
» ma vie; car si elle n'eût pas été honnête
» femme, que ne pouvait-il pas m'arriver,
» seul et déguisé, dans les circonstances où
» je me trouvais, au milieu des embûches dont
» j'étais entouré. Mais que disait-on encore?
» — Sire, on voulait que la postérité de Votre
» Majesté ne se bornât pas au Roi de Rome;
« la chronique secrète lui donnait deux aînés :

« l'un venu d'une belle étrangère que vous au-
» riez fort aimée en pays lointain; l'autre,
» fruit d'une occupation plus voisine, au sein
» même de votre capitale. On voulait que tous
» deux fussent venus à la Malmaison avant
» notre départ; l'un amené par sa mère, l'autre
» introduit par son tuteur; tous deux les por-
» traits vivans de leur père *. »

L'Empereur riait beaucoup de tant de science, disait-il; et une fois en gaîté, il s'est mis à repasser franchement et dans un entier abandon ses premières années, et m'a raconté force aventures de cœur et d'esprit. Je passe la première moitié. Dans la seconde, je citerai un souper, au commencement de la révolution, dans le voisinage de la Saône et en compagnie du fidèle Desmazzis, que l'Empereur racontait de la manière la plus plaisante. Véritable guêpier, disait-il, où son éloquence patriotique avait eu fort à faire contre la doctrine opposée du reste des convives, et l'avait même presque mis en

* Un codicile de conscience, dans le testament de l'Empereur, et qui doit demeurer secret, est venu donner une complette réalité, dit-on, à ces conjectures.

danger. « Nous étions alors sans doute vous et » moi bien loin l'un de l'autre? a-t-il observé. » — Mais pas tant pour la distance, Sire, ai-je » répondu, quoique beaucoup assurément pour » les doctrines. J'étais alors aussi moi dans le » voisinage de la Saône, sur un des quais de » Lyon, où des patriotes attroupés, déclamant » contre des canons qu'ils venaient de découvrir » dans des barques, et qu'ils appelaient une » contre-révolution, je me permis d'ouvrir, fort » mal à propos, l'avis de s'assurer de ces canons » en leur faisant prêter le *serment civique*. Mon » impertinence faillit me faire pendre. Vous » voyez, Sire, que j'aurais pu au besoin, et » dans cet instant-là même, balancer votre » compte, s'il vous fût arrivé malheur parmi » vos aristocrates. » Ce rapprochement bizarre ne fut pas le seul de la soirée : l'Empereur m'ayant raconté une anecdote intéressante de 1788, me dit : « Vous, où pouviez-vous être » alors? — Sire, répondis-je après quelques » secondes de recherches, à la Martinique, » soupant tous les soirs à côté de la future » Impératrice Joséphine. »

La pluie vint, il a fallu quitter cette allée, qui peut-être un jour, disait l'Empereur, ne reviendra pas sans charmes dans notre souvenir. « Cela peut-être, observais-je, mais assuré» ment ce ne sera pas sans l'avoir quittée; en » attendant, contentons-nous de l'appeler l'allée » de la philosophie, puisqu'elle ne peut être » celle du Léthé. »

Jeudi 16.

Sur le faubourg Saint-Germain, etc. — L'Empereur sans préjugés, sans fiel, etc. — Paroles caractéristiques.

Aujourd'hui l'Empereur s'informait du faubourg Saint-Germain; il me questionnait sur ce dernier boulevard, disait-il, de la vieille aristocratie, ce refuge encroûté des vieux préjugés; *la ligue germanique*, ainsi qu'il l'appelait. Je lui disais qu'avant les derniers revers, son pouvoir y avait pénétré de toutes parts; il se trouvait envahi, il n'en restait plus que le nom; il avait été ébranlé, vaincu par la gloire; les victoires d'Austerlitz et d'Jéna, le triomphe de Tilsit, l'avaient conquis. Les jeunes gens, tous les cœurs généreux, n'avaient pu être insensibles

au lustre de la patrie. Son mariage avec Marie-Louise avait porté le dernier coup, il n'y avait plus eu d'autres mécontens que ceux dont l'ambition était non satisfaite, ce qui se retrouve dans toutes les classes et dans tous les temps; ou bien encore quelques vieillards intraitables ou de vieilles femmes pleurant leur influence passée. Tous les gens raisonnables et sensés avaient plié sous les talens supérieurs du chef de l'État, et cherchaient à se consoler de leurs pertes, dans l'espoir d'un meilleur avenir pour leurs enfans; vers ce point se tournaient désormais toutes leurs illusions. Ils savaient gré à l'Empereur de sa partialité pour les anciens noms; tout autre, convenaient-ils, eût achevé de les anéantir. Ils mettaient du prix à la confiance avec laquelle l'Empereur s'était entouré d'eux; ils lui tenaient compte d'avoir dit, en se saisissant de leurs enfans pour l'armée : « Ces noms » appartiennent à la France, à l'histoire; je suis » le tuteur de leur gloire, je ne les laisserai pas » périr. » Ces mots et d'autres semblables lui avaient fait un grand nombre de prosélytes.

L'Empereur disait en ce moment que ce

parti n'avait peut-être pas été assez caressé. « Mon système de fusion le demandait, et je » l'avais voulu, ordonné même; mais les minis- » tres, les grands intermédiaires n'ont jamais » bien rempli mes véritables intentions à cet » égard, soit qu'ils n'y vissent pas plus loin, » soit qu'ils craignissent d'amener ainsi des » rivaux de faveur, et de diminuer leurs » chances. M. de Talleyrand surtout s'y était » toujours montré contraire et n'avait jamais » cessé de combattre l'ancienne noblesse dans » ma bienveillance et ma pensée. » Je lui faisais observer pourtant que le grand nombre de ceux qu'il avait appelés, s'étaient bientôt montrés attachés à sa personne; qu'ils l'avaient servi de bonne foi, et étaient en général demeurés fidèles au moment de la crise. L'Empereur n'en disconvenait pas, et allait même jusqu'à dire que le Roi revenu, et lui, ayant abdiqué, cette double circonstance avait dû beaucoup influer sur certaines doctrines; qu'aussi, dans son jugement, il mettait une grande différence dans la même conduite tenue en 1814 ou en 1815.

Et ici je dois dire que depuis que j'apprends

à connaître l'Empereur, je ne lui ai jamais vu encore un seul moment de colère ou d'animosité contre aucun de ceux qui se sont le plus mal conduits à son égard. Il ne s'exalte pas sur ceux dont on lui vante la belle conduite : ils avaient fait leur devoir. Il ne s'emporte pas contre ceux qui se sont rendus si coupables ; il les avait en partie devinés ; ils avaient cédé à leur nature ; il les peignait froidement, sans fiel ; attribuait une partie de leur conduite aux circonstances, qu'il confessait avoir été bien difficiles ; rejetait le reste sur les faiblesses humaines. « La vanité avait perdu *** ; la postérité flétrira justement sa vie, disait-il ; pourtant son cœur vaudra mieux que sa mémoire. » *Augereau* devait sa conduite à son peu de lumières et à son mauvais entourage. *Berthier* à son manque d'esprit et à sa nullité, etc., etc. »

J'observais que ce dernier avait laissé échapper la plus belle occasion, la plus facile de s'illustrer à jamais, celle d'aller présenter de bonne foi ses soumissions au Roi, et de le supplier de trouver bon qu'il allât dans la solitude pleurer celui qui l'avait honoré du titre

de son compagnon d'armes, et l'avait appelé son ami. « Eh bien, quelque simple que fût » cette marche, disait l'Empereur, elle était » encore au-dessus de ses forces. — Ses moyens, » sa capacité avaient toujours été un objet de » discussion parmi nous, disais-je alors ; le » choix de Votre Majeste, votre confiance, votre » grand attachement, nous étonnaient beaucoup. » — C'est que Berthier, après tout, n'était pas » sans talens, disait à cela l'Empereur ; et je » suis loin de renier sa personne et mes senti- » mens ; mais ses talens, son mérite, étaient » spéciaux et techniques, et hors de là sans nul » esprit quelconque, et puis si faible !... — J'ob- » servais que pourtant il était plein de préten- » tions et de morgue avec nous. — Et le titre de » favori, disait l'Empereur, le comptez-vous » pour rien ? — J'ajoutais qu'il était très-dur, » fort absolu. — Mais rien de plus impérieux, » mon cher, disait alors l'Empereur, que la fai- » blesse qui se sent étayée de la force : voyez » les femmes. »

L'Empereur dans ses campagnes avait Berthier dans sa voiture. C'était pendant sa route

et sur les grands chemins que l'Empereur, parcourant les livres d'ordre et les états de situation, prenait ses désisions, arrêtait ses plans et ordonnait les mouvemens. Berthier en prenait note, et à la première station ou au premier moment de repos, soit de jour soit de nuit, il expédiait à son tour tous les ordres et les différens détails particuliers avec une régularité, une précision et une promptitude admirables, disait l'Empereur; c'était un travail pour lequel il était toujours prêt et infatigable. « Voilà » quel était le mérite spécial de Berthier; il » était des plus grands et des plus précieux pour » moi, observait l'Empereur; nul autre n'eût » pu le remplacer. »

Je reviens encore à quelques touches caractéristiques sur l'Empereur. Il est sûr qu'il parle froidement, sans passions, sans préjugés, sans ressentiment, des circonstances et des personnes qui remplissent sa vie. On sent qu'il pourrait devenir l'allié de ses plus cruels ennemis, comme vivre avec l'homme qui lui a fait le plus de mal. Il parle de son histoire passée comme si elle avait déjà trois cents ans de date;

ses récits et ses observations ont le langage des siècles; c'est une ombre conversant aux champs Elisées, de vrais dialogues des morts. Il s'exprime souvent sur lui-même comme sur une tierce personne; parlant des actes de l'Empereur, indiquant les faits que l'histoire pourrait lui reprocher, analysant les raisons et les motifs qu'on pourrait alléguer pour sa justification, etc.

Il n'aurait pas, disait-il, à s'excuser d'aucune faute sur autrui, n'ayant jamais suivi que sa propre décision; il aurait à se plaindre, tout au plus, de fausses informations; mais jamais de mauvais conseils. Il s'était entouré de plus de lumières possibles; mais s'en était toujours tenu à son propre jugement, il était loin de s'en repentir. « C'est, disait-il, l'indécision et l'anarchie dans les moteurs, qui amènent l'anarchie et la faiblesse dans les résultats. Pour être » équitable sur les fautes produites par la seule » décision personnelle de l'Empereur, conti- » nuait-il, il faudrait mettre en balance les » grandes actions dont on l'aurait privé, et les » autres fautes que lui auraient fait commettre

» les conseils auxquels on lui reproche de ne » pas s'être abandonné, etc. »

Dans la complication des circonstances de sa chute, il voit les choses tellement en masse, et de si haut, que les hommes lui échappent. Jamais on ne l'a surpris animé contre aucun de ceux dont on croirait qu'il a le plus à se plaindre. Sa plus grande marque de réprobation, et je m'en suis convaincu bien souvent, est de garder le silence sur leur compte, quand on les mentionne devant lui. Mais combien de fois on l'a vu arrêter les expressions violentes et moins retenues de nous qui l'entourions. « Vous ne » connaissez pas les hommes, nous disait-il » alors, ils sont difficiles à saisir quand on veut » être juste. Se connaissent-ils, s'expliquent-ils » bien eux-mêmes? La plupart de ceux qui m'ont » abandonné, si j'avais continué d'être heureux, » n'eussent peut-être jamais soupçonné leur » propre défection. Il est des vices et des vertus » de circonstance. Nos dernières épreuves sont » au-dessus de toutes les forces humaines! Et » puis j'ai plutôt été abandonné que trahi; il y » a eu plus de faiblesse autour de moi, que de

» perfidie : c'est le *reniement de saint Pierre*, le
» repentir et les larmes peuvent être à la porte.
» A côté de cela, qui, dans l'histoire, eut plus
» de partisans et d'amis? Qui fut plus populaire
» et plus aimé? Qui jamais laissa des regrets plus
» ardens et plus vifs?.... Voyez la France; d'ici
» sur mon roc, ne serait-on pas tenté de dire
» que j'y règne encore? Les Rois et les Princes,
» mes alliés, m'ont été fidèles jusqu'à extinction,
» ils ont été enlevés par les peuples en masse;
» et ceux des miens qui étaient autour de moi,
» se sont trouvés enveloppés, tout étourdis,
» dans un tourbillon irrésistible...... Non, la
» nature humaine pouvait se montrer plus laide,
» et moi plus à plaindre!.... »

Vendredi 17.

Sur les officiers de sa maison, en 1814, etc. — Projet d'adresse.

Aujourd'hui l'Empereur me questionnait sur les officiers de sa maison. A l'exception de deux ou trois, au plus, qui avaient excité les mépris du parti même vers lequel ils avaient été transfuges, il n'y avait guère rien à dire sur le reste;

la très-grande majorité avait même montré un dévouement actif. L'Empereur alors s'est enquis particulièrement de quelques-uns, en les citant par leurs noms, et je n'avais qu'à applaudir à tous. « Que me dites-vous-là, a-t-» il dit au sujet de l'un d'eux, en m'interrom-» pant vivement? Et moi qui l'ai si mal reçu » aux Tuileries à mon retour. Ah! que je crains » d'avoir fait des injustices involontaires! Ce » que c'est lorsqu'on est obligé de s'en rap-» porter au premier mot, et qu'on n'a pas un » seul instant pour la vérification! Que je crains » aussi d'avoir laissé bien des dettes de recon-» naissance en arrière! Qu'on est malheureux » quand on ne peut pas tout faire soi-même!»

Je repris : « Sire, il est vrai de dire que, » s'il y eut faute parmi les officiers de votre » maison, elle ne fut pas autre que celle de » toute la masse; faute, du reste, qui a dû » nous ravaler étrangement aux yeux des autres » nations. Sitôt que le Roi a paru, on s'est » précipité vers lui, non pas comme vers le » souverain que nous laissait votre abdication; » mais comme vers celui qui n'avait jamais

» cessé de l'être. Non pas avec cette dignité » de l'homme fier d'avoir constamment rempli » tous ses devoirs; mais avec l'embarras équi- » voque du courtisan qui a été maladroit. Chacun » n'a cherché qu'à se justifier; Votre Majesté » se trouva dès cet instant désavouée, reniée; » la qualification d'Empereur disparut. Les mi- » nistres, les Grands, les plus intimes de Votre » Majesté, ne rougirent pas pour eux, pour » leur nation, de ne plus dire que *Bonaparte.* » On avait été contraint de servir, disait-on; » on n'avait pas pu faire autrement; on eût » eu trop de mauvais traitemens à redou- » ter, etc. » L'Empereur retrouvait bien là notre caractère national, nous étions toujours les Gaulois d'autrefois : la même légèreté, la même inconstance et surtout la même vanité. » Quand pourrons-nous enfin, disait-il, échan- » ger celle-ci contre un peu d'orgueil?.... »

« Toutefois, disais-je, les officiers de la mai- » son de Votre Majesté ont laissé échapper » une belle occasion de s'honorer tout en se » rendant populaires : il y avait au-delà de » cent cinquante officiers de la maison; un

» très-grand nombre était des premiers noms, » tous avaient une fortune indépendante, c'était » à eux qu'il convenait de présenter un exemple » qui, suivi par d'autres, eût pu donner une » toute autre impulsion à l'attitude nationale, » et nous créer des droits à l'estime publique *.

---

* C'est dans cet esprit que fut rédigé, à l'exemple des autres corps, un projet d'adresse au Roi, au nom des officiers de la maison de l'Empereur. En voici la substance :

« Sire, — Les soussignés, qui firent partie de la » maison de l'Empereur Napoléon, sollicitent de Votre » Majesté le bienfait d'un regard particulier.

» Héritiers des obligations de leurs pères, ils furent, » dans le temps, fidèles défenseurs du trône; plusieurs » ont suivi Votre Majesté, durant longues années, en » terre étrangère, et scellé leur dévouement de la pri- » vation de leur patrimoine.

» Ce furent précisément ces principes connus et cette » conduite avouée, qui devinrent leur titre, et firent » jeter les yeux sur eux quand il s'agit de relever un » trône et de l'entourer.

» L'attente de celui qui s'environna de nous ne fut » point trompée, elle ne pouvait l'être; nous avons » rempli ces nouvelles obligations avec *honneur et fidé-* » *lité.* Ces sentimens, Sire, gages certains de tous les » autres, nous suffiraient pour notre propre estime, si » nous croyions pouvoir demeurer oisivement à l'écart;

» — Eh bien, dit l'Empereur, il est sûr que » si toutes les premières classes eussent agi de » la sorte, les affaires eussent tourné bien dif» féremment. Les vieux réacteurs n'eussent » point rêvé leur chimère du bon vieux temps; » on ne serait pas venu vous parler de la ligne » droite ni de la ligne courbe; le Roi se se» rait attaché tout bonnement à sa charte; » moi, je n'eusse pas songé à quitter l'île » d'Elbe; la tête de la nation se serait inscrite

» mais doit-il être un repos absolu pour de loyaux et » bons Français? Et pourtant si quelques-uns d'entre » nous se croyaient réduits, par délicatesse, à attendre » en silence de nouveaux devoirs, leur motif ne pour» rait-il pas être méconnu? D'un autre côté, ne pourrait» on pas se méprendre également sur ceux qui, ne » cédant qu'à leur cœur, se précipiteraient au-devant » des faveurs de Votre Majesté?

» Telle est, Sire, la position particulière et si déli» cate dans laquelle nous nous trouvons; mais elle a » déjà cessé, si Votre Majesté a daigné l'entendre; son » âme royale comprendra le mouvement délicat qui » nous guide en cet instant, et accueillera nos vœux » sincères de la servir, ainsi que la patrie, avec notre » zèle et notre fidélité accoutumés. »

Il devint difficile de trouver des signatures à un acte aussi mesuré. On aurait de la peine à croire que cet

» dans l'histoire avec plus d'honneur et de » dignité : nous y aurions tous gagné. »

Samedi 18.

Idée de l'Empereur de se réserver la Corse. — Opinion sur Robespierre. — Idées sur l'opinion publique. — Intention expiatoire de l'Empereur sur les victimes de la révolution.

Après le travail accoutumé, l'Empereur m'a amené au jardin vers les quatre heures. Il venait de finir la dictée sur la Corse : ayant épuisé le sujet sur cette île, celui de Paoli, et parlé de l'influence que lui-même s'y était

---

aveu authentique et non réprouvé de nos fonctions, les mots d'Empereur Napoléon surtout, furent de grandes objections ? Chacun y trouva la sienne, suivant son caractère ; telles furent les mœurs du jour. On ne put réunir que dix-sept signatures ; dix-huit ou vingt promirent de s'y joindre quand il y en aurait vingt-cinq ; mais aucun ne voulait aider à compléter ce nombre. Deux même, croyant avoir commis une crânerie, qu'ils n'avaient pas bien comprise, leur intention n'ayant été que de solliciter la confirmation de leurs places, recoururent après leur signature et la raturèrent. L'original de cette pièce doit être demeuré entre les mains d'un des signataires à Paris ou à Versailles.

créée si jeune encore, lors de sa séparation politique d'avec Paoli. Il a ajouté que dernièrement il eût été bien sûr d'y réunir tous les vœux, toutes les opinions, tous les efforts; que s'il s'y était retiré en quittant Paris, il eût été à l'abri contre toute puissance étrangère; il en avait eu la pensée. En abdiquant pour son fils il avait été sur le point de se réserver la jouissance de la Corse durant sa vie; aucun obstacle de mer ne l'eût empêché d'y arriver. Il ne le voulut point, pour rendre, disait-il, son abdication plus franche, plus fructueuse pour la France. Son séjour au centre de la Méditerranée, au sein de l'Europe, si près de la France et de l'Italie, pouvait demeurer un prétexte durable pour les Alliés. Il préféra même l'Amérique à l'Angleterre, par le même motif et dans la même pensée : il est vrai qu'il n'avait pas prévu, disait-il, et ne pouvait prévoir, d'après la confiance de ses démarches, l'injuste et violente déportation à Sainte-Hélène.

Plus tard l'Empereur, parcourant divers points de la révolution, s'est arrêté sur *Robespierre*, qu'il n'a pas connu, il est vrai; mais

auquel il ne croyait ni talent, ni force, ni système. Il le pensait néanmoins le vrai bouc émissaire de la révolution, immolé dès qu'il avait voulu entreprendre de l'arrêter dans sa course; destinée commune, du reste, observait-il, à tous ceux qui, jusqu'à lui, Napoléon, avaient osé l'essayer. Les terroristes et leur doctrine ont survécu à Robespierre; et si leurs excès ne se sont pas continués, c'est qu'il leur a fallu plier devant l'opinion publique. Ils ont tout jeté sur Robespierre; mais celui-ci leur répondait, avant de périr, qu'il était étranger aux dernières exécutions; que, depuis six semaines, il n'avait pas paru aux comités. Napoléon confessait qu'à l'armée de Nice, il avait vu de longues lettres de lui à son frère, blâmant les horreurs des commissaires conventionnels qui perdaient, disait-il, la révolution par leur tyrannie et leurs atrocités, etc., etc. Cambacérès, qui doit être une autorité sur cette époque, observait l'Empereur, avait répondu à l'interpellation qu'il lui adressait un jour sur la condamnation de Robespierre, par ces paroles remarquables : « Sire, cela a été

» un procès jugé, mais non plaidé. « Ajoutant que Robespierre avait plus de suite et de conception qu'on ne pensait; qu'après avoir renversé les factions effrénées qu'il avait eues à combattre, son intention avait été le retour à l'ordre et à la modération. « Quelque temps » avant sa chute, ajoutait Cambacérès, il pro» nonça un discours à ce sujet, plein des plus » grandes beautés : on ne l'a point laissé in» sérer au Moniteur, et toutes les traces nous » en ont été enlevées. »

Ce n'est pas la première fois que j'ai entendu parler d'une lacune d'exactitude dans le Moniteur. Il doit y avoir, vers ce temps-là, dans les transactions de l'Assemblée, une époque tout à fait infidèle, les procès-verbaux ayant été arbitrairement rédigés par l'un des comités.

Ceux qui sont portés à croire que Robespierre, étant lassé, gorgé, effrayé de la révolution, avait résolu de l'arrêter, disent qu'il ne voulut agir qu'après avoir lu son fameux discours : il le trouvait si beau, qu'il ne doutait pas de son effet sur l'Assemblée. S'il en est ainsi, son erreur ou sa vanité lui coûtèrent cher.

Ceux qui pensent différemment objectent que Danton et Camille-des-Moulins avaient précisément la même pensée, et que pourtant Robespierre les immola. Les premiers répondent que ce ne serait pas une raison ; que Robespierre les immola pour conserver sa popularité, quand il jugea que le moment n'était pas encore venu ; ou bien encore pour ne pas leur laisser la gloire de l'entreprise.

Quoiqu'il en soit, plus on s'est rapproché des instrumens et des acteurs de cette catastrophe, et plus on y a trouvé d'obscurité et de mystère : cela ne fera que s'accroître encore avec le temps ; aussi la vérité de l'histoire, sur ce point comme sur tant d'autres, ne sera probablement pas ce qui a eu lieu ; mais seulement ce qui sera raconté.

Au sujet de ce même Robespierre, l'Empereur disait qu'il avait beaucoup connu son frère, représentant à l'armée d'Italie. Il n'en disait point de mal ; il l'avait conduit au feu, lui avait inspiré beaucoup de confiance et un grand enthousiasme pour sa personne ; si bien que, rappelé par son frère, quelque temps avant le neuf

thermidor, qui se préparait sourdement, Robespierre le jeune voulait absolument amener Napoléon à Paris. Celui-ci eut toutes les peines du monde à s'en défendre, et ne parvint à lui échapper qu'en faisant intervenir le général en chef Dumerbion, dont il avait toute la confiance, et auquel il se montra comme absolument nécessaire. « Si je l'eusse suivi, disait l'Empereur, » quelle pouvait être la différence de ma des- » tinée? A quoi tient après tout une carrière? » On eût sans doute voulu m'employer; je pou- » vais donc être destiné, dès cet instant, à ten- » ter une espèce de vendémiaire. Mais j'étais » bien jeune encore, je n'avais point alors mes » idées arrêtées comme je les ai eues depuis; je » crois bien que je n'eusse pas voulu l'accepter. » Mais, dans le cas contraire, et même victo- » rieux, quels résultats eussé-je pu espérer? En » vendémiaire, la fièvre de la révolution était » tout à fait affaissée; en thermidor, elle était » encore dans toute sa force, dans la rage de » son ascension et de ses excès, etc., etc.

» L'opinion publique, disait-il dans un autre » moment et sur un autre sujet, est une puis-

» sance invisible, mystérieuse, à laquelle rien » ne résiste; rien n'est plus mobile, plus vague » et plus fort; et toute capricieuse qu'elle est, » elle est cependant vraie, raisonnable, juste, » beaucoup plus souvent qu'on ne pense.

» Etant Consul provisoire, un des premiers » actes de mon administration fut la déporta- » tion d'une cinquantaine d'anarchistes. L'o- » pinion publique, à laquelle ils étaient en hor- » reur, tourna subitement pour eux, disait » l'Empereur, et me força de reculer. Mais quel- » que temps après, ces mêmes anarchistes ayant » voulu comploter, ils furent terrassés de nou- » veau par cette même opinion qui me revint » aussitôt. C'était ainsi qu'à la restauration, en » s'y prenant mal, on était venu à bout de ren- » dre les régicides populaires, eux que la masse » de la nation proscrivait un instant auparavant.

» Il n'appartenait qu'à moi, disait-il, de » pouvoir relever en France la mémoire de » Louis XVI, et laver la nation des crimes dont » l'avaient souillée quelques forcenés et des fa- » talités malheureuses. Les Bourbons étant de » la famille et venant du dehors, ne faisaient

» que venger leur cause particulière et accroître
» l'opprobre national. Moi, au contraire, partie
» du peuple, je soignais sa gloire en faisant, en
» son nom, sortir des rangs ceux qui l'avaient
» souillée, et c'était bien mon intention; mais
» j'y procédais avec sagesse : les trois autels
» expiatoires à Saint-Denis n'avaient été qu'un
» prélude; le temple de la gloire sur les fonde-
» mens de la Magdeleine, devait y être consacré
» avec un bien plus grand éclat : c'était là, près
» de leur tombeau, sur leurs ossemens mêmes,
» que les monumens des hommes et les céré-
» monies de la religion eussent relevé, au nom
» du peuple français, la mémoire des victimes
» politiques de notre révolution. C'était un se-
» cret qui n'a pas été connu de plus de dix per-
» sonnes; mais encore avait il fallu en laisser
» percer quelque chose à ceux qui dirigeaient
» l'ordonnance de cet édifice. Du reste, je ne
» l'aurais pas fait avant dix ans, et encore eût-
» il fallu voir les précautions que j'y aurais em-
» ployées, comme tout y eût été arrondi, les
» aspérités soigneusement écartées. Tous eus-
» sent pu y applaudir, aucun n'en eût souffert.

» Tout consiste tellement dans les circonstances » et dans les formes, continuait-il, que Carnot » n'aurait pas osé écrire un mémoire sous mon » règne pour se vanter de la mort du Roi, et il » l'a fait sous les Bourbons. C'est que j'eusse » marché avec l'opinion publique pour l'en pu- » nir, tandis que l'opinion publique marchait » avec lui pour le rendre inattaquable. »

Dimanche 19.

Cascade de Briars.

Mon fils et moi nous nous trouvions levés de bon matin, notre tâche avait été finie dès la veille; et l'Empereur ne devant pas me faire demander de long-temps encore, nous avons profité de la fraîcheur du moment pour explorer notre voisinage.

En remontant la vallée de James-Town, il se trouve, sur la droite de notre petit plateau de Briars, un ravin très-profond, coupé de nombreuses crevasses à pic; nous y sommes descendus, non sans beaucoup de peine, et sommes arrivés sur les bords d'un petit ruisseau limpide, présentant une grande abondance de

cresson. Nous nous sommes amusés, et comme en herborisant, à remonter le vallon et le ruisseau, et après quelques sinuosités, nous avons bientôt atteint leur extrémité ou leur origine, formée par un énorme mur de rocher à pic qui les barre transversalement, et du haut duquel tombait, en forme de gouttière avancée, une fort jolie cascade composée des eaux supérieures environnantes, dont la chute, dans le vallon, dessinait le ruisseau que nous avions remonté, et qui roule parfois en torrent jusqu'à la mer. Cette cascade, en ce moment, se dissipait au-dessus de nos têtes en pluie fine ou vapeur légère; mais dans les momens d'orage, elle doit verser à torrens, et fournir des flots qui sillonnent avec fracas le ravin jusqu'à la mer. L'ensemble formait pour nous un spectacle sombre, solitaire, mélancolique, tout à fait attachant dont nous ne nous sommes arrachés qu'avec peine *.

Aujourd'hui, qui était dimanche, nous nous

* Voyez la vue C, publiée pour faire suite au Mémorial de Sainte-Hélène.

sommes trouvés tous réunis à dîner auprès de l'Empereur : il observa gaîment que nous formions le grand couvert. Après le dîner, le cercle de nos diversions n'étant pas grand, il demanda si nous irions ce soir à la comédie, à l'opéra ou à la tragédie; on s'est décidé pour la comédie, et il a lu lui-même une partie de l'Avare, qui a été continué par d'autres. L'Empereur était enrhumé, il avait un peu de fièvre; il est rentré de bonne heure chez lui, en me recommandant de le voir plus tard, s'il ne dormait pas. J'ai accompagné les nôtres avec mon fils, dans leur retour à la ville; en rentrant, l'Empereur était couché.

Lundi 20.

Première et seule excursion durant le séjour à Briars. — Bal de l'Amiral.

L'Empereur, après son travail accoutumé avec l'un de ces Messieurs, m'a fait appeler vers les cinq heures. Il se trouvait déjà seul; ces Messieurs et mon fils étaient partis de bonne heure pour la ville, où l'Amiral donnait un bal. Nous nous sommes promenés sur le grand chemin

vers James's Town, jusqu'au point d'où l'on découvre, en face, la rade et les vaisseaux, et sur la gauche, dans le fond de la vallée, une jolie petite habitation. L'Empereur l'a considérée long-temps, parcourant avec sa lunette le jardin, qui en semblait très-soigné, et où l'on voyait courir de fort jolis petits enfans, surveillés par leur mère. On nous avait dit que cette habitation appartenait au major Hodson, habitant de l'île, celui-là même qui m'avait prêté *l'Annual register*. Elle était située au fond du ravin qui prenait naissance dans notre voisinage de Briars, au pied de la cascade dont j'ai parlé plus haut. Il a pris fantaisie à l'Empereur d'y descendre, il était pourtant près de six heures. La route est extrêmement rapide, nous l'avons trouvée plus longue et plus difficile que nous ne l'avions pensé; nous sommes arrivés tout haletans. Après avoir parcouru la petite demeure, qu'on voyait bien être appropriée par une main qui comptait l'habiter, et non par celle d'un passager en terre étrangère; après avoir reçu les politesses du maître, fait quelques complimens à la maîtresse, l'Empereur songea

à quitter ce bon ménage; mais la nuit était venue, nous étions fatigués, nous avons accepté des chevaux qui nous ont fait regagner promptement notre cahute et notre dîner. Cette petite excursion et l'exercice du cheval, délaissé depuis si long-temps, ont semblé faire du bien à l'Empereur.

Il m'avait commandé d'aller au bal, en dépit de ma répugnance. A huit heures et demie, il eut la bonté d'observer que la nuit était fort obscure, le chemin mauvais, qu'il était temps que je le quittasse, qu'il le voulait, et a gagné sa chambre, où je l'ai vu se déshabiller et se mettre au lit. Il m'a commandé de nouveau de partir; je le faisais avec un vrai regret; je le laissais seul, je brisais une habitude qui m'était devenue bien douce.

Je me suis rendu à la ville à pied. L'Amiral avait donné beaucoup d'éclat à son bal; depuis long-temps on ne cessait d'en parler; il semblait vouloir persuader qu'il n'était que pour nous; il nous y avait solennellement invités. Convenait-il d'accepter ou de ne pas s'y rendre? L'un et l'autre pouvaient également se soutenir : les

infortunes politiques n'imposent pas l'attitude du deuil domestique ; il n'y a nulle inconvenance, il peut même être utile de se mouvoir au milieu de ses geôliers ; on pouvait donc prendre indifféremment l'un ou l'autre parti. On se décida à y aller ; mais alors quel rôle y tenir : celui de la fierté ou celui de l'adresse ? Le premier parti avait des inconvéniens ; dans notre position toute prétention blessée devenait une injure. Le second n'en présentait aucun ; recevoir en homme de bonne compagnie, à qui elles sont dues, et qui y est accoutumé, les moindres politesses ; ne pas s'apercevoir de celles qu'on n'obtiendrait pas, c'était sans doute le mieux. Je suis arrivé très-tard au bal, et en suis sorti de bonne heure, très-satisfait sous tous les rapports.

Mardi 21. — Mercredi 22.

Ma conduite durant l'île d'Elbe.

L'Empereur, aux questions duquel j'avais répondu souvent sur la ligne de conduite d'un grand nombre de ses ministres, des membres de son conseil, des officiers de sa maison, du-

rant son éloignement à l'île d'Elbe, m'a entrepris à mon tour à ce sujet, me disant : « Mais » vous-même, mon cher, qu'avez-vous fait sous » le Roi? Que vous est-il arrivé durant tout » ce temps? Allons, un rapport là-dessus, vous » savez que c'est ma manière; c'est la seule » pour bien classer ce que l'on dit et ce que l'on » veut apprendre, et puis ce sera un article de » plus pour votre Journal. Eh! ne voyez-vous » pas, a-t-il ajouté en riant, que vos biographes » n'auront qu'à prendre : ils trouveront tout fait.

» — Sire, le voici mot à mot; j'ai bien peu » à dire. Je commandais, au trente et un mars, » la dixième légion de Paris, celle du Corps » Législatif. Nous perdîmes, dans la journée, » un assez bon nombre d'hommes. Dans la nuit, » j'appris la capitulation; j'écrivis à celui qui me » suivait que je lui remettais ma légion; qu'à » titre de membre du Conseil d'État, j'avais an- » térieurement eu ordre de me rendre ailleurs; » mais que je n'avais pas voulu quitter ma légion » au moment du danger; que ce qui venait » d'arriver changeant les circonstances, j'allais » courir à de nouveaux devoirs.

» Au point du jour, je me jetai sur la route » de Fontainebleau, au milieu des débris de » Marmont et de Mortier. J'étais à pied; mais » je comptais y acheter facilement un cheval. » J'éprouvai bientôt que des soldats en retraite » ne sont ni justes ni aimables; mon uniforme » de garde national, dans ce moment de dé- » sastre, était honni, ma personne maltraitée. » Au bout d'une heure de marche, harassé de » fatigue et de deux ou trois nuits blanches, » n'apercevant autour de moi aucune figure de » connaissance, sans apparence de pouvoir me » procurer un cheval, je pris le parti de rentrer » tristement dans la capitale.

» La garde nationale fut commandée pour » orner l'entrée triomphale des ennemis; elle » était menacée de fournir un service d'hon- » neur auprès des souverains qui nous avaient » vaincus. Je résolus d'être absent de ma de- » meure; j'avais mis ma femme et mes enfans » en sûreté hors de Paris, une ou deux se- » maines auparavant, et j'allai demander l'hos- » pitalité pour quelques jours à un ami. Je ne » sortis plus que sous une mauvaise redingotte,

» courant les rues, les cafés, les places publi-
» ques, les groupes : j'avais à cœur d'observer
» les hommes et les choses, et surtout de con-
» naître le véritable esprit du peuple. Que de
» choses, dans cette situation, dont je fus le
» témoin !

» Je vis, autour du logement de l'Empereur
» de Russie, des hommes distingués par leur
» rang et se disant Français, s'évertuer en cent
» façons au milieu de la multitude, pour l'ame-
» ner à crier : *Vive Alexandre, notre libérateur.*

» Je vis, Sire, votre statue de la place Ven-
» dôme fatiguer, épuiser tous les efforts de
» quelques misérables de la lie du peuple,
» soldés par des gens d'un grand nom.

» Enfin, je vis, à l'un des coins de cette
» même place Vendôme, devant l'hôtel du
» commandant de la place, un officier de votre
» maison, le soir même du premier jour, vou-
» loir débaucher de jeunes conscrits pour un
» tout autre service que le vôtre, et recevoir
» d'eux des leçons qui eussent dû le faire rougir,
» s'il en eût été susceptible.

» Nul doute que ceux dont je parle ici ne

» prononçassent que je me trouvais en ce mo-
» ment au milieu de la *canaille;* et pourtant
» je dois à la vérité de dire que du moins ce
» n'était pas du tout de ce côté que partaient
» les turpitudes du jour. Leurs actes étaient
» loin d'y obtenir l'approbation; ils s'y trou-
» vaient censurés, au contraire, par la droiture,
» la générosité, les sentimens nobles, descendus
» sur la place publique. Quels reproches je
» pourrais faire entendre, si je répétais tout
» ce qui fut dit à cet égard !

» Votre Majesté abdiqua; j'avais refusé ma
» signature à l'adhésion du Conseil d'Etat; je
» crus alors, je ne sais trop pourquoi, devoir
» y suppléer par une adhésion additionnelle.
» Le Moniteur était plein chaque jour de pa-
» reilles pièces; mais la mienne ne mérita pas
» les honneurs de l'impression.

» Enfin le Roi arriva, c'était désormais notre
» souverain. Un jour fut indiqué par lui pour
» recevoir ceux qui avaient eu l'honneur d'être
» présentés à Louis XVI; j'allai aux Tuileries
» jouir de cette prérogative. Que ne me dirent-
» ils pas ces murs, naguère encore si pleins

» de votre gloire et de votre puissance! Et » pourtant je me présentais sincèrement et de » bonne foi; je n'y voyais pas assez loin pour » penser que vous dussiez jamais y reparaître.

» Les députations au Roi se multiplièrent à » l'infini : une réunion de toute l'ancienne ma- » rine eut son jour. Je répondis à celui qui me » le transmettait qu'aucun n'avait plus à cœur » de se réunir à ses anciens camarades, qu'il » ne serait pas parmi eux des vœux plus sin- » cères que les miens; mais que les emplois » que j'avais remplis me plaçaient dans une si- » tuation particulière et délicate, qui m'impo- » sait la prudence de ne pas me trouver où le » zèle d'un président pourrait employer des » expressions que je ne pouvais, ni ne devais, » ni ne voulais approuver de ma pensée, ni » de ma présence.

» Plus tard, en dépit de mon chagrin et de » mon dégoût, je voulus pourtant, à la solli- » citation d'anciens amis, songer à faire quel- » que chose : on recomposait le Conseil d'État, » beaucoup de membres du dernier me dirent » qu'en dépit de mes conjectures récentes sur

» ce point, rien pourtant n'était plus facile
» que de s'y faire conserver ; qu'ils y avaient
» réussi seulement en allant trouver le Chan-
» celier de France. Je ne me sentis pas le
» courage de dérober à sa Grandeur un seul
» de ses momens, et je me contentai de lui
» écrire que j'avais été maître des requêtes
» au dernier Conseil d'État ; que si ce n'était
» pas un motif d'exclusion pour faire partie
» du nouveau, je le priais de me placer sous
» les yeux du Roi comme conseiller d'État. Je
» ne me ferais pas, disais-je, un titre à ses
» yeux de onze ans d'émigration, ni de la perte
» de mon patrimoine dans la cause du Roi ;
» je n'avais fait, dans ce temps que ce que
» j'avais cru alors être mon devoir, et que
» toutes les fois que je m'en étais connu, je
» les avais remplis fidèlement *jusqu'à leur ex-*
» *tinction*. Cette phrase me priva, comme on
» le pense, même de l'honneur d'une réponse.

» Cependant la nouvelle situation de Paris,
» la vue des étrangers, les acclamations de
» tous genres me rendaient trop malheureux,
» et je suivis, comme un trait de lumière, la

» pensée d'aller à Londres passer quelque temps » auprès d'anciens amis capables de me procurer toutes les consolations dont je pouvais » être susceptible : mais il me sembla que je » retrouvais à Londres le même spectacle et » les mêmes acclamations qui m'avaient mis » en fuite de Paris, et c'était vrai. Tout y » était fête, réjouissances, spectacles, au sujet » de leur triomphe et de notre abaissement.

» Pendant que je m'y trouvais encore, on » fit à Paris la nouvelle organisation de la marine; un de mes anciens camarades, que » j'avais perdu de vue depuis long-temps, le » *chevalier de Grimaldy*, se trouvait membre » du comité de l'organisation nouvelle; il passa » chez moi, dit à ma femme qu'il y était conduit par la surprise de n'avoir pas trouvé mes » réclamations; que la loi me donnait le droit » de rentrer dans le corps, ou d'avoir ma retraite avec pension déjà fixée; qu'elle devait » me décider là-dessus, et s'en reposer sur » son amitié, bien que le terme touchât à sa » fin. Je fus plus sensible à cette marque d'affection qu'à la faveur qu'elle cherchait à

» me procurer. Toutefois j'écrivis au comité » qu'ayant à cœur de pouvoir porter un habit » qui m'était cher, je le priais de me faire » accorder le titre de capitaine de vaisseau » *honoraire;* que quant à la pension, j'y renon- » çais, ne m'y croyant aucun droit.

» Je revins à Paris; la divergence des opi- » nions, l'irritation des esprits m'y parurent ex- » trêmes. Depuis long-temps je m'étais fort » retiré du monde; je me confinai en ce mo- » ment uniquement dans mon ménage, au » milieu de ma femme et de mes enfans : ja- » mais je n'avais été meilleur mari ni meilleur » père, et peut-être aussi ne fus-je jamais aussi » heureux.

» Un jour je lus, au journal des Débats, dans » l'extrait d'un ouvrage de M. Alphonse Beau- » champ, le nom de quelques gentilshommes » réunis le 31 mars sur la place Louis XV, » pour provoquer à la royauté; le mien s'y » trouvait; il était en bonne compagnie, sans » doute, mais enfin je ne méritais rien de » pareil, et j'avais beaucoup à perdre dans l'es- » time d'une foule de gens, s'ils avaient pu le

» croire. J'écrivis donc pour prier de relever » cette erreur qui m'attirait des félicitations » qui ne m'étaient pas dues. Je m'étais rendu » cette démarche impossible, disais-je, quel- » qu'attrait d'ailleurs qu'elle eût pu me pré- » senter. Commandant d'une légion de la garde » nationale, j'avais contracté des engagemens » dont aucune affection sur la terre n'aurait » pu me dégager, etc., etc. J'envoyai ma let- » tre au député Chabaud-Latour, que j'ai- » mais beaucoup; c'était l'un des propriétaires » du journal, il ne voulut pas se prêter à sa » publication par pure bienveillance; je l'adres- » sai au rédacteur; il ne l'inséra pas par diffé- » rence d'opinion.

» Cependant la disposition des esprits annon- » çait une catastrophe inévitable et prochaine; » tout faisait présager aux Bourbons le sort » des Stuarts. Ma femme et moi nous lisions » chaque soir cette époque fameuse, décrite » par Hume; nous l'avions commencée à » Charles Ier, et Votre Majesté parut avant » que nous eussions pu atteindre Jacques II. » (Ici l'Empereur ne put s'empêcher de rire.)

» Ce fut pour nous, continuai-je, un grand » sujet de saisissement et d'anxiété que votre » marche et votre arrivée. J'étais loin de pré- » voir l'honorable exil volontaire qu'elle devait » me valoir par la suite, d'autant plus que » j'étais alors peu connu de Votre Majesté, et » que les circonstances, nées de l'événement » même, m'y ont seules conduit. Si j'avais » occupé le moindre emploi sous le Roi, si » même l'on m'eût vu souvent aux Tuileries, » ce qui eût été très-simple et fort légitime, » je n'eusse pas paru de long-temps devant » Votre Majesté; non que je me fusse rien » reproché, ou que mes vœux pour vous n'eus- » sent été bien tendres; mais parce que je » n'eusse pas voulu passer pour un meuble » de Cour, ou sembler toujours prêt à encenser « le pouvoir partout où il se présente : j'eusse » attendu de l'emploi, au lieu de me préci- » piter pour en obtenir. Mais ici je me trou- » vais tellement libre, tout en moi était en si » parfaite harmonie, qu'il me semblait que je » faisais partie de ce grand événement. Je » courus donc avec ardeur vers le premier re-

» gard de Votre Majesté; je me trouvais des » droits à toute sa bienveillance et à toutes » ses faveurs. Au retour de Waterloo, les mêmes » sentimens et le même zèle m'ont porté, aus- » sitôt et spontanément, auprès de votre per- » sonne; je ne l'ai plus quittée. Et si je ne » suivis alors que sa gloire publique, je suivrais » aujourd'hui ses qualités personnelles, et s'il » est vrai qu'il m'en a coûté alors quelque sa- » crifice, je m'en trouve aujourd'hui payé au » centuple par le bonheur de pouvoir vous le dire.

» Du reste, il serait difficile de peindre mon » extrême dégoût en toutes choses, durant les » dix mois de votre absence : le mépris absolu » des hommes et des vanités de ce monde, » toutes les illusions détruites; chaque chose » me semblait sans couleur; tout me paraissait » fini, ou mériter à peine qu'on y attachât le » moindre prix. J'avais reçu la croix de Saint- » Louis dans l'émigration; une ordonnance » voulait qu'on la légitimât par un brevet nou- » veau. Je ne me sentis pas la force d'en faire » la demande. Une autre ordonnait qu'on se » fît confirmer les titres donnés par Votre

» Majesté, il me demeura indifférent de com-
» promettre ceux que j'avais reçus sous l'em-
» pire. Enfin l'on m'écrivit du ministère de la
» marine que mon brevet de capitaine de vais-
» seau venait d'y arriver, et il y est encore.

» L'absence de Votre Majesté fut pour moi
» un veuvage dont je n'avais dissimulé à per-
» sonne ni les regrets ni la douleur; aussi j'en
» recueillis le fruit à votre retour, dans le
» témoignage de ceux qui vous entouraient,
» et de qui j'étais à peine connu auparavant.
» Au premier lever de Votre Majesté, celui
» qui dirigeait par intérim les relations exté-
» rieures, sortant d'auprès de vous, me prit
» dans une embrasure de fenêtre pour me dire
» de graisser mes bottes, qu'on allait peut-être
» me faire faire un voyage; il venait de me
» proposer, me disait-il, à Votre Majesté,
» ajoutant qu'il m'avait présenté comme fou;
» mais fou d'elle. Je désirai savoir de quel
» lieu il s'agissait; c'était ce qu'il ne voulait
» ni ne pouvait me dire. Je n'en ai jamais su
» davantage.

» M. *Regnault de Saint-Jean-d'Angely* me

» mit sur la liste des commissaires impériaux » que Votre Majesté envoyait dans les départemens. Je l'assurai que j'étais prêt à tout; » j'observai seulement que *noble et émigré*, il » suffisait de ces deux mots prononcés par le » premier venu pour m'annuller au besoin en » tout temps et en tout lieu. Il trouva mon » observation juste, et n'y pensa plus.

» Un sénateur me demanda à Votre Majesté » pour la préfecture de Metz, sa ville natale, » sollicitant même de moi ce sacrifice, pour » trois mois seulement, disait-il, afin de concilier les esprits et mettre les choses en bon » train. Enfin *Decrès* et le *Duc de Bassano* » me proposèrent pour conseiller d'État, et le » troisième jour de son arrivée, Votre Majesté » en avait déjà signé le décret. »

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE RAISONNÉE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique qu'il faut prendre le numéro qui suit.

FIN DE LA TABLE RAISONNÉE DU PREMIER VOLUME.

